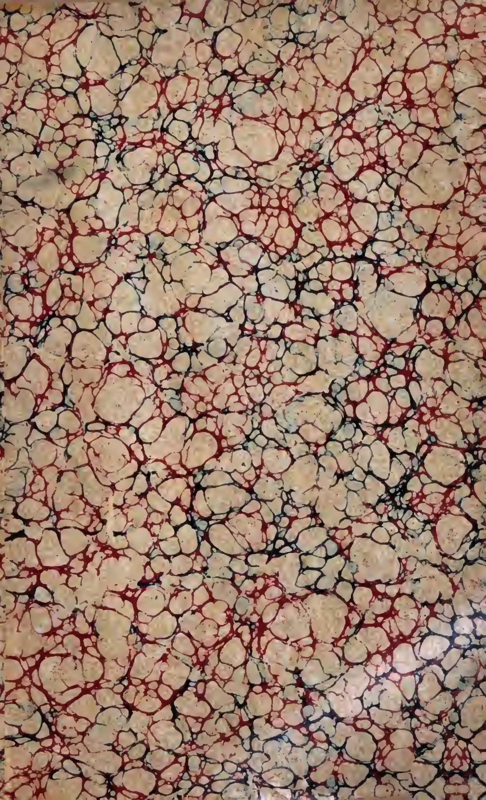


ALLI



LE TRIBUNAL SECRET

LE MANS. — IMPR. DEHALLAIS, DU TEMPLE ET Cᵉ.

LE

TRIBUNAL

SECRET

PAR

CLÉMENCE ROBERT

II



PARIS
ARNAULD DE VRESSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE RIVOLI, 55
1860



LE
TRIBUNAL SECRET.

I

DANS L'AUTRE MONDE

Il était deux heures du matin, et Léonore dormait paisiblement dans une chambre élevée du donjon, lorsqu'elle fut éveillée en entendant frapper à sa porte à coups bas et précipités.

Tandis qu'elle se jetait en bas de son lit et passait une robe pour ouvrir, les coups devinrent plus pressés et des cris étouffés s'y mêlaient; ce qui n'empêcha pas la jeune fille d'ouvrir dès qu'il lui fut possible de se montrer.

L'impératrice, à demi vêtue, échevelée, se jeta dans ses bras.

— Viens !... viens ! Léonore, dit-elle, sauvons-nous !

— Mon Dieu, madame, qu'avez-vous ?

— Viens... Nous descendrons par l'escalier qui est

au bout de ce couloir... La grille est ouverte, j'en suis sûre... le pont-levis est baissé... De là, nous pourrons gagner la campagne.

— Quelle idée insensée !... Attendez à demain, madame; nous partirons, si vous voulez, au point du jour.

— Non, certainement, je ne resterai pas dans ce château le reste de la nuit... Sur mon âme, je n'y resterai pas !

Léonore, cependant, avait attiré la princesse auprès de son lit, et l'y avait fait asseoir. Elle recouvrait ses épaules glacées d'une mante, enveloppait chaudement ses pieds nus. Puis elle se tint debout, près d'elle, l'enlaçant dans ses bras.

— Voyons, ma chère maîtresse, reprit-elle avec douceur, dites-moi, je vous en supplie, ce qui vous épouvante à ce point.

— Ah! mon amie... soupira la princesse.

Et elle laissa retomber sa tête languissante sur l'épaule de la jeune fille.

— Eh bien ?

Un instant l'émotion empêcha Sophie de parler.

— Écoute... dit-elle enfin, écoute... Il faut que je reprenne cela de plus loin. Déjà la nuit dernière, je n'avais pu reposer un moment, à cause des bruits épouvantables qui, tu le sais, se font entendre, chaque soir, dans cette maison.

— Je ne m'en suis point aperçue.

— On les entend à peine, et c'est pour cela qu'ils

sont plus effrayants... tellement que, ce soir, je craignais de céder au sommeil et d'être livrée sans défense aux dangers inconnus de cette demeuré. Mais j'étais si lasse, qu'au bout de quelques instants une faible somnolence s'est emparée de moi. Hélas! j'ai payé bien cher cet instant de repos !...

Ici la princesse raconta à Léonore, d'une voix à la fois tremblante et exaltée, les aventures de la nuit, son emprisonnement dans cette chambre fatale, les horribles visions qui l'y avaient frappée. Quand elle vint à parler de la comtesse Ursule, à dire que cette femme, vouée aux sciences occultes, pâlie, défigurée, vieillie dans ses infernales pratiques, lui était enfin apparue sous sa véritable forme, sous celle d'un spectre, Léonore, tremblante à son tour, murmura tout bas :

— Encore une fois... je ne m'étais pas trompée !

La princesse entendit à peine ces mots, et répéta :

— Oui, un spectre, un esprit de l'autre monde... Je ne rêvais pas, je n'étais pas folle, et je l'ai bien vue... C'était bien encore le visage de notre châtelaine, mais la face cadavéreuse, les yeux couverts d'un voile de mort... car ces êtres qui habitent sur la terre en trompant les lois de la nature, ne peuvent jamais prendre les couleurs que répand le soleil, ni le regard qui vient de Dieu.

— Madame, qui peut sonder de tels mystères?

— Oh! si tu avais été à ma place! reprit la princesse. Je ne puis te rendre cette situation... Un froid mortel

coulait dans mes veines... Je me sentais comme attirée aux entrailles de la terre, et je me cramponnais aux pilastres de la muraille pour résister à cette impulsion terrible.

— Ma chère maîtresse, calmez-vous... vous tremblez encore comme une feuille.

— Enfin, quand l'horrible vision a disparu, j'ai repris ma liberté. J'ai pu sortir de cette enceinte maudite, traverser dans la nuit les détours de ce château que je ne connaissais pas... Et je me suis réfugiée vers toi, ma chère Léonore. Que c'est bon de tenir ainsi tes mains!... tu me réchauffes!... tu me consoles!... tu es bien un être vivant, toi; le souffle divin t'anime, ton sein est plein d'existence et d'amour!

— Chère princesse!...

— Mais il faut nous sauver ensemble... Viens vite maintenant! reprit Sophie.

Et, sans perdre de temps, avec une rapidité à laquelle la jeune fille ne put s'opposer, l'impératrice s'habilla à la faible lueur de la lune, aussi bien qu'il lui fut possible, et s'élança dans le sombre corridor.

Léonore l'y suivit, et les deux jeunes femmes se trouvèrent au milieu d'une obscurité complète, dans un espace inconnu à leurs pas.

D'après ce qu'elle avait vu elle-même, Léonore ne suspectait nullement le récit de l'impératrice. Elle pensait bien que la comtesse de Norberg, vouée à la magie, reprenait la forme de sa jeunesse et sa place dans le château, à la lueur du jour, et que, la nuit,

dépouillant cette trompeuse parure, elle ne portait plus qu'une figure sinistre, semblable à celle des êtres de l'autre monde, avec qui sa science funeste l'avait mise en rapport; elle pensait aussi que ce château était livré aux esprits des ténèbres; mais elle pensait en même temps que Dieu ne devait pas laisser à ces génies du mal le pouvoir de nuire à des créatures formées par ses mains, et qui lui étaient toujours restées fidèles.

S'appuyant sur cette pensée, elle tâcha encore de retenir l'impératrice.

— Madame, lui dit-elle, au nom du ciel, renoncez à sortir à cette heure!...

— N'entends-je pas du bruit? interrompit la princesse; là, de ce côté?

— Non, c'est le vent. Mais vous ne pouvez ainsi, seule avec moi, à pied et dans la nuit, parcourir un pays désert.

— Je ne crains rien, dit Sophie, tandis que ses dents grinçaient et qu'elle avait peine à se soutenir. Je n'ai peur ni des bêtes féroces, ni des brigands, ni des troupes ennemies que nous pourrions rencontrer... J'ai du courage, va, quand il le faut.

— Je m'en aperçois, dit Léonore, qui ne put s'empêcher de sourire, au milieu de ses troubles cruels.

L'impératrice ne voulut rien entendre, possédée de l'idée fixe de sortir de ce manoir et de se trouver en rase campagne.

Elle se dirigea du côté opposé au grand escalier par



lequel elle était montée, pour s'éloigner le plus possible du lieu de ses terreurs.

Les deux fugitives marchaient dans une étendue uniformément sombre, semblable à un crêpe noir, posant timidement le pied en avant et rasant de la main la muraille.

Une marche d'escalier heurta leurs pieds; elles montèrent quelques degrés et se trouvèrent sur une plate-forme, que surmontaient encore des sommets de tours ruinées. La vue du ciel leur fit du bien, et elles marchèrent plus librement dans cet espace. L'herbe de la solitude croissait entre les dalles, où s'étendaient aussi des serpents de ronce et de lierre qu'il fallait surmonter à chaque pas; les gerfauts et les hiboux, maîtres de ces lieux, ne se dérangeaient pas à leur passage, et regardaient, du haut des créneaux, celles qui venaient dans leur ruine.

La plate-forme rompue, s'arrêtant subitement, n'offrait plus qu'un affreux précipice; il fallut prendre de côté, redescendre dans l'intérieur du bâtiment et livrer de nouveau ses pas au hasard.

La princesse et Léonore traversèrent l'une des grandes galeries du château, à ce qu'elles jugèrent par l'étendue du chemin qu'elles faisaient sans rencontrer d'obstacle. Là, un léger grincement de fer qui bruissait à temps inégaux alarma vivement la princesse; mais Léonore lui fit observer qu'il devait venir d'anciennes masses d'armes suspendues sans doute dans cette galerie, et faiblement agitées par l'air de la nuit.

Au bout de cette pièce, des couloirs tortueux et d'inextricables détours vinrent les forcer à ralentir infiment leur marche, ce qui fut un bonheur pour elles, car une trappe ouverte se trouva tout à coup sous leurs pieds. Elle découvrait un escalier à vis creusé dans une muraille de vingt pieds d'épaisseur. Léonore s'y engagea la première, et tâcha, en lui donnant la main, d'affermir les pas de la princesse. Elles descendirent dans ce gouffre si longtemps et avec tant de peine, que toutes deux, ayant enfin rencontré la dernière marche, y tombèrent, affaissées de soucis et de lassitude.

En reprenant leur route, elles se trouvèrent dans un corridor du rez-de-chaussée qui passait devant la chapelle, et conduisait sous la ligne des arcades extérieures.

Dans cet endroit, percé d'un côté de grandes fenêtres, la nuit du dehors, faiblement éclairée par la lune naissante, succédait aux ténèbres compactes, et on pouvait, quoique vaguement, distinguer les objets. Un cintre, ouvert au fond du couloir, faisait enfin distinguer la sortie de cet immense bâtiment, que les fugitives désiraient si vivement atteindre.

Tout à coup Sophie poussa un cri étouffé, et se jeta, palpitante, sur le sein de Léonore, qui la serra dans ses bras en frémissant aussi de tout son être.

Leurs yeux s'étaient portés ensemble sur le même objet.

Sous le portique de la chapelle, on pouvait aperce-

voir l'ombre d'un jeune chevalier. La plume de sa toque, son pourpoint blanc, la forme de son manteau, bordé d'un filet d'argent, se détachaient sur le fond sombre de l'arcade, et faisaient reconnaître cette apparition... Sur le seuil de cette chapelle, où reposait sa tombe, ce devait être l'âme du jeune Francis, frappé autrefois de mort violente.

La princesse et Léonore eurent cette pensée en même temps, et s'appuyèrent contre la muraille, sans avoir la force de faire un pas de plus.

Tout resta un moment immobile dans la nuit percée d'une douteuse clarté. Puis l'ombre fit un léger mouvement d'ondulation, glissa le long des piliers qui soutenaient la voûte et se perdit dans la profondeur du couloir.

Les fugitives eurent alors le courage de reprendre leur chemin, mais plus brisées encore de cette dernière émotion, et marchant dans un triste silence. Elles précipitèrent leurs pas en passant devant la chapelle, sans oser regarder dans l'enceinte, qui était d'ailleurs profondément ténébreuse, et arrivèrent sous les arcades avancées, où elles trouvèrent enfin l'air extérieur et respirèrent avec plus de liberté.

Traversant alors des parages qui leur étaient connus, elles purent s'orienter sous la longue ligne d'arceaux, et arrivèrent dans la grande cour, où se trouvait la principale porte du château donnant sur le pont-levis.

Là, un moment de vif bonheur leur fut enfin donné. Elles distinguèrent des pas humains, s'entendirent appeler tout bas par leur nom, et reconnurent Edgard qui venait précipitamment à elles. L'impératrice pressa la main du jeune homme avec un soulagement extrême.

Le page avait veillé très-tard à sa fenêtre pour terminer une ballade toute remplie de ses belles amours, qu'il devait dédier à Léonore. A une heure avancée de la nuit, ayant entendu quelque mouvement dans la chambre de l'impératrice, qui était au-dessous de la sienne, il était promptement descendu au premier étage, pour veiller sur cette enceinte où reposait sa souveraine. Là, il avait trouvé la porte ouverte et la chambre vide. Courant alors à l'appartement occupé par la jeune dame d'honneur, la même désertion s'était offerte à lui. Une vive inquiétude l'avait saisi; il s'était mis à parcourir au hasard le bâtiment; mais, étant descendu par le grand escalier et ayant exploré les galeries qui donnaient de ce côté, ses pas l'avaient toujours tenu éloigné des fugitives; il venait d'entrer par un autre côté dans cette cour, où il avait le bonheur de les retrouver.

Cette explication fut donnée en peu de mots; mais le rapport des circonstances qui avaient forcé la princesse à fuir un endroit de malédiction demanda bien plus de temps, d'autant mieux que Sophie, réveillant ses terreurs par le récit qu'elle en faisait, s'arrêtait parfois dans un tremblement extrême, ou entremêlait

ses paroles de justes anathèmes contre les cruels ennemis du genre humain.

Edgard entendit tous ces détails avec une foi profonde et des frémissements que n'eussent pas éveillé en lui les plus grands dangers de la terre.

Dans son trouble, il se laissait conduire vers la porte de sortie de la cour, sans se douter nullement du dessein de l'impératrice.

La décision de sortir à l'instant même du château, pour se remettre en route au milieu de ces solitudes et se confier à l'étoile des loups, lui fut annoncée si brusquement, qu'Edgard ne put examiner d'abord ce parti; et, sur l'ordre de la princesse, il se disposa à ouvrir la forte grille.

Le jeune homme et Léonore n'avaient pas eu le temps de réfléchir à ce qu'ils faisaient, Sophie était incapable de penser à rien, et, quoiqu'il fut très-naturel de trouver cette masse de fer bien fermée et cadenassée, ils n'en éprouvèrent pas moins d'étonnement et d'impatience de ne point l'ouvrir.

Au moment où cet obstacle important se présentait, ils crurent entendre du bruit derrière eux, aux portes du château. Il était probable qu'un des domestiques affectés à la garde de la demeure avait été frappé du son que rendait la grille ébranlée par de vains efforts, et allait venir en reconnaître la cause.

A la pensée d'être surpris dans une évasion qui, au fond, avait quelque chose d'un peu lâche et ridicule, les trois fugitifs, sans se communiquer leur sentiment,

se jetèrent simultanément derrière une fontaine en forme d'obélisque qui se trouvait vers l'un des angles de la cour.

Ils demeurèrent dans cette retraite, qui n'offrait ni aboutissant ni sécurité, faute d'avoir un autre parti à prendre.

Dans ce moment de repos forcé, les jeunes amis de l'impératrice lui avouèrent avoir déjà rencontré, dans leur voyage nocturne à Prague, la redoutable comtesse de Norberg, dépouillée de la forme charmante qu'il lui plaisait de revêtir dans la journée, et, fantastique amazone, courant dans la tempête et les bois solitaires, sur un cheval magique comme elle.

Ils répétèrent aussi les paroles terribles qu'elle prononçait sans cesse dans sa ronde nocturne.

A peine achevaient-ils cette confidence, à laquelle ils se décidaient alors, parce que rien ne pouvait plus augmenter l'effroi de Sophie au sujet de la châtelaine, que le bruit, d'abord insaisissable qui les avait frappés, se renouvela d'une manière plus distincte ; il se passait de l'autre côté de la fontaine, et était produit par un cheval qui, enfermé dans une écurie, frappait la terre de ses pieds, à temps égaux et pressés, en galopant sous lui.

La princesse se rappela que ce même piétinement de cheval s'était constamment fait entendre à elle la nuit précédente, au milieu de tous les bruits étranges qui la tenaient éveillée.

Comme elle communiquait ce souvenir important

à ses compagnons, un coup de tête du cheval frappé contre la porte de l'écurie la fit ouvrir au dehors, et ils virent se dessiner la forme de l'animal sur les dalles blanches de la cour, où se répandaient les lueurs d'une nuit assez claire.

C'était un grand cheval de race indigène, noir, efflanqué, la crinière rude, hérissée, le cou d'une longueur démesurée, le crâne proéminent, sourcilleux, et le bas de la face rentré; ses gros yeux, largement ouverts, laissaient voir leur globe d'un blanc rougeâtre, mais ternes et inanimés.

Après avoir tourné lentement la tête vers toutes les parties de la cour, où il semblait chercher quelqu'un, il alla, d'un pas sourd, et sans même faire entendre son souffle, se ranger devant la grille de sortie.

Les jeunes gens observaient cette évolution silencieuse du mystérieux animal.

Soudain la princesse serra violemment le bras de Léonore et se pressa contre la jeune fille en disant, d'une voix entrecoupée et frémissante :

— Tenez! .. tenez! la voilà!... c'est elle!...

En effet, la comtesse Ursule, ou plutôt le fantôme au visage hâve, aux longs flots de cheveux noirs, à la sombre robe de bure, avait surgi tout à coup devant eux.

Elle traversait la cour en glissant sans bruit sur la dalle; la chauve-souris tournoyait encore au-dessus de sa tête; un air froid, comme celui de l'hiver le plus intense, s'était subitement répandu dans l'espace.

Les trois personnes qui la regardaient d'un œil épouvanté crurent, plus que jamais, voir en elle un être surhumain, lorsqu'elle quitta la terre et se trouva enlevée sur le dos de son coursier noir avec la légèreté d'une ombre.

Puis elle dit de sa voix monotone, précipitée, où n'était plus l'accent de la vie :

— Francis m'appelle!... je le vois... je l'entends... je vais le rejoindre.

Elle se pencha sur la grille que les fugitifs n'avaien pu ébranler, la toucha du doigt, et la barrière s'ouvrit comme par enchantement.

Alors elle prit dans ses mains la rude crinière de son cheval et inclina le haut du corps sur le cou de l'animal... Ses yeux, morts jusque-là, lancèrent, soudain, d'ardents éclairs... L'œil du cheval s'alluma en même temps, son souffle s'échappa en lugubres hennissements.

Et le spectre et sa monture s'élancèrent, plus rapides que le vent, dans la campagne... dans la campagne?... on ne sait... peut-être dans le sein des nuages... peut-être aux entrailles de la terre...

Les spectateurs de cette apparition, muets, pétrifiés, étaient réellement frappés par la foudre de la terreur.

L'impératrice et Léonore pensèrent que l'ombre de Francis, qu'elles avaient vue sortir de la chapelle, était sans doute allée attendre sa sœur sur le lieu de sa mort terrible, et qu'elle courait l'y rejoindre.

— Oui, oui, va retrouver ton frère! dit Sophie; va

le visiter dans le monde des morts, pour revenir ensuite souiller la terre de ta présence!... Magicienne!... esprit des ténèbres!

La princesse pouvait à peine murmurer ces paroles; sa frayeur, un peu atténuée par l'éloignement du fantôme, se fondait en larmes. Cependant, comme l'effroi même est ingénieux pour ce qui le regarde, Sophie pensa à profiter de cette grille, maintenant ouverte, pour fuir du château maudit.

— Madame, c'est une chose infaisable, dit Léonore, qui avait enfin repris sa ferme raison.

— Tu vas me parler encore des dangers que nous courons; mais rien, rien ne me paraît effrayant auprès de ce qui se passe ici... D'ailleurs, maintenant Edgard est avec nous.

— Oh! non, ma chère princesse, reprit la jeune fille, je n'objecterai plus les périls de la fuite; car ainsi que vous, je craindrais moins les montagnes et leurs précipices, les bois et leurs bêtes fauves, qu'un souffle de la puissance magique. Mais je vous dirai qu'il est impossible à l'impératrice d'Allemagne de sortir d'un château où elle a pris asile, par une fugue nocturne, qui semblerait une disgrâce pour ses hôtes.

— Cette femme n'est rien pour moi; et que lui importe, à elle, la faveur ou la disgrâce des grands de la terre?

— Mais le comte de Norberg, si digne, par sa loyauté, son dévouement, des preux dont il descend, et qui furent les illustres soutiens du trône, il serait

perdu par cette démarche imprudente... Déjà l'empereur aime peu le comte; en voyant qu'il a si mal répondu à la confiance souveraine, qu'il a conduit l'impératrice dans une demeure d'où elle a été forcée de fuir en pleine nuit, le prince ferait retomber sur lui le poids de son mécontentement... Et qui sait? il saisirait peut-être cette occasion de le disgracier ouvertement.

Sophie de Bavière était bonne avant toute chose, affectueuse encore plus que timide, et toujours prête à se sacrifier aux autres. Elle aimait trop, surtout, le comte de Norberg, pour n'être pas touchée de ces raisons.

Edgard, en les appuyant vivement, acheva de la vaincre.

— Eh bien, dit elle, je m'abandonne à vous; que faut-il faire?

— Remontez dans votre chambre, madame, répondit le page; Léonore et moi nous veillerons près de vous. La damnée comtesse Ursule est hors du château, maintenant; et dans quelques heures, à son retour ici, elle ne sera plus à craindre. Le jour a une puissance toute divine, et le premier chant de ses jeunes oiseaux sait mettre en fuite les plus hardis démons de l'enfer.

Un instant après, l'impératrice, accablée de fatigue, était étendue sur son lit, et Edgard et Léonore assis familièrement au pied de la couche royale.

— Je n'étais pas faite pour de si rudes épreuves,

mes enfants, disait la princesse avec douceur, et ce tourbillon d'événements répand sur mes jours plus de peine que chacun d'eux n'en peut porter... C'était toi, ma chère Léonore, avec ta grande sagesse, ton calme héroïque, ton indomptable courage, qui aurais dû naître sur le trône; et moi, vivre et mourir sous le toit de l'artisan, où il faut seulement savoir filer, aimer et prier.

— Ma chère maîtresse, dit Léonore, la royauté n'a pas seulement de mauvais jours.

Sophie commençait à s'assoupir; elle répondit encore :

— Voyez à quoi m'a servi de sortir du couvent, de renoncer au repos dans le sein de Dieu, au souvenir sacré de mes premières amours, pour devenir la plus grande souveraine de l'Europe... Depuis deux mois à peu près que je règne... Dieu sait avec quelles jouissances de cœur!... j'ai habité une triste forteresse, une prison et un castel hanté par les démons... un beau gîte, vraiment, qu'une chevrière refuserait pour s'y abriter une nuit, et qu'elle fuirait en faisant le signe de la croix.

— Qu'est-ce que cela, ma bonne maîtresse, dit Léonore, quand on a la paix de l'âme, la satisfaction d'avoir toujours bien mérité de Dieu, qu'on peut goûter le repos béni d'une conscience pure?

La princesse répondait déjà à ses paroles en dormant d'un profond sommeil.

Tous trois passèrent ainsi le reste de la nuit. Léo-

nore regardant la douce princesse endormie, et rêvant pour elle un meilleur avenir; Edgard regardant Léonore, et savourant à longs traits cette contemplation : car on voit ceux qu'on aime bien, même dans l'ombre la plus profonde.

Le lendemain, de grand matin, le hasard vint au secours de l'impératrice pour lui aider à quitter le château des Croix. Avant le lever du soleil, un messager de Winceslas vint annoncer que l'empereur avait pénétré, avec plus de facilité qu'il ne le pensait, dans la forteresse de Conrad-Bourg, et appelait près de lui, dans le plus court délai, la princesse de Bavière et les personnes de sa suite.

L'impératrice fit aussitôt prévenir le comte de Norberg. Partant à une heure aussi matinale, elle pouvait, sans que cela fût trop étrange, quitter le château sans prendre congé de la maîtresse du lieu, ce que Norberg ne paraissait pas désirer non plus.

La petite calvacade se retrouva bientôt, avec une satisfaction extrême, dans l'espace libre de la campagne, et le château des Croix, laissé en arrière, s'enfonça dans ses bois de cyprès.

II

LE CONSEIL

Un château fort dans un pays désert défendait seul, en ce moment, la dynastie de Charles IV et l'unité de l'empire d'Allemagne, que des ennemis puissants menaçaient de tous côtés. Mais la citadelle de Conrad-Bourg avait des murailles éprouvées par des siècles de combats et une double ceinture de rochers; ses forts remparts étaient garnis de soldats inébranlables comme eux; un camp dressé au pied des murs réunissait les compagnies amenées par plusieurs seigneurs suzerains pour renforcer les troupes impériales; et cette armée, toujours debout, formait à la résidence royale une puissante armure.

La princesse de Bavière et ses fidèles compagnons de voyage, que nous avons vus quitter le château de la comtesse de Norberg, arrivèrent, le jour même de leur départ, à Conrad-Bourg.

Le premier soin de Sophie, lorsqu'elle se vit en lieu de sûreté, fut de rendre grâce à ses bienfaiteurs avec le charme qu'elle savait donner aux paroles de recon-

naissance et d'amitié. Puis elle se retira dans sa chambre avec Léonore. Voulant consacrer par un souvenir visible le dévouement que la jeune fille lui avait montré, et dont pourtant elle ne connaissait pas toute l'étendue, elle prit dans ses écrins un collier de perles fines qu'elle avait porté aux temps plus heureux où elle aimait à se parer pour Henri de Waltimor, et l'attacha au cou de sa belle compagne.

Edgard, aussitôt à son arrivée, remit à Winceslas les papiers scellés qu'il avait si heureusement enlevés à l'écuyer de Job de Moravie. L'empereur pressentit tout l'avantage qu'on pouvait tirer de cette capture. La journée étant près de finir, il annonça que le lendemain matin ces dépêches seraient ouvertes dans le conseil formé des seigneurs alliés et des grands officiers de la couronne.

Le comte de Ratisbonne n'avait point encore fait part à Winceslas du complot surpris par lui au sein du tribunal secret... Le maître de l'empire, tour à tour sombre, colère, ou voluptueux et délirant, était rarement propre à entendre parler d'affaires; d'ailleurs, cette nouvelle devait l'exaspérer au dernier point et redoubler le malheur de sa situation. Ratisbonne se promit donc de prendre aussi le moment où le conseil serait assemblé pour révéler le plus puissant danger qu'eût à courir le règne de Winceslas.

On se retira de bonne heure dans les chambres à coucher, et la forteresse se ferma sous l'ombre d'une

de ces nuits limpides où va se répandre la première gelée de l'hiver.

La jeune Muller remonta dans la chambre circulaire qu'elle occupait au second étage d'une tour. Cette pièce était lambrissée d'un mur de vingt pieds, percé d'étroites meurtrières; mais, après ce luxe de maçonnerie, on n'en connaissait pas d'autre : un lit de chêne, une petite table, deux escabelles de bois, une harpe, une tablette surmontée d'un miroir incrusté dans le mur, tel était tout l'ameublement dont jouissait la première demoiselle d'honneur.

Léonore avait le cœur épanoui. Le succès de sa glorieuse entreprise l'enivrait d'une fierté douce et sainte; elle était aussi, en ce moment-là, heureuse sans cause; elle éprouvait une de ces joies instinctives qui, dans la jeunesse, éclosent sans être semées. Elle entra dans sa chambre, tenant d'une main une lampe, et de l'autre un bouquet des dernières fleurs de l'année qu'elle avait cueillies sur la terrasse, moins pour en jouir que pour les soustraire à la gelée qui allait les flétrir en un instant. Une chanson voltigeait sur ses lèvres.

Elle arrangea son bouquet dans un vase de terre, le caressa de la main et le posa sur la tablette; puis elle se regarda dans le miroir qui était au-dessus.

La jeune fille ne s'était point encore vue avec le collier que lui avait donné l'impératrice. C'était plus qu'un présent, c'était un privilége que Sophie accordait à sa favorite, les bourgeoises, en ce temps, n'ayant le droit de porter dorures ni perles fines. Léonore

tourna le collier dans ses doigts, l'ôta, le remit... Placée devant la glace, entre la lampe et le bouquet, elle se voyait si fraîche et si belle!... Il y avait dans son image une suave expression des plaisirs de la vie, avec ces fleurs qui l'accompagnaient, et ces perles où rayonnait l'éclat de la parure.

Son visage était empreint du plus radieux sourire, lorsqu'elle se retourna vers son lit pour aller se reposer.

Comme elle passait devant sa table de bois brut, une particularité frappa ses regards: un morceau de la planche de dessus avait été enlevé avec une lame (1); en même temps, elle vit un papier posé près de l'endroit où l'éclat de bois manquait.

Tout son sang se glaça dans ses veines... Ce papier exhalait le frisson de la mort... La malheureuse enfant savait d'avance ce qu'il contenait... C'était un souvenir de ceux à qui elle n'eût demandé que l'oubli pour vivre... pour vivre belle, heureuse, aimée!... Elle avait été distraite un instant de l'effroi de son sort; jaloux de cet instant de repos, de cruels persécuteurs le lui faisaient payer bien cher.

Elle voulut dompter sa faiblesse, connaître de suite son arrêt... Mais ses mains, longtemps tendues vers ce papier, se retirèrent sur sa poitrine douloureusement oppressée... Enfin, dans un effort extrême, elle saisit cet écrit, l'approcha de la lumière... Mais un voile

(1) Les francs-juges emportaient une parcelle de bois où ils avaient placé un arrêt, pour montrer que la mission était remplie,

répandu sur ses yeux l'empêchait encore de lire. Cette appréhension était trop affreuse; elle voulut en sortir à tout prix. Rassemblant toutes les forces de son âme et forçant son regard, elle découvrit ces mots :

« Nous, les juges suprêmes, interprètes de la volonté céleste, déclarons que Léonore Muller, ayant manqué de comparaître au quinzième jour de ce mois, à elle assigné, est déclarée, par son absence, coupable du crime de haute trahison envers le saint tribunal, et, dès ce moment, vouée au poignard vengeur des invisibles. »

Léonore, après ces mots, ne distingua plus rien. Elle jeta un cri sourd; le papier s'échappa de sa main; elle fit quelques pas en arrière, et tomba anéantie sur le bord de son lit.

Elle demeura là, oppressée, palpitante, mais sans avoir même le bonheur de perdre connaissance, et de trouver dans le néant quelques minutes de suspension à ses terreurs. Maintenant qu'elle était sous le coup mortel, l'excès de l'effroi la tenait animée. Elle connaissait la rapidité d'exécution des invisibles, et savait que, contre leur poignard, il n'y avait aucun abri.

Toute la nuit s'écoula dans des angoisses indicibles. Sous la première impression de terreur, la pauvre condamnée croyait que la mort devait suivre immédiatement l'arrêt; elle n'osait pas respirer, pas faire un mouvement, de crainte de révéler sa présence aux meurtriers, errant sans doute dans les ténèbres de la forteresse; elle avait peur du bruit du vent qui lui

semblait le pas des assassins, peur des ombres projetées par les mouvements de la lumière, et qui prenaient la forme d'hommes armés; peur des rayons d'étoiles qui passaient par les meurtrières de la tour et lui semblaient les étincelles d'un poignard.

Elle essaya de prier, et ne trouva dans sa pensée que les psaumes funèbres... Alors une impression de pitié pour elle-même la saisit, ses sanglots éclatèrent, elle jeta la tête sur l'oreiller et fondit en larmes.

Comme il arrive dans les crises violentes, il y avait deux êtres en elle : la faible créature humaine succombait dans la détresse, tandis que l'âme immuable sentait qu'après ce premier moment de trouble elle reprendrait sa puissance habituelle.

Enfin, l'épuisement qui suit de rudes secousses fit tomber la jeune fille dans un pénible sommeil, où l'effroi mortel ne fit que se changer en rêves affreux.

Elle fut éveillée par des coups frappés à la porte. On venait lui dire que l'impératrice, obligée d'assister au conseil qui allait s'ouvrir, désirait l'avoir près d'elle pendant la durée de cette séance, et la priait de descendre dans peu d'instants.

Il fallut se disposer à paraître. Mais un soleil brillant pénétrait alors dans la tour. Léonore retrouva des forces nouvelles. Pour ceux qui ont passé une nuit pleine d'épouvante, le jour est un bienfait ineffable; le jour semble un archange qui nous protége de son glaive de lumière. La réflexion vint augmenter le courage de Léonore; elle se dit qu'en réalité sa situation

n'était guère plus effrayante que les jours précédents, puisque, après avoir manqué de comparaître au tribunal, elle ne pouvait mettre en doute l'arrêt de mort qu'avait entraîné sa désobéissance; que, si elle avait oublié un moment la terrible menace qui planait sur elle en se dévouant à une tâche généreuse et sainte, elle y parviendrait encore en s'appliquant tout entière à aimer et servir une souveraine si digne de sa tendresse, et qu'ainsi elle arriverait jusqu'au moment... où il n'y aurait plus rien à redouter!

Elle eut même le courage de relever le funeste parchemin, qu'elle vit alors signé de trois croix, et de le déchirer en morceaux pour que cette condamnation ne parvînt point à la connaissance des deux personnes qui en souffriraient plus qu'elle-même : de la princesse, qui était pour elle une si tendre amie; du noble Edgard, qui, en face du danger dont il ne pouvait la sauver, avait juré du moins de mourir avec elle.

Léonore descendit dans la grande salle du château. Son visage, qu'avaient pâli les souffrances de la nuit, n'avait plus alors qu'une expression grave et pensive.

Winceslas et les conseillers royaux étaient rangés autour d'une grande table. Derrière eux se tenaient debout les officiers supérieurs de l'armée impériale. A distance de là, et dans l'embrasure d'une croisée, la princesse, entourée de quelques-unes de ses femmes, achevait de broder la bannière que devaient porter les chevaliers de l'empereur dans l'expédition prochaine.

Dès que Léonore entra, l'impératrice la fit asseoir à ses côtés.

— Ma chère enfant, lui dit-elle à voix basse, ce n'est pas pour te faire assister à cet ennuyeux conseil que je t'ai demandée; mais j'étais forcée de demeurer ici à entendre discuter les affaires d'État, et j'avais à te parler d'une chose qui me touche bien plus, mon Dieu! que de savoir si je resterai impératrice ou non... Le comte de Norberg... notre ami, notre digne chevalier dans cette course aventureuse...

— Eh bien?

Un regard impérieux de Winceslas vint fermer la bouche aux deux dames qui se permettaient de parler bas pendant cette importante conférence.

L'empereur commanda d'abord au capitaine Warner de faire le dénombrement des troupes réunies à Conrad-Bourg, et des machines de guerre qui se trouvaient à leur disposition.

Ces forces ayant paru suffisantes pour entrer en marche contre les rebelles, on aborda le sujet de la séance, qui était de régler le plan de campagne. En ce moment, l'empereur parcourut du regard le cercle de ses conseillers, et remarqua avec peine l'absence du comte de Norberg, dont il reconnaissait la haute sagesse, malgré ses préventions contre lui.

Il appela un des officiers de service, et demanda brusquement :

— La maladie du comte de Norberg est-elle donc si grave, qu'il ne puisse se lever pour venir jusqu'ici?

— Sa Seigneurie, répondit l'officier, a été frappée, hier soir, à huit heures, d'un mal foudroyant. Après une longue défaillance, la fièvre et le délire se sont déclarés, et n'ont pas encore cessé un instant.

La princesse tourna vers Léonore un triste regard, en disant à demi-voix :

— Voilà ce que je voulais t'apprendre.

Winceslas fit un mouvement d'humeur, et revint à la conférence.

Il ordonna qu'on ouvrît d'abord les papiers enlevés par Edgard à l'écuyer du prince Job de Moravie, et qui contenaient peut-être, sur les projets de l'ennemi, quelques indices qui pourraient éclairer le conseil dans ses résolutions.

On donna lecture de ces missives.

Le chef des conjurés annonçait aux autorités civiles de Prague que le jour de saint Maxime, dernier de ce mois de novembre, la diète particulière serait assemblée dans la cathédrale de Saint-Jean, au faubourg de la capitale. La lettre ayant été écrite pendant la captivité de l'empereur, le prince de Moravie se basait sur cet état de choses, et ajoutait que l'assemblée des princes confédérés avait lieu à l'effet de prononcer la déchéance de Winceslas IV du trône d'Allemagne, de mettre le prince dépossédé en jugement, et de procéder à la nouvelle division du territoire de l'empire.

La colère de Winceslas était largement abreuvée par cette déclaration régicide, qui venait le frapper à la face en présence de sa cour, le juger indigne de régner

et de vivre, et semblait le regarder déjà comme effacé de la terre. Ce prince, égoïste et brutal, qui n'avait d'autres vues politiques que son intérêt individuel, et renfermait tout le salut de l'empire dans la prospérité de sa personne, montrait sur sa figure empourprée la rage animale et sauvage de l'ours blessé dans son antre.

Heureusement l'indignation de ses capitaines et l'assurance qu'ils exprimaient de triompher des révoltés vint lui montrer en perspective le moment où il pourrait, à son tour, prononcer sur la fortune et la vie de son bon cousin Job et des autres conjurés! A cet espoir, il reprit assez de raison et de contenance pour revenir aux pressantes affaires du moment.

Le capitaine des gardes fit alors l'énumération des forces dont pouvait disposer l'ennemi, et calcula les corps de toutes armes, archers, cuirassiers, arbalétriers, que le camp, alors placé devant Conrad-Bourg, pourrait y opposer.

Cependant Edgard, bouillonnant d'impatience pendant ce dénombrement militaire, sortit des rangs.

— Dieu est avec nous, dit-il, cela suffit! Nous défendrons la sainte cause de la royauté légitime : fussions-nous un contre cent, c'est à nous de triompher. Il ne s'agit donc pas de compter combien de bannières inscriront dans les airs notre glorieuse entreprise, combien de sabres de lansquenets sortiront du fourreau pour la soutenir; le sort des combats n'a jamais compté les hommes d'armes; ses décisions viennent de plus haut; il doit nous préparer le succès. Ce qu'il

faut faire à présent, est de chercher, pour y arriver, le chemin le plus court et le plus sûr.

A ces mots, plusieurs membres du conseil témoignèrent par un froncement de sourcils leur mécontentement qu'un jeune homme, qu'un page, osât, de sa propre autorité, se mêler à leurs débats; en même temps, le coup d'œil protecteur de Winceslas engageait son jeune favori à parler. Mais Edgard ne remarquait ni l'un ni l'autre : la tête haute, le regard ardent et réfléchi, il continuait résolûment :

Les révoltés nous donnent eux-mêmes le moyen de les atteindre. Cette lettre, que Job de Moravie a eu soin d'écrire avec une parfaite confiance, nous apprend le jour, l'heure et le lieu où ils seront réunis, sans soupçons et sans défense. Les princes conjurés s'assembleront le dernier jour de novembre, à la cathédrale Saint-Jean : c'est à la cathédrale Saint-Jean que les troupes impériales doivent marcher avec mystère et fondre avec éclat. Dans un seul point de l'Allemagne, elles frapperont au cœur tous les États révoltés; elles vaincront à la fois la Moravie, la Saxe, la Silésie, en abattant leurs maîtres... C'est dans un monastère, c'est aux pieds du Christ, dont l'ampoule a sacré les rois, que les insurgés ont osé porter la main sur leur prince; c'est aussi dans un temple de ce Dieu outragé qu'ils seront punis... punis de mort, car ce ne sont plus des princes, des chevaliers à combattre, mais des traîtres à renvoyer de ce monde.

Il y avait sur les traits d'Edgard, au milieu de sa

grande jeunesse, une empreinte d'autorité légèrement despotique, mais noble et inspirée, dont il était impossible de ne pas subir l'influence. Les grands de l'empire avaient écouté, comme malgré eux, les paroles du page, et avaient senti se développer dans leur esprit le plan de campagne dont elles étaient le germe. La chaleur d'âme du jeune homme se répandait autour de lui en courant électrique.

Les délibérations reprirent leur cours, et, en définitive, le parti proposé par Edgard étant plus prompt et presque aussi sage que ceux présentés à la suite, prévalut sur eux. Après avoir discuté toutes les marches et contre-marches que les troupes devaient tenir pour envahir la capitale de différents côtés, par des circonvolutions qui les laisseraient toujours prêtes néanmoins à se replier sur Conrad-Bourg, si le danger l'exigeait, on arrêta que le jour de la première attaque serait celui fixé pour la diète de Saint-Jean de Prague.

On nomma les chefs qui devaient conduire ces détachements.

Les seigneurs suzerains à la tête de leurs vassaux; le capitaine Warner, commandant en chef les troupes impériales, les officiers supérieurs restant à la tête de leurs compagnies, se partagèrent l'autorité militaire; il restait encore, cependant, quelques postes à occuper.

L'empereur se retourna vers son page favori, vers son libérateur.

— Le capitaine Edgard, dit-il, conduira l'avant-garde des lanciers.

— *Capitaine!* répéta-t-il en ouvrant de grands yeux étincelants.

— Cela t'étonne, reprit Winceslas, parce que tu n'es pas encore élu au premier grade de la chevalerie. Mais, comme, par la fidélité et le courage que tu as déployés en venant me délivrer de ma prison, tu as montré le caractère d'un vrai chevalier, c'est à moi de t'en conférer le titre, et dès demain tu pourras ceindre les éperons d'or. Tu occuperas ensuite le grade militaire auquel tes services me font un devoir et un bonheur de t'élever.

Chevalier!... capitaine!... Edgard entendait résonner pour lui, et dans la bouche de son maître, ces noms qui, jusque-là, avaient seulement passé dans ses rêves, ces titres dont l'illusion seule faisait violemment battre son cœur, dont la possession, placée dans un trop lointain avenir, mouillait ses yeux de larmes... Une joie brûlante le saisit, l'existence redoubla dans son sein, enflamma ses joues des plus vives couleurs, alluma de radieux éclairs dans ses yeux.

Le premier mouvement du jeune homme fut de se tourner vers Léonore, pour que la femme qu'il aimait le vît dans toute sa gloire. Mais tout à coup, à la pâleur extrême qu'il aperçut sur les traits de la jeune fille, une pensée terrible, effacée une minute de son esprit par l'étourdissement du bonheur, revint avec force... Il avait juré de rester près de Léonore tant qu'elle serait menacée par le tribunal secret, de mourir avec elle si elle était condamnée, pour qu'un amour sans

borne la suivit dans une autre vie... Et le grade dont il serait investi allait l'éloigner d'elle pour la première fois depuis ce serment.

Ces impressions avaient été si rapides, que, lorsque Winceslas achevait à peine de parler, le jeune homme fit un signe de tête négatif et entr'ouvrit les lèvres pour refuser les faveurs de son souverain.

Mais, en ce moment, Léonore se trouva près de lui. Elle avait lu dans son âme, suivi ses mouvements intérieurs. Prompte comme la pensée, elle s'était glissée derrière le cercle des conseillers royaux, et, penchée vers Edgard, disait d'une voix basse et précipitée :

— Edgard, si vous abjurez le devoir et l'honneur pour moi, je refuse votre amour; si vous savez sacrifier vos plus chers sentiments à l'intérêt suprême de l'empire, je vous aime, je suis à vous.

Edgard pâlit profondément. Il prononça un arrêt souverain en lui-même, et répondit tout bas à Léonore ce mot solennel :

— Je partirai.

Ils échangèrent un regard. Ces deux nobles êtres, qui s'étaient rencontrés à la même hauteur, parcouraient rapidement le même cercle de pensées et se comprenaient en silence. Ils voyaient ensemble en ce moment la force du devoir imposé à Edgard, l'étendue du sacrifice qu'ils faisaient tous deux, et tout ce que le premier aveu de Léonore, dans un pareil moment, donnait à leur amour d'assurance profonde et de divine grandeur.

Mais, quoique rehaussés par ce saint enthousiasme, ils ne sentaient pas moins tous deux le coup terrible de la séparation : le front d'Edgard demeura penché par la souffrance, et Léonore... elle qui savait que cette séparation serait sans doute éternelle, avait des larmes brûlantes dans les yeux en retournant à sa place.

Cependant le brillant comte de Ratisbonne, le favori et le bras droit de l'empereur, n'avait pas encore prononcé un mot dans cette conférence. Laissant complaisamment les membres du conseil s'armer contre un danger connu de tous et dresser un plan de guerre qu'ils croyaient définitif, il allait ensuite révéler le complot surpris par lui dans la ténébreuse assemblée des francs-juges, découverte importante qui changeait la face des affaires, étourdissait les esprits, et le posait, lui, porteur de cette grande révélation, comme la lumière du conseil.

Ce fut avec l'assurance de produire cet effet prodigieux qu'il demanda alors la parole et la prit en même temps.

— Messeigneurs, dit le comte de Ratisbonne, nous ressemblons aux chasseurs qui poursuivent le renard sur la glace d'une rivière, s'inquiétant beaucoup d'abattre le chétif ennemi qui ne peut leur causer que de faibles dommages, et ne songeant point à l'abîme qui gronde sous leurs pas, au courant qui peut les engloutir. Les princes confédérés sont de misérables animaux sauvages qu'avec quelques flèches bien lancées il est facile de renvoyer dans leurs tanières;

mais c'est au-dessous de nos pas qu'est le véritable ennemi, le véritable danger...

— Que voulez-vous dire ? interrompit Winceslas d'un ton de violence qui pressait l'orateur d'aller au fait.

— Vous vous en souvenez, sire, reprit le comte. Il y a deux mois, dans cette même résidence royale, nous signalions les dispositions hostiles du tribunal secret contre le gouvernement impérial. Cet esprit de révolte se manifestait, en ce moment, de la manière la plus audacieuse, par l'assassinat du comte d'Hasting, chargé par vous de lever des taxes sur le peuple, et la menace du tribunal secret de condamner à la même peine les agents du pouvoir qui imposeraient des contributions arbitraires. Nous supposâmes avec raison que la défection qui se montrait dès lors dans les grands vassaux, les mouvements populaires qui troublaient parfois l'État, étaient fomentés par cette puissance mystérieure. Nous ne savions dans quel but; car les arrêts de mort sont la seule voix de ce génie funèbre; et tout ce qu'il condamne, les institutions et les hommes, sont frappés en silence et gardent son secret. Il nous parut donc qu'il serait d'un intérêt immense pour le salut du prince et de l'empire de connaître l'esprit qui animait cette association formidable, l'étendue de son opposition au pouvoir établi, et même de découvrir quelle profondeur mystérieuse de la Bohème était le centre de réunion du tribunal secret, pour triompher de sa

révolte à force ouverte, s'il fallait en venir à ce point.

Un frémissement sourd se fit sentir dans l'assemblée, des murmures s'élevèrent. La terreur des invisibles était tellement enracinée dans toutes les classes, que l'opposition, et même l'examen envers cette puissance, ressemblaient au sacrilége.

Mais l'empereur, exaspéré par tant d'agressions successives, était alors au-déssus de cette superstition terrifiante qui l'avait toujours soumis lui-même. Il dit avec une amère impatience :

— Sans doute, nous avons jugé tout cela ; mais qui pourrait connaître les secrets et la retraite des francs-juges?

— Un franc-juge, monseigneur, répondit le comte; et le voici devant vous.

— Comment !...

— Dans la soirée que je rappelle ici, je demandai un congé de quelques semaines à Votre Altesse, et je partis, sans dire le secret de mon voyage. Il y avait un moyen audacieux de parvenir au cœur du tribunal secret, c'était de me faire recevoir parmi ses membres : je le tentai. Après un mois de courses errantes, j'ai pu me présenter au tribunal comme aspirant à l'initiation qu'il dispense ; j'ai été admis au premier grade de l'ordre... Oui, sire, j'ai pénétré dans l'assemblée solennelle, j'ai respiré l'air du sanctuaire, j'ai été un moment sous la robe des francs-juges, mon visage a porté leur masque noir. Enfin j'ai prononcé le ser-

ment de silence et de fidélité éternelle qu'ils m'ont imposé... avec une traîtrise bien grande, monseigneur, car elle était proportionnée au dévouement pour vous qui devait me faire manquer à ma foi.

Les seigneurs qui entendaient cette révélation demeuraient dans un sombre silence. Leur honneur étroit, barbare, mais fortement trempé, n'admettait en aucun cas la déloyauté, et surtout envers une corporation presque religieuse.

Winceslas, au contraire, s'écria :

— Vrai Dieu ! vous avez fait cela pour mon service, comte de Ratisbonne; vous en serez récompensé.

— Oui, sire; vous aurez à bénir le hasard, ce dieu terrestre, qui m'a inspiré ; car j'ai fait bien plus encore que je ne pensais. Allant seulement épier les théories et les tendances politiques d'une société séparée de la nôtre par un mur d'airain, j'ai entendu (sous peine de mort si j'en trahissais le secret), j'ai entendu la révélation d'un complot qui mettait votre trône, votre existence, à deux doigts de l'abîme, si vous n'étiez averti à temps pour le prévenir.

— Encore des ennemis ! interrompit l'empereur; partout la haine, la révolte !

Ratisbonne poursuivit :

— Les francs-juges, du fond de leur antre, soulèvent une révolution, renversent le pouvoir des grands vassaux, le gouvernement impérial, nomment le prince, sacré par eux, qui doit régner à la place de Winceslas.

— Un prince nommé au trône que j'occupe! dit l'empereur en frémissant de colère.

— Une révolution enfantée par le tribunal secret! répétèrent dans un sombre écho les partisans de Winceslas, menacés dans leur fortune.

— Une révolution complète, reprit le rapporteur. Ces hommes, dans leurs projets, retournent la terre féodale tout entière, rejettent à cent pieds de profondeur le château seigneurial, ses tours, ses arsenaux, pour faire éclore à la surface je ne sais quel édifice social, immense et protecteur, qui abriterait le peuple en même temps que les grands...

— Mais ce prince, ce prétendant, quel est-il? interrompit Winceslas d'une voix étouffée.

— Que sait-on?... Les francs-juges le disent *consacré par la légitimité, couronné par les dons purs et splendides de la jeunesse;* mais on ne peut guère les comprendre avec l'intelligence vulgaire; leur langage est une mascarade mystique, où l'idée revêt le costume de l'être réel, et réciproquement. Dans leur bouche, je ne sais vraiment si *légitimité* ne veut point dire le droit de la sagesse et de la vertu; si *jeunesse* ne signifie point l'éclosion d'éléments nouveaux et providentiels... Il faut convenir, cependant, que cette langue ascétique a une forme et un charme extraordinaires dans la bouche du président Arnold, de ce vieillard centenaire, ou plutôt éternel, qui paraît l'âme du tribunal suprême...

— Ils conspirent... c'est assez! dit Winceslas, dont

on voyait le front se couvrir des plus sombres images. Comte de Ratisbonne, ajouta-t-il, pourriez-vous nous conduire au centre de réunion de ces mystérieux ennemis?

— Monseigneur, je suis maintenant initié, et j'agirai comme l'épervier dressé à prendre d'autres oiseaux.

— Mais le lieu qui les abrite est caché dans quelque solitude?

— On m'a conduit, les yeux bandés, au souterrain où siége le tribunal secret; mais j'étais arrivé seul au point où les membres se réunissent pour se rendre à l'assemblée, et qu'ils nomment le *rocher d'Arnold*. Je suis sûr de retrouver cet endroit sauvage, au pied du mont Granort; et, comme de là je n'ai marché que quelques minutes dans l'ombre, il serait facile, en sondant la montagne, de retrouver le souterrain qui abrite dans ses flancs le terrible cénacle.

— Où vous êtes entré comme aspirant à l'initiation suprême?... dit Winceslas.

Puis, se souvenant de la majestueuse terreur qui régnait dans ce sanctuaire, où les francs-juges allumaient leurs flambeaux et rendaient leurs oracles dans les doubles ombres de la nuit et des voûtes souterraines, il ajouta :

— Comment avez-vous pu supporter cette initiation imposante, où la foi ne vous soutenait pas, et que vous receviez sous de si étranges auspices?

— Avec une force de résolution presque surnatu-

relle, j'ose le dire, et qui m'était inspirée, sans doute, par ma fidélité envers vous. J'ai été soumis à des épreuves cruelles; j'ai trouvé dans ces souterrains, remplis d'une sombre épouvante, des horreurs mille fois plus difficiles à braver que celles des combats; j'ai été abreuvé de dégoût et d'effroi, jusqu'à ce que mon cœur ait failli s'y briser; j'ai fait un serment fallacieux, qu'il faudra, la vie entière, porter sur ma conscience...

A ces mots, le sentiment de répulsion fut si vif dans l'assemblée, qu'un murmure élevé interrompit le courtisan qui vendait ainsi son âme aux faveurs du prince.

Mais lui, luttant avec ces signes de blâme et de dédain, continua, la tête haute :

— Oui, j'ai supporté tout cela; mais j'ai découvert une conspiration tout armée contre la personne sacrée du souverain; et la découvrir, c'était la renverser. Les francs-juges ensevelissent leur trame sous leur masque et dans les profondeurs de la terre; il leur faut, pardessus toute chose, le *secret*. Le *secret* dévoilé, ils sont frappés d'inaction, ils demeurent anéantis dans leur puissance révolutionnaire, et le trône est sauvé.

En ce moment, les regards de Winceslas tombèrent sur un parchemin posé sur la table et qu'il n'avait pas remarqué là, ou plutôt qui n'y était pas d'abord, car son large sceau et sa teinte jaune l'eussent fait distinguer parmi les autres papiers.

L'œil de l'empereur devint flamboyant. Il se leva,

roide, de son siége, sans ôter le regard de ce parchemin.

Un secrétaire s'en saisit, et lut ces mots :

« Les Initiés, interprètes de la justice divine, font savoir à Winceslas IV qu'un souverain légitime et reconnu par eux va être élu pour occuper le trône d'Allemagne. Les prétentions des grands vassaux de l'empire tomberont d'elles-mêmes devant les droits irrécusables du nouveau monarque. Si Winceslas veut abdiquer, il conservera la vie sauve et la liberté; s'il entreprend de se défendre en faisant verser le sang de ses sujets et le sien, toute résistance sera vaine, et rien ne pourra retarder le triomphe du prince envoyé par le ciel.

« Nous, les vengeurs de l'Éternel. »

Pendant les instants qui succédèrent à cette foudroyante lecture, il n'y eut dans l'assemblée qu'un silence de stupeur, puis des mots entrecoupés, des exclamations impétueuses, qui ne peignaient encore que l'étourdissement d'un choc si violent.

Il s'y mêlait pourtant, quelle que fût l'imminence de la situation, des rires mal contenus et des signes d'ironie dirigés vers Ratisbonne, qui, dans la simplicité de son orgueil, avait voulu se mesurer à une puissance suprême, et dont les tristes exploits, ainsi que le parjure inutile, demeuraient couronnés de si flagrants déboires.

La fougueuse irritation du prince déborda bientôt.

— Eh bien, tant mieux ! s'écria-t-il. Seigneurs et

chevaliers, vos épées sont prêtes, n'est-ce pas?... Vous me suivrez... Je suis bien aise de me voir face à face avec cette puissance des ténèbres qui ose s'opposer à la mienne, de montrer un peu à ces soi-disant ministres de Dieu qu'ils ne sont rien que des sujets... et des sujets révoltés!... Nous verrons alors de quel front ces juges, ces vengeurs, toujours placés devant des accusés tremblants ou des victimes tendant la gorge à leur poignard, soutiendront la vue de leur propre juge, entendront leur propre condamnation!...

Il y eut un cri de répulsion unanime.

— Le tribunal secret est inviolable!

— L'homme en armes ne peut arriver à lui!

— C'est faire la guerre contre les fantômes!

— Quand des épées fidèles chercheront leurs cœurs dans leurs poitrines, répondit l'empereur, elles les trouveront bien.

— Mais c'est impiété de le tenter.

— C'est trahison envers moi de le refuser.

— Au nom du ciel, monseigneur, dit d'un ton de gravité profonde un des membres du conseil, qui se rendit l'organe de tous, songez au danger qu'il y aurait à outrager ceux qu'une puissance céleste semble soutenir, et que tant de vénération entoure sur la terre.

— Quant au Christ qui les protége, dit avec amertume le comte de Ratisbonne, je l'ai vu de près. C'est un bois taillé par leurs mains, c'est-à-dire qu'ils se targuent, aux yeux du vulgaire, d'une consécration

divine à laquelle ils ne croient pas. Quant au peuple, qui tremble à leur pensée et fait le signe de la croix à leur nom, son culte pour les francs-juges n'est que celui de la terreur; il les traite comme Satan, dont il admet très-bien la divinité, mais qu'il serait fort aise de voir anéantir.

— Que je puisse seulement, reprit Winceslas, me trouver à portée de jeter mon javelot dans leur camp, et le combat que je leur livrerai ne finira, pour eux, que par l'obéissance ou l'extermination.

A ces mots de l'empereur, l'agitation redoubla.

— Et tandis, s'écria l'un des seigneurs alliés, tandis que nous irons, en chevaliers errants, dans tous les pays sauvages de la Bohême frayer les profondeurs des bois, sonder les montagnes du sommet à la base, nous perdre dans des antres où les bêtes féroces seront les seuls adversaires à combattre, les princes confédérés auront tout à leur aise envahi et déchiré l'empire.

— Quand je respire encore, dit Winceslas, le tribunal secret choisit et nomme un autre empereur!...

— Ce prétendant n'est encore qu'une ombre vague; on ne sait pas son nom, on n'a pas vu ses traits... et les princes de Saxe et de Moravie ont déjà fait sentir la force de leurs bras! et nous venons de compter les lances qu'amènent leurs bannières!...

— Le complot de ces hommes noirs, faits pour juger et pendre les voleurs, et qui osent attenter à la majesté royale, est une insulte honteuse à qui ne saurait la punir!

— Ce complot n'a encore enfanté qu'une menace; mais, le dernier jour de novembre écoulé, la diète des conjurés aura effacé, sur la terre de Germanie, jusqu'au nom de l'empire!

Et les voix s'élevèrent plus haut, le choc des esprits devint plus ardent; un tumulte effrayant envahit le conseil; les volontés, les opinions, les partis, se heurtaient à grand bruit; les traits acérés, les paroles brûlantes, se croisaient. Cette lutte répandait dans l'air comme l'électricité étouffante et le fracas de la tempête.

— Que de bruit, que d'agitation pour l'amour d'une couronne! disait tout bas à Léonore l'impératrice, assise dans l'embrasure de la croisée auprès de sa demoiselle d'honneur. Ne dirait-on pas que le monde va s'engloutir ou renaitre avec la royauté de Winceslas!... Et ces discussions vont se transformer au dehors en guerres acharnées et sanglantes!...

Sophie avait repris la bannière blanche sur laquelle elle brodait en fil d'or les armes de l'empire.

— Oh! continuait-elle, cet aigle impérial que je tiens là, entre mes mains, s'il dépendait de moi, comme je le laisserais prendre sa volée et s'en aller où il voudrait!

Bien que l'éloignement d'Edgard et le nouvel arrêt des francs-juges, qui venait de tomber au milieu de l'assemblée comme un coup de foudre, eussent redoublé la tristesse et les douloureuses impressions de Léonore, elle conservait sa courageuse tranquillité.

— Madame, répondait-elle à l'impératrice en tenant sa belle et gracieuse tête penchée sur sa main, si vous dédaignez pour vous-même la conservation d'un empire, acheté bien cher, je l'avoue, faites au moins des vœux pour ces nobles chevaliers dévoués à votre cause!

— Dieu le sait, j'ai pour eux une affection de sœur plus encore que de souveraine, et mon profond regret est de ne pouvoir leur en donner des preuves... Tu l'as entendu tout à l'heure, le plus digne de tous, le comte de Norberg, est malade, dangereusement malade, et je ne puis même aller le voir.

— Qui vous empêche?

— La grande-maîtresse ne le permettrait jamais. L'intérêt qu'on porte à un ami souffrant n'a pas de place dans les lois somptuaires.

— Il faut aller où le cœur vous dit, sans vous soucier d'une misérable autorité.

— Non, je n'oserais pas... Mais, après tout, la duchesse de Ratisbonne a ses moments de bon. Dès que sept heures du soir sont venues, elle dort profondément dans son fauteuil, et dans ce moment-là je pourrais risquer une visite au malade... Cependant il y a tant de monde au château!...

Un bruit de voix plus élevé interrompit la princesse. On venait enfin d'amener l'empereur au sentiment commun, et l'accord se manifestait par des accents de satisfaction qui partaient de tous les points de la salle.

Il n'y avait plus à s'occuper que de l'armement des troupes, qui, trois jours avant la fin du mois, devaient se mettre en marche par des chemins différents, pour se réunir à Prague le dernier novembre, tandis qu'une garnison suffisante pour la défense de la place forte resterait sur les remparts de Conrad-Bourg, où l'empereur devait attendre la fin de l'entreprise.

— Ce soir, dit Winceslas, je passerai une revue générale des troupes dans la prairie du Grand-Chêne. Vous entendez, capitaine Warner? que toutes les troupes soient sous les armes. Après la revue et à la nuit tombante, le chapelain bénira les drapeaux.

L'impératrice pencha la tête vers sa confidente, et dit tout bas, en souriant :

— Et toi aussi, Léonore, écoute bien cela : ce soir l'empereur, tous ses officiers et le chapelain, doivent se trouver réunis dans la prairie du Grand-Chêne.

— Eh bien, madame?

— Eh bien ! le château sera solitaire; c'est l'heure où la grande-maîtresse s'endort... Nous irons visiter le malade... Tu viendras avec moi, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— J'irai dans ta chambre, qui est immédiatement au-dessus de la sienne, et nous descendrons chez lui par le petit escalier de la tour.

— C'est une bonne œuvre que vous ferez, madame, et je la partagerai volontiers.

— Ta présence fera du bien au comte de Norberg... car il t'aime au fond de l'âme.

— Depuis le jour de la promenade dans les montagnes, il ne me l'a jamais témoigné.

— Comment pourrait-il te l'exprimer ? il ne te parle jamais et te regarde à peine.

— Alors, madame, pourquoi pensez-vous ?...

— Qu'il est amoureux de toi ?... parce que cela est ainsi, et que je le vois.

— Paix ! madame ; le conseil est levé, nosseigneurs viennent vous saluer avant de se retirer.

— Je ne pourrai peut-être pas te revoir de toute la journée ; mais, à ce soir.

III

LA TOUR

La nuit commençait à tomber.

Dans la chambre circulaire qu'occupait le comte de Norberg, au premier étage d'une tour, l'ombre était plus avancée, les murailles n'ayant d'autres ouvertures que de rares et étroites meurtrières. Le peu d'objets que renfermait cette pièce, le prie-Dieu et l'armure du chevalier, commençaient à s'effacer à la vue; les grandes figures de la tapisserie de laine confondaient leurs traits, leurs couleurs, et n'offraient plus que des apparitions vagues.

Le comte de Norberg, encore vêtu du pourpoint brun brodé de palmes d'or qu'il portait la veille, était étendu sur un lit à colonnes de chêne bruni, dont les rideaux de laine rouge et les coussins dérangés, froissés, conservaient le désordre empreint par le délire. Personne n'était auprès du malade.

La fièvre violente venait de tomber; une sueur abondante coulait sur son visage de la pâleur mate de l'ivoire. Ses traits ne présentaient aucun symptôme

d'état anormal; la science n'aurait pu caractériser le mal dont il mourait, mais l'humanité sympathique y aurait reconnu le désespoir.

Sur le tapis étaient encore dispersées les armes du comte, qu'on lui avait ôtées à la hâte en le transportant sur son lit, lorsqu'une faibesse subite l'avait saisi, peu d'instants après son arrivée au château. Il se trouvait là un poignard de forme bizarre, que Norberg portait sans doute par quelque fantaisie particulière, puisque cette arme, en aucun cas, ne devait servir aux chevaliers.

— Il me semble que je n'y vois plus, dit à cette heure-là le comte en se soulevant avec effort et s'accoudant sur l'oreiller. Est-ce que la mort s'approche?... Oh! si je le croyais!... Après tant de souffrances, comme je bénirais encore Dieu, qui m'épargnerait la plus cruelle de toutes.

L'horloge sonna sept heures.

— Vaine espérance! cette ombre répandue devant mes yeux n'est rien que celle du soir, reprit-il avec un amer sourire. La mort, ce bienfait suprême, ne viendra pas à mon secours. Et, quand il suffirait de cette lame enfoncée dans ma poitrine pour me délivrer de tant de maux, je ne puis prendre cette lame et la tourner contre moi; la liberté de disposer de sa vie, accordée au dernier des hommes, m'est refusée. Dieu n'a demandé à ses fidèles qu'un moment pour le martyre; moi, il faut que je souffre aussi longtemps que la nature voudra me compter de jours.

En ce moment, la porte s'ouvrit doucement. Norberg vit une faible lueur pénétrer dans sa chambre. Il tressaillit, ses sourcils se contractèrent. Il avait ordonné qu'on le laissât absolument seul pendant la maladie où sa raison ne pouvait plus répondre des paroles incohérentes de la fièvre. Mais il vit la douce figure de l'impératrice penchée sur son lit, et son front s'éclaircit. Il voulut remercier la gracieuse souveraine de sa sollicitude pour lui... les paroles ne purent arriver à ses lèvres, qui laissaient seulement voir un sourire de reconnaissance.

Sophie de Bavière attira un tabouret, et s'assit près du lit. Comme la princesse craignait vaguement que la vue de Léonore causât une impression trop vive au malade, la jeune fille était restée derrière le chevet du lit, et cachée par le rideau.

Les deux jeunes femmes furent frappées de la profonde altération qu'avaient amenée vingt-quatre heures de souffrance sur les traits du comte. Les plans de son visage s'étaient creusés, et les lignes en étaient plus fortement accusées; mais il semblait ainsi plus beau que jamais. Cette figure, toute intellectuelle, apparaissait mieux en diminuant de carnation; l'âme s'y reflétait d'une manière plus splendide; les yeux agrandis avaient des traits plus ardents, et les cheveux, presque entièrement blanchis, couronnaient dignement cette tête, image de grande et noble douleur.

— Eh bien, mon vaillant chevalier, dit la princesse, vous voilà donc vaincu et désarmé par la fièvre?

— Je ne sais, madame, répondit le comte avec un triste sourire, si on peut traiter d'ennemi triomphant le mal qui me consume... car on maudit toujours un vainqueur; et moi, au contraire, je me sens prêt à bénir cette fièvre de feu et de glace qui m'éloigne au moins du monde, où souvent de plus grandes douleurs se font sentir...

— Voilà votre misanthropie habituelle...

— Vous voyez qu'en ce moment elle me console.

— Ce n'est pas consolation, mais résignation cruelle... Et, par ce funeste sentiment, vous vous refusez aux secours les plus nécessaires dans votre état, même aux soins qu'il serait si doux à vos amis de vous prodiguer.

— Je ne pouvais en recevoir de plus efficaces que votre présence, madame, qu'il ne devait pas m'être permis d'espérer.

— J'ai eu la pensée de venir vous voir, cher comte, dès que j'ai connu votre état; et je voulais même, ajouta la princesse en jetant un regard dérobé vers Léonore, amener avec moi une personne dont la vue aurait eu sur vous, sans doute, une influence plus favorable encore que la mienne.

Norberg souleva la tête, une rougeur brûlante colora son visage.

— Oh ! non, madame, dit-il avec un accent de prière et de délire; venez seule !... seule, je vous en supplie !

La princesse le regarda avec étonnement. Léonore,

qui avait fait un mouvement pour approcher, se retira derrière le rideau.

C'était, comme on le sait, le moment où l'empereur passait la grande revue. Le bruissement sonore des armes, le son élevé du clairon, retentissaient dans la prairie, et venaient, en décroissant, jusqu'aux murs du château, où ils s'éteignaient, sous les voûtes, dans une pénétrante harmonie.

— Qu'est-ce que ce bruit de guerre? demanda le comte en tournant la tête vers la fenêtre de la tour.

— C'est celui des troupes en armes qui se réunissent ce soir pour la bénédiction de leurs drapeaux, étant prêtes à entrer en campagne contre les princes fédérés.

Le comte, appuyant sa tête sur sa main, se mit à rêver tout haut.

— O dévouement! fidélité au prince donné par Dieu! dit-il; nobles combats sous le drapeau légitime!... vaillance généreuse qui donne des palmes à un autre!... douce mort sur le champ de bataille! vous êtes les chimères de l'honneur à son berceau; mais qu'il y a de jouissances publiques dans ces illusions de l'enthousiasme égaré!

Sophie, sans bien comprendre ces paroles, crut que le brave chevalier regrettait la place qu'il aurait pu tenir dans cette importante expédition.

— Quel renom et quelle gloire pourriez-vous envier à d'autres? dit-elle. Vos services passés envers l'em-

pereur sont une garantie de ceux que vous pourrez lui rendre encore.

— Sans doute, dit-il avec un étrange sourire.

— Si Winceslas ne vous témoigne pas son estime d'une manière plus amicale, il faut en accuser son caractère peu digne, qui lui fait rechercher, avant tout, de joyeux compagnons de plaisirs.

— Sur l'honneur, madame, il a encore plus de bonté pour moi que je ne le mérite.

— Pourquoi parler ainsi!... vous avez toujours été vaillant et loyal entre tous.

— Moi !...

— Si une cruelle maladie vous tient en ce moment éloigné de la lutte glorieuse qui se prépare, vous avez encore, grâce au ciel, de belles années devant vous et d'honorables travaux à fournir.

— Moi ! répéta-t-il d'une voix plus sourde et avec égarement.

La princesse voulait attirer la pensée du malade sur les objets qu'elle croyait propres à reposer doucement son âme.

— Voyons, disait-elle, monseigneur de Norberg, n'êtes-vous pas le plus heureux des hommes? Vous descendez d'ancêtres qui vous ont transmis leur gloire avec leur nom, de preux célèbres par leur fidélité au souverain, qu'ils servaient héroïquement depuis le jour où ils ceignaient l'épée jusqu'à celui où on la déposait sur leur tombe. Et vous avez ajouté, par le mérite personnel, à l'éclat d'une si haute origine.

Le front de Norberg s'obscurcissait, ses traits se contractaient davantage ; mais, l'intérieur de la tour n'étant éclairé que par la lampe que Léonore avait apportée et placée derrière le rideau, Sophie ne pouvait suivre sur le visage du malade l'impression que produisaient ses paroles.

Elle continua :

— Tout ce qu'il y a d'hommes éminents dans les différentes cours d'Allemagne vous estime et vous aime. Si d'indignes courtisans, blessés de votre supériorité, retirent de vous leur cœur souillé par la débauche, leur haine est encore un hommage. Mais vous avez des frères d'armes, de dignes et nobles amis... et une véritable amie aussi, puisqu'il m'est bien permis de me compter pour telle.

— Oh! oui, dit le comte, dont l'expression de souffrance augmentait à chaque mot de la princesse. Oui, l'amitié de Sophie de Bavière est douce comme l'exhalaison des plantes qui rendent la vie... Mais elle va bientôt m'abandonner.

— Que dites-vous, comte?... C'est le délire qui vous fait parler ainsi!... Non, mon cœur est bien à vous ; il vous est assuré, comme les autres biens que vous possédez si légitimement... et, quand vous le voudrez, il ne tiendra qu'à vous d'ajouter à ceux-là un bonheur plus grand encore, celui qui peut seul remplir l'existence... La femme que vous choisirez, cher Norberg, vous aimera naturellement, car l'âme se porte vers ce qui est noble, généreux, comme la flamme s'élève vers le ciel.

A ces mots qu'il entendit, Norbert se dressa sur son séant. La figure du malade paraissant alors dans le clair-obscur rougeâtre que produisait la lampe à travers le rideau, Sophie fut atterrée de l'expression de délire et de terreur qui y était empreinte.

Il semblait tout à coup se croire seul : ses regards étincelants se perdaient de tous côtés ; il murmurait pour lui-même des mots entrecoupés; ses yeux hagards, ses soupirs brisés, sa voix sourde et voilée, peignaient cette fièvre intense qui est à la fois la surabondance de vie et la mort.

— Oui, disait-il, mes aïeux m'ont légué une gloire immortelle; qu'en ai-je fait? J'ai eu une famille aimée... un frère, si jeune et si beau !... une sœur, des amis, un surtout. Qu'en ai-je fait ?... Autrefois, je les voyais souvent, je serrais leurs mains. Maintenant, je ne les vois plus jamais le jour. Ils viennent seulement parfois me visiter dans le cours de la nuit, à l'heure qu'il est maintenant.

Il porta ses regards sur les personnages de la tapisserie à demi perdus dans l'ombre, et que le vent des meurtrières faisait flotter.

— C'est cela, dit-il, les voici... Mais comme leurs délicieuses figures sont changées et flétries !... Leurs corps incertains, vaporeux, n'ont plus de mouvement que celui imprimé par le vent de la nuit... Leurs lèvres n'ont plus de voix... leurs yeux ne me cherchent pas. Ils viennent m'apparaître, mais ils ne veulent plus me voir.

Il semblait que ces souvenirs bénis d'honneur héréditaire, de famille, d'amitié, d'amour, que Sophie venait d'évoquer autour du malade pour charmer sa souffrance, lui eussent, chacun tour à tour, porté un coup mortel.

Un frémissement douloureux le saisit; il trembla un instant de tout son corps, et retomba anéanti sur sa couche.

La princesse s'élança vers lui, entoura sa tête du bras, et la soutint ainsi doucement appuyée.

Léonore n'osait approcher ni faire un mouvement.

Après quelques instants, Norberg revint à lui; le doux et tendre visage de la princesse, placé entre lui et ses visions, rompit le charme fatal; son regard adouci montrait qu'il reconnaissait sa noble amie; mais ses tempes battaient violemment, et le souffle ne s'échappait de sa poitrine oppressée qu'en soupirs interrompus.

— Quelle fièvre ardente!... dit Sophie en posant sa main sur le front du malade. Et ses lèvres sont sèches, sa respiration brûlante!... Voyons, Norberg, laissez-vous soigner, guérir par moi qui vous aime. N'est-ce pas, vous voulez bien prendre une boisson bien douce, bien fraîche, que je vous apporterai moi-même.

— Oui, j'ai soif, bien soif. Écoutez, Sophie; madame, donnez-moi une coupe de vin. Je voudrais boire du vin qui enivre et fait qu'on oublie.

— Oh! ça n'a pas l'ombre de raison; boire du vin avec une fièvre semblable! Vous vous feriez un mal

affreux. Mais attendez, j'ai toujours chez moi un élixir préparé par mes bonnes sœurs du couvent de Sainte-Marie, et avec lequel nous avons souvent ensemble calmé les crises les plus violentes. Je vais vous en donner quelques gouttes. Elles vous procureront sûrement un sommeil plus profond.

La jeune femme, sans attendre davantage, s'élança dans le couloir et se dirigea vers sa chambre le plus rapidement qu'elle put, à travers les passages obscurs du château.

Vaincu par l'épuisement, le comte laissa retomber sa tête et demeura affaissé sur l'oreiller et les paupières fermées.

Au bout d'un instant, sa langueur devint plus douce.

Les frémissements de son sein s'étaient apaisés; il respirait plus librement; une chaleur naturelle et vivifiante s'était répandue dans ses veines. Il ne sentait plus qu'un bien-être inexprimable dans son corps brisé; au lieu des hallucinations affreuses de la fièvre, il flottait dans son cerveau une molle rêverie, aussi légère à porter que les mélodies de la harpe.

C'est qu'en ce moment une tête jeune et fraîche, penchée sur la sienne, l'enveloppait d'un fluide bienfaisant; une main, dont le mouvement était une caresse ineffable, essuyait la sueur de son front, puis allait ensuite prendre doucement sa main et la serrer comme pour l'inviter au repos. La force, la jeunesse, la paix de l'âme, se communiquaient à lui dans un souffle de volupté chaste.

Malheureusement, une lueur de lucidité trop complète revint à Norberg. Il se demanda qui pouvait être près de lui en ce moment. Il leva la tête et vit Léonore. Une exclamation toute vibrante de douleur et d'effroi s'échappa de son sein.

— Au nom du ciel, qu'avez-vous, monseigneur? demanda la jeune fille, réellement effrayée de l'exaspération et du désespoir qui croissaient sur les traits de Norberg, à mesure qu'il la regardait.

— Que faites-vous ici? demanda-t-il; pourquoi êtes-vous venue?

— C'est la fièvre, comte de Norberg, qui vous fait parler ainsi.

— Non, j'ai toute ma raison.

— Alors, je ne comprends pas.

— J'avais ordonné qu'on ne laissât entrer personne. Et c'était pour être sûr de ne pas vous voir, vous, Léonore, que j'avais éloigné tout le monde de moi.

— Son esprit se perd encore, dit-elle à demi-voix.

Norberg cependant l'entendit.

— C'est bien, répondit-il; que vous preniez ma prière, mon ordre, pour l'effet du délire ou de la raison, peu importe; seulement, entendez bien que je vous prie de me quitter à l'instant même, et de ne jamais revenir ici.

— C'est assez, monseigneur, dit-elle avec un froid sourire; quelque étranges et malséants que soient les caprices des malades, on ne peut en être blessé. Je vous promets de me conformer au vôtre.

Elle s'approcha de la porte et mit la main sur le bouton pour l'ouvrir.

Le comte l'avait suivie des yeux, il la rappela avec un accent de tendresse suprême.

— Léonore, dit-il à la jeune fille qui était revenue et se tenait debout devant lui; Léonore, si je n'étais pas enchaîné par la faiblesse sur ce lit de douleur, s'il me restait la force de me soutenir, je me mettrais à vos genoux. C'est prosterné devant vous que je voudrais vous implorer, vous demander au nom du ciel de pardonner ces paroles dures... que vous croyez dictées par les divagations de la fièvre... et qui le sont par un autre délire peut-être, mais plus dangereux et plus durable.

— Il suffit, comte; ces paroles sont déjà oubliées.

— Il faut vous souvenir cependant de la promesse que vous m'avez faite de ne point rentrer dans cette chambre... Moi, je ne la quitterai plus; et je dois bientôt sans doute y mourir du mal qui me consume... Ainsi, je ne vous reverrai jamais... mais, quelle que soit la bizarrerie de ces derniers adieux...

Il s'arrêta, ses mains se joignirent en tremblant, ses yeux jetèrent un éclair d'amour immense.

— Dites-moi, continua-t-il, oh! dites-moi que vous ne garderez point un souvenir injuste à ma mémoire; que, malgré tout, vous ne penserez jamais que je ne vous aimais pas!... Songez-y bien, Léonore, si vous aviez cette pensée quand je ne serai plus, ce n'est pas une des tristesses passagères de ce monde que vous

causeriez, ce serait une souffrance attachée à mon âme pour toute l'éternité où je vais entrer.

Cette prière était faite d'un accent de vérité pénétrant, irrésistible. La jeune fille tendit la main à Norberg en signe de foi en son amour, et le regarda avec douceur.

L'impératrice rentrait en ce moment. Elle obtint du malade qu'il bût quelques gouttes de la liqueur onctueuse et calmante qu'elle lui apportait.

Au bout d'un instant, le comte tomba dans un accablement extrême; ses douleurs cessèrent, ses paupières s'appesantirent. Il devint immobile, semblable à ces beaux christs de marbre que le souffle de vie n'anime pas, et qui peignent pourtant si bien la grandeur et la souffrance.

Les deux charmantes sœurs de charité, après avoir fait pour l'intéressant malade des vœux ardents qui tombèrent sur lui comme une bénédiction un peu profane, mais non moins efficace, sortirent doucement de la tour.

Dans les jours qui suivirent, la citadelle avait pris un aspect morne et solitaire. Les seigneurs suzerains et les officiers supérieurs de l'empire, tout occupés de l'armement des troupes et des préparatifs de départ, étaient sans cesse dans les arsenaux du castel ou sous les tentes dressées à ses portes. La petite cour de Sophie de Bavière se tenait dans les appartements particuliers de la princesse, et ni fêtes ni jeux ne signalaient sa présence.

Pour Winceslas, fatigué de s'être occupé de tant d'affaires dans la journée du conseil, et d'avoir posé en empereur si longtemps, il était retombé dans son état d'oisiveté et d'apathie habituelles.

Mais ce n'était pas cette heureuse somnolence d'une ivresse tempérée et voluptueuse, dans laquelle il eût volontiers cédé sa couronne pour la coupe de vin dont il effeuillait amoureusement le baume parfumé.

C'était une torpeur mêlée de colère et d'ennui, une absence de sensations amenée par l'épuisement. Les rudes secousses de ces derniers temps avaient hâté la vieillesse de Winceslas, et la vieillesse, après la vie qu'il avait menée, était l'énervement, la viduité, où, toute belle faculté étant tarie, il reste encore le regret acerbe et l'envie; où la nature, stérile pour tout bon sentiment, peut enfanter le mal, comme la terre infertile produit des touffes de ronces.

L'irritation profonde inspirée à l'empereur par la rivalité et la haine qu'il voyait éclater de toutes parts autour de lui; par la défection des princes, ses tributaires, ses alliés, s parents; par la guerre que lui déclarait le tribunal secret, l'ordre le plus imposant de l'empire, était entretenue chaque jour par des blessures nouvelles.

Excepté le petit nombre de vassaux réunis autour de lui, ni ville ni bourg, dans le rayon de la capitale, ne lui avait donné témoignage de fidélité. Les environs de Conrad-Bourg n'étaient qu'un morne désert; les

paysans mêmes n'osaient s'approcher de ses tours, et c'était pour la forme seulement que la sentinelle placée au haut du rempart, criait : *Au large!* à l'effarouché villageois qui paraissait aux gorges des rochers voisins et s'enfuyait aussitôt.

Cependant il arrivait parfois jusque vers la forteresse qu'habitait l'empereur, jusqu'au pied de son trône barbare, des chansons et fabliaux où était moqué *l'ivrogne couronné.*

Un jour, Winceslas, en montant sur le rempart, avait vu la bouche de ses lansquenets épanouie d'un gros rire. Frappé de cette excentricité, il en avait découvert la cause dans un chiffon de papier resté entre les mains de l'un d'eux. C'était un champ populaire dont les couplets se riaient fort du souverain maître de la Germanie.

Comme le petit chanteur ambulant qui l'avait jeté sur la plate-forme, à l'aide d'un gravier, était encore à demi caché dans le taillis à se lécher les lèvres de sa malice, Winceslas le fit incontinent saisir et pendre à un jeune bouleau de son âge, juste assez fort pour le porter. Le corps de ce joyeux petit vagabond, qui, en arrivant sur ce sol maudit, y demeurait pendant à un arbre, redoublait l'aspect de tristesse de cette âpre et sombre nature.

D'autres soucis, plus secrets, plus intimes, troublaient encore l'empereur et envenimaient son esprit.

Dans ces jours de solitude morose, Winceslas s'atta-

cha pour la première fois à l'étude : il lut un livre entier. Ce volume, ouvert sur sa table, montra à ceux qui eurent la curiosité d'épier le sujet de méditation du prince le *Livre de haute justice*, où étaient consignés les différents supplices alors en usage, et la manière de les appliquer.

L'impératrice et sa belle compagne passaient mieux le temps dans cette dure retraite.

Sophie de Bavière était souvent retournée visiter le comte de Norberg, dont ses soins calmaient les sombres et mystérieuses souffrances. Elle se rendait, à la nuit, dans la chambre de Léonore, d'où un escalier dérobé la conduisait au premier étage de la tour.

Léonore attendait sa maîtresse en faisant de la musique, et recevait des nouvelles du comte au retour de la princesse.

Toutes deux aimaient assez le séduisaient malade pour trouver du charme à s'entretenir ensemble de cette affection, sans rivalité comme sans danger.

Mais Léonore, respectant le désir du comte, quelque insensé qu'il parût, n'était plus descendue près de lui.

Du reste, elle ne quittait pas l'impératrice, et partageait toutes ses occupations.

La jeune Muller était riche : son père, outre le premier envoi d'argent qu'il lui avait fait pour son installation à la cour, renouvelait souvent ses libéralités envers elle. Grâce à cette fortune, les deux

jeunes femmes pouvaient, en sortant quelquefois seules, répandre des secours dans les chaumières des environs. La petite bourgeoise donnait à sa souveraine l'argent que celle-ci distribuait aux pauvres, et cet échange de bienfaits les charmait également toutes deux.

Léonore, dans ces promenades charitables, passait souvent près du grand chêne de la prairie; lieu d'effroi et de doux souvenir! où elle avait appelé sur elle la vengeance des francs-juges; où le même instant l'avait appelée à la faveur de l'impératrice; où son existence était devenue à la fois si brillante et si fragile.

Une pensée de mort, toujours présente, n'avait fait que développer dans sa noblesse et sa pureté le beau caractère de Léonore. La jeune fille, en quelque sorte spiritualisée par son étrange position, en était venue à vivre en dehors d'elle-même, dans les objets de ses dévouements et de ses affections, cherchant seulement la satisfaction de conscience qui fait mourir en paix, portant ensuite le désintéressement de soi-même jusque sur l'existence.

Cependant elle croyait à un danger terrible et toujours présent. Souvent, en brodant aux côtés de l'impératrice, elle s'arrêtait sans cause, son aiguille tombait de ses doigts, elle devenait pâle et glacée; souvent la vue de l'objet le plus indifférent la faisait tressaillir. Bien qu'enfermée dans une forteresse inaccessible et dans l'enceinte d'une tour, elle sentait la mort à deux

pas d'elle, soit que cette impression lui vint de l'inflexibilité qu'elle supposait aux arrêts des francs-juges, soit d'un pressentiment secret.

On arriva ainsi à la veille du jour où les troupes de l'empereur devaient partir pour Prague.

IV

LE SERMENT

Ce soir-là, Léonore, vers la nuit tombante, attendait dans sa chambre le retour de l'impératrice, qui était allée encore une fois porter ses soins consolants au comte de Norberg, maintenant hors de danger, mais persistant à ne pas quitter l'intérieur de la tour.

Après avoir tiré quelques accords de sa harpe, la jeune fille descendit prendre l'air sur une plate-forme. Le plus vaste arsenal du château fort donnait en cet endroit. Léonore, en trouvant la porte ouverte, fit quelques pas dans l'intérieur.

Malgré l'obscurité naissante, ces masses d'armes se détachaient encore en monceaux resplendissants, et semblaient, à force d'éclat, vouloir effacer la nuit qui venait sous la voûte.

Léonore eut un tressaillement d'admiration, et son cœur battit d'enthousiasme à la vue de ces splendeurs de la guerre, de ces faisceaux de haches, de lances serrées, jaillissantes, et jetant déjà des étincelles en avant de leurs coups; de ces boucliers dont les bosse-

lages, les ciselures richement travaillées, offrent des emblèmes, des devises, et portent la *pensée* qui se mêle, dans le courage, aux ardeurs du sang: à la vue de ces brillantes cuirasses d'acier damasquinées d'or, nappes d'eau limpides où flottent des rayons de soleil; de ces grandes machines de guerre, prêtes à abattre des tours, des bastions vingt fois plus hauts qu'elles, et qui semblent porter le dieu de la force dans leurs flancs.

Mais bientôt l'attention de la jeune fille fut détournée de cette contemplation chevaleresque par des voix qu'elle entendit près d'elle.

Deux jeunes officiers de l'empereur se trouvaient dans l'arsenal.

Léonore, cachée à leurs yeux par des branchages de glaives entremêlés, ne put s'empêcher d'écouter leur entretien.

— Voici, certes, de bonnes armes, disait l'un d'eux; nous sommes fidèles et braves comme elles.

— Et pourtant?...

— Et pourtant, sire Othon, je parie mon cheval de guerre contre votre plus mince faucon, qu'il arrivera bientôt malheur à ce château et à son maître.

— Je tiens le pari, bien que je sois, sur mon âme, tout-à-fait de votre avis.

— La chouette chante sur ces créneaux.

— Et le maître déchante au-dessous.

— Il a cassé son flacon, l'empire s'en va.

— Sa Seigneurie a bien encore d'autres soucis,

— Vraiment?

— Vous savez que notre gracieux prince s'inquiétait fort peu de son grand officier, le comte de Norberg, qui vient d'être malade à la mort. Eh bien, à présent, il s'en inquiète beaucoup.

— Comment cela?

— On a remarqué que, vers le soir, aux deux étages de la tour, la chambre du comte de Norberg et celle de mademoiselle Léonore Muller, située au-dessus, sont également éclairées.

— Ensuite?

— A cette lumière intérieure, on aperçoit, dans chacune des deux pièces, la forme charmante d'une femme vêtue d'une mantille blanche... On reconnait bien l'enveloppe de satin bordée de cygne que porte l'impératrice. Mais, comme Sophie de Bavière a la fantaisie de vêtir, dans les jours d'œuvre, sa première demoiselle d'honneur comme elle, on ne sait laquelle des deux fait solitairement de la musique à un étage, laquelle passe plus agréablement son temps auprès du beau malade.

— Ah!... En vérité?

— On a rapporté cela à l'empereur.

— Qui voudrait bien éclaircir le mystère des deux dames.

— En attendant, il soupçonne la souveraine... de cette preuve de charité.

— Sur ma foi, je voudrais que ce fût vrai!

— Et moi!... Dieu, que ça m'amuserait!

— Mais, hélas! non... l'impératrice est trop sage... et je jurerais par la messe...

— A propos de messe, il n'y en aura plus au château.

— Pourquoi donc!

— Parce qu'il n'y a plus de chapelain.

— Bah!

— Vous ne savez donc pas que ce digne Jean Népomucène, que nous avons vu, l'autre semaine, bénir avec tant d'onction nos drapeaux, a disparu peu de jours après.

— Mais c'était le confesseur de l'impératrice.

— Oui, depuis que son mari lui avait fait quitter Jean Huss.

— Et qu'est devenu le chapelain?

— On n'en sait rien. Il court pourtant de drôles de bruits; on dit que la nuit même où il a disparu... mais c'est propos de paysan...

— Encore?

— Que, cette nuit-là, des passants qui suivaient sous les saules le bord de la Muldaw ont vu, positivement vu, deux diables jeter un prêtre à la rivière.

— Et pourquoi ces satans jetaient-ils le prêtre à l'eau?

— Ils pensaient peut-être aussi que ce vieux château allait crouler sur nos têtes, et ils retiraient d'avance le confesseur.

— Pour nous emporter tous au diable!...

Les deux jeunes gens s'éloignèrent, en riant de leur pronostic.

Léonore remonta dans sa chambre, épouvantée des soupçons de Winceslas, des dangers que courait sa souveraine. Elle eût voulu la rappeler à l'instant même... Mais c'eût été une démarche inconvenante devant le comte de Norberg... Elle était frappée aussi de la disparition du chapelain, et ne savait comment cette pensée la préoccupait autant, au milieu des poignantes inquiétudes que lui inspirait la situation de sa chère maîtresse; il semblait qu'il y eût un lien secret entre la fin tragique de ce vénérable prélat, si elle avait eu lieu, en effet, et le péril où la jalousie de Winceslas mettait l'impératrice.

Tandis qu'elle réfléchissait ainsi à la fenêtre de la tour, elle aperçut, à la faible lueur du fanal éloigné, un panache rouge qui se glissait au pied des fortifications, le long du mur d'enceinte, et se dirigeait vers l'entrée du petit escalier de la tour.

A la marche de ce panache, empreinte d'une espèce de sournoiserie, Léonore reconnut ou plutôt devina Winceslas.

A l'instant elle se précipite vers l'escalier, le descend comme un souffle de vent, entre dans la chambre de Norberg, et saisit la main de l'impératrice en s'écriant :

— Madame, voici le prince : c'est vous qui êtes en haut; c'est moi qui suis ici.

A peine a-t-elle achevé, que Sophie, qui a pris les

ailes d'un oiseau pour monter les degrés, est, en effet, dans la chambre haute. Léonore referme la porte, prend une tasse de boisson qui se trouve à sa portée, se penche sur le canapé où Norberg, que la surprise tient immobile, est encore étendu, appuie une main sur le dos du siége, et, de l'autre, approche la coupe des lèvres du malade. A la voir ainsi, calme et souriante, on dirait qu'elle est là depuis longtemps, et que des moments d'intimité ont précédé le tendre soin qu'elle rend.

A la même minute, Winceslas entre comme une bombe; comme elle, il fond avec rapidité et s'arrête lourdement.

Il ne songe point à considérer le gracieux tableau qu'offrent deux figures d'une indicible beauté, groupées d'une manière harmonieuse et touchante. Il enveloppe la jeune fille du regard, pour bien se repaître de sa vue, et de cette conviction rassurante que c'est elle, et non point l'impératrice, qui cultive ainsi la charité près du plus séduisant seigneur de la cour.

— Vous êtes bien empressée, mademoiselle, dit-il enfin en soufflant bruyamment, de venir savoir des nouvelles du malade.

— Sire, dit-elle en riant, vous venez bien savoir des miennes.

— Je ne viens pas en secret, moi; j'entre ouvertement.

— Votre manteau, monseigneur, est tout blanc de la poudre de la muraille.

— Vous pouviez, au moins, prendre ma volonté, avant de faire une telle incartade.

— Une bonne action, sire! vous deviez la prescrire d'avance.

— C'est bon... Où est l'impératrice?

On entendit alors au-dessus la voix un peu tremblante, mais distincte, de Sophie, qui chantait en s'accompagnant de la harpe.

— Son Altesse vous répond elle-même, dit Léonore en élevant le doigt vers l'étage supérieur.

— Que va-t-elle faire dans votre chambre?

— Ma harpe est à sa voix; elle aime à en jouer.

— Il ne manque pas de harpes dans nos appartements.

— Le froid les a détendues, sire; on ne peut y trouver d'harmonie...

— Il suffit. Je vais dire à la princesse de descendre... Pour vous, mademoiselle... c'est bien... restez ici.

Il se dirigea vers la porte; puis, quand il fut sorti, il dit encore, en tenant le battant entr'ouvert :

— Demain, toute la cour saura que la première demoiselle d'honneur a passé la nuit dans la chambre du malade, qu'elle *traite* à merveille.

Et, tournant la clef, il ferma la serrure à double tour en dehors.

Tout cela s'était passé si vite, que Norberg, sous le poids d'une émotion violente, où la scène qui venait d'avoir lieu n'était pour rien, n'avait pas prononcé une parole.

Quand il fut seul avec la jeune fille, ces mots s'échappèrent enfin de ses lèvres tremblantes :

— Vous, encore ici, Léonore ?

— Ah ! c'est vrai, dit-elle en riant ; j'ai oublié mon serment.

Puis, voyant que Norberg baissait la tête d'un air sombre, elle croisa les bras et dit avec impatience et gaieté :

— Ah çà, voyons, monseigneur, vous avez donc toujours peur de moi ?

— Léonore...

— Vraiment ! quand ma chère maîtresse était en aussi grand péril, j'avais bien autre chose à faire que de songer à vos caprices de malade !... Vous ne voyez donc pas que l'empereur est jaloux, maintenant... jaloux de la pure, de la pieuse Sophie... qu'il venait ici pour la surprendre près de vous, et que sa colère eût été terrible. Heureusement, j'ai vu venir Wenceslas, et je suis arrivée à temps... Oh ! notre chère princesse est sauvée !

Et la jeune fille frappait ses mains de joie.

— Je comprends... c'est bien, dit le comte. Maintenant, sortez... je vous en supplie !...

Léonore se dirigea vers la porte, et la trouva fermée.

Norberg, voyant qu'elle ne pouvait ouvrir, s'élança de ce côté, tourna le bouton en tous sens... Mais la serrure résista à ses efforts.

— Cette porte est fermée ! dit-il d'une voix étrangement altérée.

— Mais nous le savions bien, dit Léonore en riant de nouveau ; le prince nous avait avertis de sa spirituelle noirceur.

— Et l'escalier est désert!... la tour isolée!... O fatalité! continua Norberg d'un accent plus sourd.

— Vraiment, comte, je crois que vous tremblez! dit Léonore.

Et cette observation redoubla sa gaieté.

Mais Norberg se tourna vers elle en ce moment : sa figure avait une expression si solennelle et si triste, que le rire tomba soudain des lèvres de la jeune fille ; elle se retira de deux pas, le cœur serré, et dit avec un trouble naissant :

— Je le vois bien, vous craignez pour moi, monseigneur, les propos inconvenants que peut faire naître cette aventure ; mais je saurai les supporter avec indifférence. Que serait donc le courage, si, en résistant aux coups du malheur, il se laissait abattre par les misérables attaques du sarcasme et de la raillerie ?

Norberg se taisait.

— Mais cela ne peut même aller jusque-là, continua-t-elle ; l'impératrice saura bientôt la situation embarrassante où je me trouve, et elle viendra me délivrer.

Même silence de la part du comte.

— Enfin, reprit Léonore en cherchant à se rassurer elle-même; enfin, le pire de tout cela est que je passe la nuit ici...

Elle se tut et écouta quelques instants. Aucun pas

ne se faisait entendre dans l'escalier, le plus profond silence environnait la tour.

Pendant quelques minutes, Léonore se promena à pas lents dans l'étroite retraite.

— Remettez-vous sur votre canapé, dit-elle au comte avec douceur; vous êtes encore bien souffrant; moi je vais me reposer quelque part... là... dans ce grand fauteuil.

Norberg restait toujours immobile et pâle comme une statue.

Léonore venait de s'approcher d'un grand siége de tapisserie. Elle vit le rosaire du chevalier suspendu auprès de lui à la muraille, et le détacha.

— Vous me prêtez votre rosaire, n'est-ce pas, dit-elle avec une sérénité feinte, car l'inexplicable effroi de Norberg commençait à pénétrer en elle; je vais dire ce chapelet à l'intention de hâter ma délivrance.

Elle s'assit, posa la tête sur l'oreiller du fauteuil, et fit tourner quelques instants les grains bénits entre ses belles et gracieuses mains.

Puis elle écoutait encore.

— Allons, rien ne vient. Il faut rester ici, à ce qu'il paraît, dit-elle. Pourquoi demeurer ainsi, comte? Asseyez-vous.

Par instants, les yeux de Léonore se voilaient d'un léger assoupissement, puis se rouvraient avec plus d'éclat, et elle murmurait :

— O ma chère princesse! quel danger elle a couru!...

mais elle n'a plus rien à craindre, Dieu merci ; elle est paisible, heureuse !

Puis, penchant de nouveau sa tête alanguie :

— Mais reposez-vous donc, monseigneur, dit-elle à Norberg.

Elle ajouta, en essayant encore un sourire :

— Moi, je suis bien fatiguée, ce soir... Et, si je m'endors ici, vous verrez, je suis capable de ne faire qu'un somme toute la nuit.

— O mon Dieu ! c'est elle qui le dit ! s'écria Norberg en sortant de sa fixité par un violent tressaillement. Si elle s'endort ici, ce sera d'un sommeil aussi long que la nuit... que la nuit éternelle !...

La jeune fille le regarda avec stupeur et pitié. Elle se leva, et s'approcha de lui à pas lents.

— Il y a encore là, dit-elle, une fiole de cet élixir qui calme si promptement les transports de la fièvre. Oui, vous devriez en prendre quelques gouttes.

Le comte ne l'entendait pas. Le feu extraordinaire de ses regards, le gonflement de ses veines, les mouvements précipités qui soulevaient sa poitrine, montraient en lui un redoublement de forces impétueuses; en même temps, brisé par cette surexcitation d'existence, il semblait chanceler.

Debout auprès du lit, il appuya son bras contre une des colonnes et y reposa sa tête.

Léonore, dans un mouvement de compassion tendre, prit la main que le comte laissait pendre à son côté, et la serra dans les siennes.

A ce contact, on put voir passer sur les traits de Norberg un doux frémissement; ses fibres se détendirent, les violents battements de son sein s'apaisèrent en longs soupirs; il tourna lentement la tête vers Léonore.

Ses yeux cherchèrent ceux de la jeune fille, alors si près de lui. Dans cette union magnétique et profonde du regard, ses prunelles sèches, ardentes, se baignèrent d'une ineffable douceur; le rayon de l'amour y parut dans son éclat divin.

Léonore, émue, troublée, et sous la puissance d'une séduction suprême, lui dit d'une voix tremblante :

— Qu'avez-vous? Parlez-moi du fond de l'âme... L'autre jour, quand je me suis trouvée seule ici avec vous, vous m'avez suppliée de ne jamais douter de votre amour, pour que vous puissiez reposer en paix dans la tombe.

Un sourire de tendresse indicible passa sur les lèvres du comte.

Elle continua :

— J'ai senti une foi profonde en cet amour... Et maintenant votre trouble, votre désespoir de vous retrouver près de moi, m'en feraient douter. Dites-moi donc, que faut-il croire?

Norberg détacha son bras de la colonne du lit où il le tenait appuyé; il se laissa tomber doucement aux genoux de la jeune fille, sans ôter son regard du sien, et dit, en joignant les mains devant elle :

— Si Dieu pouvait m'apparaître, dans sa bonté,

dans toute sa beauté divine, je ne l'aimerais pas autant que toi!

— Eh bien, pourquoi souffrir et trembler à ma vue?

Il se releva, passa un bras autour de la taille de Léonore, attira doucement cette tête, d'une beauté ravissante, sur son sein, et dit, en tournant tour à tour vers elle et dans l'espace son visage radieux et égaré :

— C'est vrai, mon Dieu, pourquoi donc ces tortures?... Léonore est là... seule avec moi, sur mon sein, au milieu de la nuit. Que cette nuit est belle!... cette tour semble décorée, par magie, de splendeurs inconnues... la lumière de cette lampe est une étoile qui verse les rayons les plus brillants du ciel... l'air porte des parfums d'une mystérieuse douceur qui pénètrent dans l'âme... Léonore est là... elle est là, sur mon sein...

Il pencha sa tête sur celle de la jeune fille, et dit encore :

— Oh! l'envelopper de mon regard est une si profonde volupté!... Que serait-ce donc si je pouvais ainsi, toute la nuit, la presser dans mes bras et pleurer à ses pieds!... Mon Dieu! à cette pensée, l'âme s'exhale, s'illumine : elle entrevoit l'infini du bonheur.

Il éloigna un peu la jeune fille de lui pour la voir; il parcourut d'un regard passionné la forme de cette figure enchanteresse; il s'enivra jusqu'au délire de cette contemplation voluptueuse.

Puis il s'écria avec une explosion terrible :

— Non... je l'aime trop... je ne puis la tuer!

Ce mot apprit tout à Léonore. Elle jeta un cri déchirant, et tomba sur le canapé en cachant sa tête dans ses mains.

Le *vengeur* du tribunal secret était devant elle.

C'en était fait, elle était livrée à cette puissance implacable. La porte de la chambre était fermée, la fenêtre inaccessible... La tour était déserte et située dans une partie du château inhabitée. Au delà, l'ombre était répandue, la forteresse endormie; aucune pensée ne veillait sur la malheureuse enfant... Elle devait attendre la mort.

Tandis que Léonore était affaissée, anéantie, sur les coussins du lit de repos, le franc-juge se tenait debout devant elle, et, sans s'occuper qu'elle connût maintenant ce qui se passait en lui, il continuait de jeter des paroles de défi à son destin.

— Qu'est-ce que cette loi épouvantable, ce martyre inventé pour moi seul?... J'idolâtre cette femme, mon œil embrasse ses angéliques beautés, mes lèvres aspirent l'air qui l'environne, mon sein en devient embrasé. Et il faut prendre un poignard, l'enfoncer dans sa chair, faire couler son sang!... Je jure Dieu que c'est là un ordre bien menteur.

Et, croisant les bras dans sa méditation :

— Moi, qui connais aussi les ineffables beautés de son âme, j'irais anéantir ce chef-d'œuvre de vertu, de candeur, de générosité! Et, quand j'aurai effacé ces

admirables perfections de la terre, quand j'aurai tari cette merveilleuse existence, jamais la nature pourra-t-elle trouver dans ses trésors de quoi en former une semblable?

Norberg était pâle, défait; ses cheveux, grandis pendant sa maladie et tombant jusque sur ses épaules, étaient collés par la sueur froide à ses tempes creusées. Ses traits avaient l'expression de détresse du faible qui se défend avec un noble et inutile courage contre la puissance qui l'opprime.

Cependant Léonore, étourdie de la vérité qui venait de se révéler à elle, n'en avait pas encore la perception lucide. Elle ne pouvait comprendre que ce seigneur, si brillant, si envié, si célèbre dans les cours, fût un de ces assassins ténébreux qui faisaient trembler l'Allemagne. Ce doute, ou du moins cet étonnement, éloignait d'elle encore quelques instants le désespoir de sa situation. Accoudée sur un coussin, elle avait relevé la tête et examinait, avec une espèce de calme, la tempête des passions qui était soulevée devant elle et prête à l'emporter.

— Mon Dieu, disait Norberg, faiblissant et demandant grâce sous les coups répétés de la tourmente; pourquoi donc tant souffrir, palpiter et pleurer? Que m'importent cette loi et l'œuvre qu'elle accomplit, et l'avenir du monde? Qu'en reviendra-t-il à Dieu et à moi que l'Allemagne soit perdue ou sauvée de sa ruine?... Que ces hommes, qui se croient si grands, si forts, parce qu'ils ont su étouffer leur cœur, achèvent sans moi

leur ouvrage! Je ne leur appartiens plus; je ne suis plus le *vengeur* qui va cueillir la palme ensanglantée; je ne suis plus ce que le tribunal a ordonné; je l'oublie à jamais... Il y a autour de l'amour une immensité de joies célestes, de pensées ineffables, d'extase éternelle, qui va me séparer du reste de ce monde. Cette nuit, que la fatalité avait préparée à plaisir pour le crime, je vais la passer tout entière aux pieds de Léonore, comme un homme enivré, anéanti de bonheur devant une femme adorée!

Un rayon de la lune commençait à pénétrer dans la tour.

Le vent de la nuit soufflait avec violence : il avait ouvert la fenêtre, et agitait la tenture légèrement attachée au-dessus du canapé sur lequel Léonore demeurait à demi étendue.

En ce moment, le pan de la tapisserie tomba tout-à-fait et laissa voir, contre la muraille, un christ de bois grossièrement taillé, avec un bouquet de roses sèches attaché au pied de la croix.

A cette vue, Norberg frémit de tout son corps, comme un arbre sous le nuage qui porte la foudre.

Il regarda ces objets comme s'ils lui eussent parlé un langage muet et mystérieux, et leur répondit :

— Le serment... oui... il faut lui obéir. Pourquoi me le rappeler?... Je connais bien sa puissance. Le serment est à la fois en moi pour me posséder et hors de moi pour me condamner. J'éteindrais dans mon sein ma voix qui a juré, je laisserais se consumer sur

le brasier ma main qui s'est levée, que je ne pourrais me soustraire au serment. C'est l'âme qui l'a prononcé, elle l'emportera avec elle dans l'éternité.

La pâleur, l'égarement de Norberg redoublaient. Il dit d'une voix creuse et palpitante :

— Je l'ai assez servie, votre religion formidable... J'ai prié avec le poignard. J'ai communié avec le sang. J'ai accompli des actes faits pour l'ange exterminateur ou la bête féroce; moi, qui ne suis ni si haut, ni si bas; qui ai la faiblesse et la grandeur de l'homme pour souffrir et pour aimer... je sais ce qu'il en coûte. Maintenant, ce que vous m'ordonnez est plus horrible que tout le reste, et il faut obéir encore.

Il regarda le christ et ses emblèmes avec un fanatisme ardent.

— O signes trois fois saints, je ne peux vous trahir!... Vous dites : « Prends ton arme, » et cette arme est toujours dans mon sein.

Il tira son poignard.

— Vous dites : « Frappe sans regarder dans ton cœur, sans savoir si tu aimes ou si tu hais. » Et celle qu'il faut frapper est là.

Son œil hagard et enflammé se portait tour à tour sur le christ et sur Léonore.

Norberg était à la fois possédé d'un amour passionné, dévorant, pour celle qu'il fallait sacrifier, pour celle qu'il aurait voulu élever sur un trône, entourer d'éternelles délices, et qu'il fallait jeter froide, morte, dans un cercueil; possédé aussi de cette foi au sacer-

doce des francs-juges qui était enracinée dans son âme, consacrée par des actes de dévouement terribles, qui était devenue en lui une seconde nature... Un Dieu eût succombé dans une lutte semblable.

Il y avait tant de grandeur et de désespoir inexprimable empreints sur ses traits, que Léonore, un moment s'oubliant elle-même, se laissait aller à plaindre ce martyre. Par une abstraction d'esprit bizarre, mais telle qu'il en existe parfois dans les moments extrêmes, elle s'occupait à regarder des images fantastiques, que son imagination frappée déroulait devant ses yeux.

Il lui semblait voir planer dans l'air, au-dessus de la tête du franc-juge, deux archanges également forts, également armés de glaives indestructibles : le fanatisme et l'amour, luttant, se séparant, se mêlant, tournoyant ensemble, et, dans leur combat corps à corps, soulevant, au lieu de poussière, d'épais nuages, d'où tombaient des fleurs et des larmes. Les combattants étaient couronnés de feu; chaque coup de leur arme faisait naître le feu qui crée et qui tue; qui, tour à tour, anime et dévore...

Tout à coup un cri de joie de Norberg fit évanouir ces songes et ramena la pensée de Léonore toute à lui.

Ses yeux brillaient d'un rayon d'espérance. Il porta la main à son front, et répéta d'un accent entrecoupé le texte de l'une des lois inscrites aux tables du saint tribunal.

« Si l'exécuteur rencontre le condamné dans un endroit où la mort qu'il donnerait pût le faire reconnaître comme membre du tribunal secret, il doit s'abstenir de frapper. »

Mais l'article ne finissait pas là. Norberg continua, et sa voix devint frémissante :

« A moins que l'exécuteur n'ait un moyen de faire disparaître de cette place le corps de la victime, et de rester ainsi caché sous le voile des invisibles. »

— Fatalité ! s'écria le malheureux; fatalité, tu ne m'abandonneras pas. Voyons, l'homme éprouvé par de rudes tortures ne doit pas, comme le faible enfant, se soustraire à sa tâche par un mensonge... Cette porte est fermée, mais je peux briser la serrure avec une lame de fer... Quand cette femme ne sera plus, je peux la prendre morte dans mes bras et l'emporter dans la campagne. Il n'y a personne dans la tour, la poterne qui s'ouvre au pied n'est pas gardée. Une fois la victime hors d'ici, qui soupçonnerait le comte de Norberg de l'avoir immolée. Je la déposerai dans la prairie, au pied du grand chêne où d'Hasting a été assassiné; j'enfoncerai, comme il l'était ce jour-là, le poignard dans le tronc de l'arbre. On trouvera Léonore Muller morte à la même place où elle a bravé la puissance des francs-juges; on dira : « La vengeance divine a passé là ! » et tout sera consommé.

A ces affreuses images qu'on évoquait devant elle, au tableau qu'on lui offrait à elle-même de son corps glacé, de ses funérailles barbares, dont on déroulait

la marche ténébreuse... Léonore sentit enfin toute l'horreur de sa situation. Elle avait bien devant elle le vengeur chargé de l'assassiner; elle était toute en sa puissance et près de tomber sous son arme.

C'en était trop!... les terreurs de la mort la saisirent tout entière. Elle se dressa du canapé, regarda autour d'elle, poussa des cris d'effroi, puis retomba au même instant sans force sur sa couche.

L'égarement vint dans ses yeux, la sueur sur son front, le vertige la saisit, sa voix éteinte appela encore du secours... puis toutes ses forces succombèrent dans un anéantissement mortel... son âme, ferme jusqu'à l'héroïsme, se brisa comme l'acier, qui, sans avoir plié, est tout à coup rompu.

Elle palpita quelques instants sur les coussins, où se dessinèrent les formes suaves et harmonieuses de son corps ravissant : tout son être tressaillit dans de sourdes convulsions.

Mais son dernier regard tomba sur la figure de Norberg... Ah! cette vue pouvait faire naître la pitié même dans ce moment suprême.

Léonore s'écria :

— Mon Dieu, ayez pitié de lui!

Et elle s'évanouit.

Norberg la regardait, les bras croisés sur la poitrine.

— Oh! dit-il, j'ai déjà commencé à la tuer, habile bourreau que je suis... La voilà déjà comme elle sera tout à l'heure, prête à descendre dans le tombeau, pâle, les yeux fermés, le corps couvert d'une glace

humide... et toujours belle... plus belle que jamais... Mais à présent un souffle d'air pur, un rayon du jour, pourraient la ranimer... tandis que, dans un instant, tout le souffle embrasé de ma poitrine, toutes les étreintes de mon amour, ne rendraient pas un battement à son cœur.

La tâche de Norberg était devenue plus difficile.

Frapper en traître celle qui est là sans connaissance, sans mouvement, qui ne voit pas le fer levé sur elle! Assassiner lâchement celle qui ne peut se défendre, même par ses pleurs, par le charme de ses regards, par la séduction de ses prières; assassiner la victime endormie!

Souvent, dans ces instants de combats, de crises terribles, Norberg leva son poignard, puis se jeta prosterné, éperdu, aux genoux de Léonore, baignant ses pieds de larmes, demandant grâce à Dieu; puis se redressant, fuyant comme un insensé, et, tout à coup, retombant abîmé sur la terre, où il frappait son front empreint de délire!

Enfin, dans le plus violent éclat de cette tempête de l'âme, il s'écria :

— Non, je ne peux pas la tuer!... Et, pour en finir avec ces luttes terribles, je brise ce poignard!

Il lança alors son arme contre la pierre, de toute la force de son bras.

Mais le poignard vint rebondir et tomber aux pieds de son maître. Il était encore tout entier, et sa lame jetait un arc-en-ciel de radieuse lumière.

Le fanatique crut à un miracle, et releva son arme.

Le rayon de la lune qui effleurait, il y a quelques instants, l'épaisseur de la meurtrière, venait de pénétrer en plein dans la tour, et décrivait, dans cette solitude de désespoir, sa légère ligne argentée.

On eût dit que cette lueur, en venant se refléter sur la figure de Norberg, la transformait tout entière; il n'y eut plus bientôt sur ses traits que la froide exaltation religieuse et la force de fer du sacrificateur.

La lune était le régulateur céleste de tous les actes des francs-juges, sa lumière était pour eux l'inspiration d'en haut, mystérieuse et puissante. Nul n'a jamais su ce qu'il y avait de communion occulte entre ce globe radieux, mobile, passager et pourtant éternel, qui influe sur les airs, et ces hommes exaltés, qui voulaient aussi agir sur le monde, dispenser la beauté de ses jours, soulever, balancer à leur gré les flots de la population humaine. Oh! rien ne peut rendre l'impression que produisit cette zone de vapeur éclairée sur l'âme du franc-juge, sur cette âme possédée de pieuse et sublime folie.

Norberg se tint debout, immobile, le poignard à la main, au chevet du lit de repos où la jeune fille semblait dormir déjà du sommeil de la mort. Il suivit des yeux la marche imperceptible et pourtant rapide de la ligne de lumière sur le pavé blanc

de la tour, et se dit, dans un serment intérieur qui ne laissait plus à ses incertitudes le pouvoir de renaître :

— Quand le rayon de la lune sera venu toucher au bord de cette couche, je ferai mon devoir.

V

LE SIÉGE

Cette même nuit où le vengeur était près d'exécuter la condamnation portée par le tribunal suprême, la citadelle avait été tout à coup enveloppée par les ennemis de l'empereur.

A minuit, le siége commençait. Les assaillants, déjà maîtres des barrières et des redoutes, étaient rangés sous les remparts.

Les haches, les béliers, les catapultes, sapaient, déracinaient ces murailles séculaires, tandis que des pierres, lancées par des frondes, et des nuées de flèches, prenaient possession de l'espace.

Le feu, allumé sur plusieurs points, allait aussi porter son formidable assaut.

L'action s'était engagée tout d'abord avec cette ardeur féroce, restée ensevelie dans les temps de guerre individuelle, où chacun combattait pour soi-même, pour le pouvoir ou pour le butin, et avec ces armes primitives qui faisaient prendre les hommes corps à corps. Cette lutte, telle qu'on la voyait allu-

mée, ne pouvait finir qu'avec l'extinction de l'un ou l'autre parti.

Les capitaines, réunis autour de l'empereur, se disposaient, comme on le sait, à partir le lendemain, au point du jour, pour attaquer les princes confédérés, assemblés en diète particulière dans la cathédrale de Prague. Ceux-ci, instruits de ce plan par les intelligences qu'ils avaient dans la place, s'étaient hâtés de prendre les devants, et, décrivant des marches secrètes, ils avaient apporté le siége devant Conrad-Bourg.

Le prince Albert de Saxe, le duc Ulric de Wurtemberg, le comte Hermann de Silésie, tous les grands vassaux soulevés contre le pouvoir impérial, sous la direction puissante de Job de Moravie, cousin et ennemi mortel de Winceslas, étaient en ce moment réunis sous les murailles de la forteresse, dernier refuge de l'empereur d'Allemagne.

Au premier signal d'alarme donné par la sentinelle, la garnison du fort s'était jetée sur les remparts. Les chevaliers, les seigneurs alliés et Winceslas le premier, se montraient au front des combattants. Les arsenaux ouverts avaient répandu au dehors leurs masses d'armes. Les bastions, les plates-formes, les tours, les arcs-boutants, tous les points où pouvait poser le pied de l'homme d'armes, s'étaient garnis de combattants.

La chambre de la tour où nous avons laissé le comte de Norberg et Léonore, à l'instant que le franc-juge avait marqué pour frapper sa victime, s'était subitement remplie de fracas et de lumière ; la porte en avait

été enfoncée, au milieu de ce cri : *Aux murailles !* qui courait dans toute l'étendue du château, pour éveiller les chefs et les appeler sous les armes.

Le comte de Norberg avait disparu comme un fantôme de la solitude que les pas humains font évanouir : le franc-juge était devenu invisible. Léonore, conservée à la vie par miracle, s'était réfugiée dans les bras de l'impératrice.

Au milieu de cette nuit, le siége était dans toute sa violence.

Sur tous les points où l'action était la plus vive, on voyait flotter le panache de l'un des chefs conjurés qui s'avançait le premier, croyant conquérir une province de la Germanie dans chaque pierre de la forteresse impériale qu'il envahissait. Mais le prince Job de Moravie se montrait partout à la fois comme l'âme du combat. S'il n'avait pas le commandement en titre de l'armée, sa supériorité reconnue, sa force herculéenne, la fougue et la persévérance de son courage, faisaient presque entièrement reposer en lui le sort de la bataille.

Les premières palissades emportées, les assaillants avaient pu poser des échelles au pied des murs. Les soldats y montaient, le bouclier sur la tête, le sabre au poing, tandis que, des remparts, on faisait pleuvoir sur eux des pierres, des masses de fer, des brandons rouges.

Des machines de guerre frappaient toujours de leurs lourds balanciers la base des murailles. Aux

coups qu'elles portaient, on croyait sentir trembler la terre ; on voyait déjà osciller ces antiques pierres, qui semblaient, comme les rochers d'alentour, tenir de la création.

L'incendie, qui s'allumait, dressait de toutes parts ses lances de feu ; le pont-levis, les bastions extérieurs brûlaient ; une tour écroulée allait faire, de ses décombres, des degrés pour pénétrer dans la place.

Ainsi se passaient ces heures de carnage, où chaque grain qui s'écoule du sablier est la mort d'un homme.

Au milieu de la nuit, le siége, éclairé par l'incendie, offrait un magique tableau.

La forteresse, dans le jour le plus ardent de la flamme, montrait ses formes gigantesques tout enveloppées de flèches et de pierres volantes ; au loin, le galbe des montagnes était flanqué de teintes pourpres ; les arêtes des rochers se sillonnaient de vives lumières, et toutes ces masses de granit flamboyantes se détachaient sur le fond des bois de sapins immuablement noirs.

Cependant, à cinquante pas de ce tumulte, de ces cris de guerre, de ces flammes, était, au bord de la prairie, un massif de mélèzes tellement haut et touffu, que la clarté de l'incendie n'y pénétrait pas, et que le bruit des armes n'y arrivait que sourd et brisé.

Un ruisseau d'eau glacée coulait dans des bords de mousse ; la grande branche horizontale du mélèze étendait au-dessus sa voûte immobile ; le peu de lu-

mière qui pénétrait dans ce réduit sauvage semait son vert sombre de fines étincelles, comme par un soleil de printemps, et faisait ressortir le filet d'eau en ligne argentée.

Un homme d'armes accroupi aiguisait un large sabre à deux mains sur une pierre à fleur d'eau.

En face, se tenait adossé contre un tronc d'arbre un chef militaire à la haute taille, aux traits bronzés, marqués de fortes cicatrices; son casque détaché reposait sur l'herbe; sa cuirasse dorée était sillonnée de gouttes de sang, provenant de légères blessures dont cet homme, endurci aux travaux de la guerre, ne s'apercevait pas.

— C'est bien, disait Job de Moravie à son écuyer, la brèche de mon sabre doit être effacée.

— Encore quelques coups sur la pierre, monseigneur, et je vous le rends.

— Fais vite...

— Oui... Le siége marche bien, mais n'importe ; on ne peut se passer de Votre Seigneurie à la tête des troupes.

— Je n'y retourne pas.

— Seigneur, est-il possible ?

— Ne reste pas là à me regarder... dépêche-toi.

— Il faut encore effiler la pointe.

— C'est bon. J'ai en ce moment à mon service une arme plus puissante, épée et bouclier à la fois.

— Cette arme, monseigneur?

— C'est la ruse.

— Je ne comprends pas, dit l'écuyer en fronçant le sourcil.

— Tout à l'heure, dit le prince, comme je m'éloignais un instant de l'assaut pour faire réparer mon armure, je passais au pied de cette tour de l'ouest où l'attaque ne s'est pas encore portée. Derrière les barreaux d'une meurtrière, j'ai aperçu la tête d'un soldat, et j'ai aussitôt entendu ces mots : « Prince Job, revenez ici dans un instant; je serai seul au poste, et, sur le saint nom de Dieu, je vous ouvrirai la porte de la tour. »

— L'infâme!

— Non... Il appartient sans doute à cette société secrète dont les membres à double face n'obéissent point aux devoirs de la profession qu'ils exercent au grand jour, mais aux principes de leur institution occulte, qui, dans les dissensions actuelles de l'État, a déjà manifesté sa protection à notre cause.

— Mais vous... vous, mon prince, vous ne voulez pas entrer dans la place par ce moyen?

— Je veux vaincre à tout prix.

— L'avantage du combat est pour nous. Écoutez, écoutez ces cris de triomphe!... Nos soldats viennent de forcer un bastion!

— Quand des montagnes de pierre crouleraient par minute, quand des bataillons ennemis tomberaient comme un seul homme, nous ne pourrions en finir dans le reste de la nuit. Au jour, un renfort peut arriver, les serfs d'alentour peuvent s'armer

pour défendre l'asile impérial... Nous serions entre deux feux... Il faut donc pénétrer dans la place...

— Par ce que vous nommez la ruse?

— Je te l'ai dit, c'est une bonne arme; elle sert depuis le commencement du monde, et ne s'est pas ébréchée.

— Je voudrais être mort avant d'avoir vu mon prince s'en servir?

— Tu t'avises d'avoir honte pour moi?...

— Non, j'ai peur... Mon prince, votre père, après avoir traversé heureusement cent batailles, est mort dans une embuscade qu'il avait tendue au feu roi de Bohême... Ils étaient dix contre un pour cette attaque... et cependant votre père est mort.

— C'est vrai.

— Monseigneur, la trahison est un pays qui ne convient pas à votre noble race, l'air qu'on y respire la tue.

— Eh bien, soit! Je risque ma vie pour conquérir la couronne de Bohême; car, dans le partage de l'empire d'Allemagne, ce beau royaume est ma part... Voyons, tends-moi mon casque, resserre mon armure... et maintenant écoute bien. Ma première idée a été d'amener des forces vers cette tour; mais un gros de soldats attirerait l'attention et la défense de ce côté... J'aime mieux tenter seul l'entreprise. Si le soldat qui a juré sa foi de m'ouvrir la poterne n'est pas un traître, tu me verras bientôt paraître au sommet de ces créneaux. Réunis en un

clin d'œil mes archers; qu'ils viennent me rejoindre par le chemin de la tour; je pénétrerai, à leur tête, dans l'intérieur du château... Et, dans un instant, celui qui règne encore sur l'Allemagne sera mort, ou dépossédé.

— Que Dieu vous entende!

— Retiens bien ce que je t'ai dit. Ici, l'œil fixé au sommet du donjon, comptant les minutes, et, à mon signal, amenant rapidement des forces sur mes pas.

Job de Moravie sortit de l'ombre du massif.

— Adieu, mon prince, dit tristement en le suivant de l'œil son écuyer, qui n'avait cependant pas d'adieu à lui adresser en ce moment.

L'ami secret qui favorisait le chef des conjurés ne l'avait point trompé. Job, arrivé à la poterne obscure qu'il cherchait, la trouva ouverte. Il pénétra dans l'intérieur. N'apercevant personne dans l'ombre, il ne sut comment cette porte avait pu s'ouvrir; mais, sans s'arrêter à cet incident, il monta rapidement les degrés escarpés du donjon.

Arrivé à une certaine hauteur, il entendit le bruit de la poterne qui se refermait et des pas qui montaient derrière lui. Le soupçon le retint immobile un instant; mais il réfléchit qu'on laisserait certainement pénétrer sa troupe, puisqu'il avait des affidés inconnus de ce côté de la place, et que celui dont il entendait résonner l'armure au-dessous de lui était sans doute le soldat qui avait favorisé son entrée.

Job continua de monter. L'obscurité de ce chemin ascensionnel était complète; ce pas, qui montait aussi et demeurait à la même distance, résonnait toujours comme un écho du sien.

Le prince passait parfois devant les meurtrières de la tour : alors il entendait le fracas du siége retentir dans toute sa violence; et, dans cette enceinte ténébreuse, seul avec un être inconnu, le brave chef avait peur à se trouver ainsi loin du combat.

Enfin, arrivé sur la plate-forme, il se pencha sur les créneaux. Son regard embrassa le champ de bataille, que l'incendie éclairait largement de ses mille flambeaux.

Il distinguait nettement les mouvements des troupes. Les assiégeants, qu'il avait laissés sur la brèche d'un rempart, en étaient maintenant repoussés... Ils luttaient avec peine au pied des murs; quelques-uns avaient reculé jusque dans la plaine... Un mouvement d'inquiétude se faisait surtout apercevoir; des écuyers allaient, venaient, sur le terrain, cherchant sans doute leur chef de tous côtés. Les troupes des confédérés, un instant abandonnées de son commandement suprême, semblaient déjà faiblir.

Mais qu'importe! il est venu saisir l'ennemi au cœur! il va frapper sa proie, maintenant... frapper un coup mortel qui lui donnera la victoire!

A cette pensée, il relève fièrement la tête.

Son mystérieux compagnon, arrivé sur la plateforme, se trouve alors devant lui.

Mais, au lieu d'un simple archer qu'il attendait, la clarté lui fait voir un jeune capitaine, brillamment armé de pied en cap, la visière levée et l'épée nue à la main.

Le prince, cependant, sans être retenu par cette différence d'aspect qui l'étonne sans le troubler, se penche sur le bord de la tour et donne le signal à son écuyer, fidèle au poste qui lui était assigné, et l'œil attentivement fixé sur les créneaux.

— C'est inutile, dit le jeune chevalier.

Job tressaille, et son œil sombre s'allume de surprise autant que de colère.

— C'est inutile, répète celui que le chef des conjurés avait pris pour son allié secret; vous devez le savoir, prince de Moravie, qui se fie à un traître est traître lui-même, et doit être traité comme tel.

— Le page Edgard! dit Job en toisant son interlocuteur et rappelant ses souvenirs; le favori de l'empereur... qui était au couvent de Saint-Bruneau!

— Oui, page alors, mais bientôt capitaine, pour avoir vaillamment combattu dans cette embuscade tendue par vous à votre maître; pour avoir délivré l'empereur de la prison où vous l'aviez jeté; et, bientôt peut-être, élevé à un plus haut grade pour avoir délivré l'empereur du plus hardi des factieux qui ont conspiré sa perte.

Il y eut un silence, pendant lequel Job demeura immobile avec un frémissement glacé dans les veines. Ses yeux effarés, où brillait une lueur extraordinaire,

parcouraient l'immense profondeur qui l'entourait, puis le sommet de la tour, cette prison aérienne où il était venu se jeter.

Edgard reprit, comme pour aider le prince à éclaicir la situation dans laquelle il se trouvait :

— J'ai entendu, par hasard, l'offre de trahison insigne que vous faisait un misérable soldat; j'ai pensé que vous auriez la déloyauté non moins grande de l'accepter; je ne me trompais pas. J'ai tué le soldat et pris sa place, pour vous ouvrir la poterne et vous faire tomber dans votre propre piége. Maintenant la porte de la tour est refermée sur vous, et vos troupes n'en approcheront point.

L'œil de Job chercha à percer l'obscurité, sillonnée de jets de lumière, pour distinguer ce qui se passait au pied de la tour.

Il vit accourir ses braves archers, conduits par son écuyer. Mais, à peine celui-ci levait-il la hache contre la poterne, qu'une flèche l'étendit raide mort.

— Digne serviteur! dit Job dans une pensée de regret qui passa au milieu de l'orage de son âme, voilà du moins ton vœu accompli, tu n'as pas survécu à l'honneur de ton maître.

D'autres archers, qui approchèrent de la tour, eurent le même sort; chacun d'eux tombait en touchant cette porte fatale.

Job détourna la tête, des imprécations sourdes s'échappaient seules de ses lèvres.

Le jeune capitaine de l'empereur reprit :

— Vous seul, sans défense, dans la forteresse ennemie, monseigneur Job. Moi, qui vous tiens en mon pouvoir, qui n'ai qu'à descendre quelques marches et ouvrir une porte, pour vous faire saisir et jeter vivant dans les mains de l'empereur, je ne veux pas vous livrer traîtreusement à mon tour; je veux un combat égal entre nous.

Le visage de Job s'était couvert d'une teinte pourpre, sur laquelle blanchissaient ses rudes cicatrices.

— Vous avez donc beaucoup à demander à l'empereur, jeune homme, dit-il avec ironie, puisque vous voulez tenter pour son service une dangereuse lutte?

— Vous voilà bien, chevaliers dégénérés de nos jours! Manœuvres de combats, vous n'y voyez plus rien que le gain ou la rapine... L'honneur des armes! vous avez même oublié qu'il existât!

En ce temps-là, on ne discutait guère qu'à coups de sabre. Job répondit en mettant le fer à la main.

Les deux adversaires se portèrent longtemps des coups aussi habiles que vigoureux; leurs armes se croisaient, tournoyaient, volaient, d'un mouvement si rapide, qu'elles se confondaient en un cercle d'acier, dans lequel venait se réfléchir la lueur rouge de l'incendie.

Le prince de Moravie avait la force du bras, la hauteur de la stature, la longue science des combats; mais séparé de sa troupe, perdu par sa faute, puisque, s'il tuait son adversaire, il ne trouverait pas, même

en passant sur le corps du jeune capitaine, de chemin pour la fuite, il y avait en lui, sous l'impétuosité de ses coups, un profond abattement, une rage sombre et désespérée.

Edgard, au contraire, avait l'ardeur de l'espérance. De quelle auréole cette heure allait illuminer sa vie!... Souple, léger, impétueux, il enlaçait son ennemi de mille nœuds; l'enthousiasme, cette force qui n'a pas de pareille, l'élevait au-dessus de lui-même; le sourire était sur ses lèvres, et son âme chantait, tandis que sa poitrine se sillonnait de blessures.

Ils luttèrent ainsi longtemps, tantôt avec l'adresse de deux champions qui mesurent leurs forces, tantôt avec l'emportement furieux qu'inspire un combat sans fin. Il semblait que leurs armures, trempées comme leur courage, fussent indestructibles aussi : ni l'une ni l'autre des cuirasses ne s'était rompue dans ces chocs violents, leur miroir pur brillait encore, marqué de quelques gouttes de sang.

Mais, tout à coup, la tour trembla sous leurs pieds, et il roula dans l'air un bruit épouvantable.

Les combattants baissèrent ensemble leurs armes et regardèrent au-dessous d'eux.

Un amas de sombre poussière remplissait l'espace. Ce ne fut que lorsque cet épais nuage retomba en partie et s'éloigna dans le cours du vent, qu'on put distinguer le champ de bataille.

Le principal rempart venait de s'écrouler. Sur une arène, couverte de corps sanglants, de débris

d'armures, de pierres noircies, la masse imposante de décombres s'avançait, roulante encore, et, pour le moment, formant le désert autour d'elle.

Au bruit tonnant et sinistre de la démolition succédèrent bientôt les cris retentissants des soldats, le son des trompettes qui les ramenaient à la charge.

A peine un regard avait-il eu le temps de tomber sur le tableau de ruines, que déjà les deux troupes étaient revenues aux mains.

Les deux partis, qui n'étaient plus séparés alors par la ligne des fortifications, se confondaient, s'enlaçaient, se pressaient dans les bras l'un de l'autre, pour se mieux détruire; ils se frappaient au cœur avec l'épée, le sabre et la hache, combattant à la fois sur la brèche, sur les décombres et dans la plaine. La mêlée offrait une masse compacte, vague et terrible; c'était un océan soulevé par la tempête, et qui avait pour mugissement la voix humaine.

Cependant depuis la disparition du prince de Moravie, le désordre devenait visible dans les rangs des confédérés. Ils avaient perdu leur premier avantage, et ce changement de fortune, par les mouvements passionnés de terreur ou d'espérance qu'il soulevait, donnait plus de ressort au combat; de tous côtés éclataient des cris d'enthousiasme ou de désespoir, de mort ou de triomphe.

Les assiégeants, quelles que fussent leurs pertes, ne voulaient pas reculer; l'ardeur de leur âme se soulevait et combattait mieux encore que leurs lances.

Au milieu même des soldats de l'empereur, ils escaladaient les derniers bastions ; les échelles rompues, ils montaient les uns sur les épaules des autres ; des coups de hache fondaient sur leurs têtes ; mais ils ne tombaient morts que pour être aussitôt remplacés par celui qui venait vaincre... Tantôt leurs bataillons offraient de larges vides pratiqués par la mort ; tantôt ils semblaient se multiplier par les ressources et l'impétuosité du courage. La bannière des princes, dans ses ondulations impétueuses, parfois se retirait jusqu'aux confins de la vaste prairie, et, presque au même instant, revenait flotter aux portes de la citadelle.

Le chef de ces intrépides soldats, fatalement enchaîné au sommet de la tour, souffrait mille morts d'être ainsi exilé du combat, de ne pouvoir se mêler aux efforts des siens.

Il s'éloigna subitement des créneaux pour s'arracher à cette vue, et, dans l'étroite plate-forme, il tournait sur lui-même, en rugissant de colère comme un lion prisonnier.

Depuis un moment, il avait tout-à-fait oublié son adversaire ; mais, le trouvant alors devant ses yeux, il fondit sur lui à l'improviste, et son énorme sabre alla frapper en pleine poitrine le jeune capitaine.

Edgard, d'un bond léger, se déroba en partie à la force du choc, et le combat, ainsi brutalement recommencé, se poursuivit quelque temps avec un archarnement furieux,

Comme ils étaient plus étroitement enchaînés l'un à l'autre par les étreintes de la haine, les deux champions virent soudain leurs armures d'or et d'acier resplendir d'un éclat extraordinaire, et former une éblouissante auréole autour d'eux.

De hautes flammes pointaient alors, comme des créneaux lumineux, au sommet de la tour.

L'incendie, depuis quelque temps, montait contre ce grand cylindre de pierre, que ses langues de feu effleuraient sans pouvoir l'entamer. Il s'était pris, en pénétrant par les meurtrières, aux planchers des divers étages, dont les poutres rompues croulaient avec un bruit profond; puis ses rouges serpents, courant contre la muraille en dévorant les plantes pariétaires qui en garnissaient les joints, venaient d'arriver sur la plate-forme, où les flammes se développaient plus largement en embrasant les énormes touffes de ronces et de lierre qui s'y amassaient depuis des siècles.

Les deux acteurs du combat singulier se trouvèrent alors séparés de tout le reste de l'espace, dans un cercle de feu qui brisait les liens de la tour au château, et coupait la retraite derrière leurs pas.

Tous deux allaient être à la fois emportés par l'incendie, mais ils devaient mourir en combattant.

Le feu était alors si intense de ce côté, que les autres parties de l'horizon semblaient obscures.

Cette vive lumière attire tout à coup vers la tour les regards des deux armées aux prises dans la plaine; on

voit, on reconnaît ces deux chefs luttant à une si grande hauteur dans l'éther enflammé.

Soudain les troupes restent ensemble immobiles, pétrifiées ; les flèches demeurent à la main, les haches d'armes, brandies, ne laissent pas tomber leurs coups : toute l'ardeur des soldats a passé dans leurs regards.

La figure, les armes des deux champions, se distinguent nettement. On voit, comme dans un tableau magique, le groupe mobile de ces deux belliqueux fantômes. Au faîte de cette immense colonne qui vacille, ils n'ont de la terre que juste ce qu'il faut pour y poser le pied, et combattent dans le ciel. Les flammes, que le vent détache du corps de l'incendie et balance dans l'air, les environnent d'une orbe lumineuse, au milieu de la sombre immensité.

Les deux armées sentent instinctivement que toute l'âme du combat a passé dans les deux chefs, qui vident, dans leur lutte, la guerre générale; que le succès de l'un des deux, la défaite de l'autre, entraîneront le sort de leurs partis.

La foule armée reste fixe, béante, et n'a plus d'existence qu'un sein qui palpite d'attente.

Cependant Edgard et le prince Job, acharnés combattants, sans cesser de lutter, voient le danger, la mort certaine qui les entoure. Ils se battent alors pour se battre, parce qu'ils ne peuvent plus remonter ce courant de leur rage qui les entraîne. Et, dans un instant, vainqueur et vaincu seront entraînés dans le même tombeau.

— Sentez-vous le sol qui tremble sous nos pieds? dit Edgard en parant un coup de son adversaire; nous ne descendrons pas d'ici vivants.

— Vous l'avez dit, répond l'athlétique guerrier en frappant avec plus de violence.

Il ajoute, avec un rire sauvage :

— Il est clair que ce n'est plus pour l'empire de la Germanie que nous combattons, mais pour notre bon plaisir.

— Plus pour ce monde, dit Edgard en faisant jaillir un éclair de l'armure de son ennemi; mais pour savoir qui emportera le nom de vainqueur dans l'éternité.

Job, d'un revers de sabre, renverse le casque du jeune capitaine, dont la tête nue se montre ardente des reflets de la flamme, et répond :

— Pour une chimère qui va mourir avec nous!

— Pour Dieu qui nous regarde! dit Edgard.

Le prince a usé tous les coups de son bras; étouffant d'impatience, bouillant de rage, il fait quelques pas en arrière, pose le pied sur la crénelure ardente de la tour, et va se jeter de tout le poids de son corps de fer sur son jeune adversaire.

Mais Edgard se courbe, son fer a rencontré un joint de cuirasse, et se plonge tout entier dans les flancs de Job.

Celui-ci, renversé en arrière, chancelle un instant; du sommet immense, son corps, lancé dans l'espace, y fait siffler les airs et tombe précipité dans l'abîme, d'où retentit un bruit lugubre.

Un cri prolongé parcourt l'étendue de la plaine, couverte de soldats, comme un écho de ce bruit de mort.

La chute de Job de Moravie est le signal de la déroute entière des troupes ennemies, déjà décimées et faiblissantes. Les assiégés font une sortie plus vigoureuse, mettent en fuite le reste des combattants, et il ne reste bientôt plus sur le champ de bataille, au milieu des décombres fumants de la forteresse, que des armures brisées, des bannières, des corps sanglants, parmi lesquels on reconnaît les panaches du duc Ulric de Wurtemberg et du comte Hermann de Silésie.

A peine la victoire est-elle décidée pour le parti de l'empereur, que la tour, minée par l'incendie, s'écroule avec un fracas épouvantable; et cette destruction, dont le bruit éclate et gronde en même temps, est le dernier accent du combat qui s'éteint.

L'empereur, pendant le siége, n'avait pas quitté le commandement des remparts; car Winceslas possédait, à juste titre, ce courage physique que l'animal sauvage met en œuvre pour conserver son antre.

Dès que la délivrance et la sécurité furent venues régner autour de la forteresse ruinée, mais victorieuse, les femmes, pendant le combat enfermées en prières sous les voûtes centrales et impénétrables du château, se répandirent au dehors sur l'emplacement des fortifications, qui n'étaient plus qu'une couche montagneuse de pierres noires et ensanglantées, où de

vagues lignes laissées par les remparts marquaient à peine leur gigantesque dessin.

Le jour se levait, blanc et voilé par une intense gelée; l'incendie laissait éteindre ses flammes rampantes sur la terre; les larges plans de ces lumières différentes répandaient leur double effet sur ce tableau saisissant de ruines.

Les seigneurs alliés rassemblaient leurs bannières autour de l'empereur; les officiers de la cour, la princesse et ses femmes, se pressaient à ses côtés; des mouvements animés, un bruit confus de paroles, exprimaient l'agitation heureuse de ce moment.

Mais, de toutes parts, on appelait le vainqueur de Job de Moravie. On interrogeait vainement chaque point de l'espace. Le jeune héros, dont le combat singulier avait décidé du salut de la forteresse, avait dû être enseveli dans ses décombres.

A l'instant, d'un monceau de ruines qui s'élève plus haut et plus sombre à la place où fut une tour, on voit descendre Edgard, léger, les cheveux au vent, le visage empreint d'une rougeur éclatante, et tout illuminé de bonheur.

En quelques bonds agiles, rapides, il s'est précipité sur l'esplanade, et vient, beau et fier, déposer son épée aux pieds de l'empereur.

Dans la chute de la tour, le jeune capitaine avait été jeté avec un bonheur inouï sur une toiture voisine, et la flamme, en se retirant, venait de lui laisser un passage pour redescendre sur le terrain.

— Je ne sais que te donner, mon vaillant chevalier, dit Winceslas. Tu as sauvé, cette nuit, le trône de l'Allemagne; tu es plus riche de cette gloire que je ne te pourrais faire!

Le prince disait vrai; mais la récompense que le souverain ne pouvait lui donner, Edgard la trouvait dans le regard de Léonore.

Le château avait tellement souffert du feu et du choc des batteries, qu'aucun endroit de ses murs n'offrait d'asile sûr. On établit un bivac au dehors.

Des tapisseries, des enveloppes de fourrure, furent déménagées de la ruine et apportées en plein air. On venait de passer un de ces moments terribles, après lesquels tout ce qui succède semble bon et charmant: les officiers, les femmes de la cour, se faisaient un triomphe de découvrir et d'enlever, sous les débris des murailles croulantes, des pains, des viandes salées, des flacons et des coupes, et apportaient des corbeilles pleines de leurs conquêtes.

Nulle tristesse ne se mêlait à ce désastre pour le parti de l'empereur. On avait perdu l'antique Conrad-Bourg, ses forts héroïques, ses trophées d'armes séculaires; mais on conservait l'Allemagne, antique aussi, et largement pourvue de gloire et de richesses.

Une tente fut dressée pour les princes et leur suite; on y apporta tout ce qui pouvait garantir du vent et du froid, ainsi qu'un repas matinal. Les troupes campèrent dans la prairie. D'immenses tables, formées de débris de charpentes appuyées sur des tronçons de

pilastres, furent couvertes de mets substantiels : les officiers y prirent place; les pains, les viandes, les brocs de bière, circulèrent parmi les soldats groupés au pied des arbres.

Sur ce champ de bataille, on voyait de toutes parts des armes posées en faisceaux auprès des soldats occupés à boire, des armes encore suspendues aux branches des saules, et, dans les hautes herbes, des morts gisants, la face au ciel, les bras ouverts et désarmés.

Winceslas, de sa tente aux rideaux relevés, contemplait, d'un côté, sa forteresse détruite, le seul asile qui eût tenu bon pour lui, renversé et ouvert maintenant à tout vent; de l'autre, ses troupes mal équipées, diminuées encore dans ce dernier combat, et prenant un repas au hasard, en plein vent. Il méditait la régénération de son empire; car cette nuit l'avait délivré de ses ennemis nés, de ses grands vassaux, presque aussi souverains que lui, et qui se levaient toujours dix contre un. Maintenant les chemins de la Bohême étaient libres devant ses pas, l'air, toujours infesté de troubles politiques, venait de s'épurer, la royauté pouvait respirer en paix.

Une fois enfin l'inquiétude morose qui semblait inhérente au rude visage de Winceslas venait de faire place à un nouvel aspect d'épanouissement et de confiance orgueilleuse.

Pour Sophie de Bavière, cette princesse si insouciante de sa grandeur, on eût dit que, pour la pre-

mière fois, elle s'intéressait ardemment au succès du parti impérial. Un éclat gracieux, une gaieté extraordinaire, paraissaient en elle; son œil était brillant, sa parole vive et animée.

Aux premiers bruits de guerre, Sophie, égarée par la terreur, s'était enfuie seule dans la petite chapelle abandonnée qui touchait au château; faible abri sans doute, mais où la présence de Dieu la rassurait mieux que de fortes murailles, et qui, en effet, avait été miraculeusement préservé de toute atteinte. La princesse n'en était sortie qu'à l'issue du combat, où elle paraissait avec cet aspect de bonheur étrange. En réalité, Sophie savait à peine, en ce moment, si sa couronne était affermie ou perdue; mais une joie immense de cœur avait marqué sa veillée dans le temple, et fait disparaître tout le reste autour d'elle.

La journée touchait au milieu de son cours, et les guerriers fatigués, qui avaient fait place aux buveurs infatigables, étaient encore à table.

On entendit, dans le lointain, des chants d'église qui se rapprochaient lentement.

Winceslas fut plus frappé que tout autre de ces accents lugubres; il se leva de table en fronçant le sourcil, et plongea son regard le long du rideau de saules où les chants se faisaient entendre.

Il en vit bientôt sortir une longue file blanche, et reconnut les moines de Saint-Bruneau, qui arrivaient processionnellement, la bannière en tête.

A l'aspect de ces traîtres enfroqués qui l'avaient si indignement livré, Winceslas bondit de colère et porta la main à son épée. Il allait les accueillir au gré de ses désirs belliqueux, quand ses officiers le retinrent vivement.

La croix protégeait les audacieux; ils étendaient sur eux l'abri de leurs chants sacrés; les soldats, qui chargeraient volontiers les moines le jour où ils les rencontreraient sous la cuirasse, en les voyant dans leur saint ministère, prendraient parti pour eux contre la volonté impériale; une goutte d'eau bénite mettrait toute cette armée en fuite ou lui ferait courber les genoux.

Le prince fut donc forcé de comprimer son ressentiment : il regarda s'avancer les religieux.

Ceux-ci rassemblèrent leur procession dans la plaine, et, en face de toute l'armée victorieuse, se mirent à rendre les devoirs funéraires au corps du prince Job de Moravie et à ceux des autres chefs confédérés qui avaient succombé dans le combat.

Le prieur, ayant à ses côtés l'imposant moine au chapelet d'or, lut les prières des morts sur les dépouilles inanimées des princes, tandis que les moines agenouillés écartaient les bruyères des corps couchés sur la terre, pour qu'ils reçussent l'aspersion d'eau lustrale, et répétaient en chœur les versets des psaumes.

A ces prières qui se faisaient entendre, le capitaine Edgard, pieux autant qu'il était brave, et sans ran-

cune contre les moines de Saint-Bruneau, accourut s'agenouiller à leur côté et se mit à prier avec une ferveur naïve pour l'âme du prince Job, qu'il venait de tuer.

En ce moment, le moine au chapelet d'or se pencha vers Edgard, et lui dit à voix basse :

— Jeune homme, vous avez vaillamment combattu contre les prétendants à l'empire. Vous vous entendez en fait de souveraineté... Soyez béni pour le courage et la bonne volonté qui habitent en vous.

Edgard ne comprenait guère ces louanges de la part des alliés des princes, mais il les recevait avec la même reconnaissance.

Pendant ce temps, Winceslas était pourpre de colère comprimée. Il lui semblait que ces ennemis morts, à qui on rendait ainsi les honneurs funéraires sous ses yeux, le bravaient plus orgueilleusement de leur couche mortuaire que lorsqu'ils se soulevaient contre lui la lance au poing.

La gravité paisible et l'assurance du moine au chapelet d'or, dont la voix l'émouvait péniblement, même au milieu du chœur de ses frères, semblait lui dire que ses malheurs n'étaient pas à leur terme.

Il vit encore les moines, la cérémonie achevée, poser les corps des princes et des officiers morts à leurs côtés sur des brancards préparés à cet usage, et les emporter avec eux pour leur donner la sépulture dans les caveaux du monastère.

Ces soins accomplis, la procession reprit sa marche

solennelle et lente, et s'éloigna avec autant de calme qu'elle était venue.

Cet incident avait fait reparaître toute la sombre humeur de Winceslas. Cependant l'empereur n'avait pas le temps de se livrer à ses amers ressentiments; il lui fallait, au plus tôt, aller prendre possession du palais de Prague, et reparaître en souverain devant son peuple.

Sophie de Bavière implora de l'empereur la permission de rester à Conrad-Bourg avec ses femmes, pendant les premiers jours de la réintégration, qui pouvaient être marqués encore de quelques troubles populaires.

Un corps de bâtiment de la citadelle était encore habitable. Winceslas ne vit pas d'inconvénient à ce que l'impératrice demeurât quelque temps au milieu de ces ruines, puisque c'était là sa royale fantaisie. On laisserait à la princesse une garde suffisante pour sa personne; et, d'ailleurs, après l'extinction complète de l'armée des conjurés, la campagne devait être pour longtemps balayée d'ennemis.

Quelques heures après ces arrangements pris, l'empereur et ses troupes partaient pour la capitale.

VI

LES CERCUEILS

Pendant ce temps, la bannière religieuse ramenait au couvent la procession des moines de Saint-Bruneau. Les morts, relevés du champ de bataille, étaient portés sur leurs brancards au milieu du cortége, et accompagnés des chants sacrés qui s'élevaient, dans toute leur paisible gravité, après le coup d'État que l'audace monacale venait d'accomplir.

Parmi les dépouilles des chefs militaires qui avaient succombé sous les murs de Conrad-Bourg se trouvait le comte de Norberg.

Le franc-juge, sorti de la tour au moment où les flammes venaient l'assaillir, emportant avec lui des passions violentes qui le rendaient aveugle au tumulte du combat, avait été atteint mortellement d'une des premières flèches lancées de la forteresse, il était tombé sans vie parmi les rangs des assaillants.

Les supérieurs de Saint-Bruneau, frappés, à la vue du comte de Norberg privé de l'existence, d'une dou-

leur secrète, avaient fait emporter religieusement son corps.

En entrant au monastère, les religieux donnèrent leurs premiers soins à l'ensevelissement des morts. Les corps furent lavés, parfumés ; enveloppés, pour linceul, de leurs manteaux de guerre, et recouverts de leurs armes. Puis on les transporta à l'église, où ils furent déposés dans des cercueils découverts, et rangés sur une estrade, devant la grille du chœur.

Des frères du couvent, qui devaient se relever d'heure en heure, restèrent apposés à la garde funèbre; ils tenaient de la main droite le christ, qu'ils regardaient en récitant leurs prières; et, de la gauche, pendante à leurs côtés, la sonnette destinée à donner avertissement, si l'un des chevaliers venait à s'éveiller du sommeil de la mort.

Des étrangers avaient pris, ce soir-là, asile dans la communauté. Arrivés à la nuit tombante, ils avaient été reçus par le moine au chapelet d'or.

En assistant à la réunion des francs-juges, dans les souterrains du mont Granort, nous avons dit que, près d'Arnold, le grand maître du tribunal secret, siégeaient deux autres chefs de l'institution suprême. De ces deux chefs, vivant d'une autre existence et paraissant sous une autre forme au grand jour, l'un était le moine au chapelet d'or; l'autre, le comte de Norberg.

Le premier, connu dans la Bohême, où il avait tenu un rang élevé, se dérobait aux regards sous la robe

de moine, dont le capuchon couvrait toujours son visage, et, lorsqu'il n'était pas caché dans les ombres du souterrain, empruntait celle du cloître. C'était par lui que les moines de Saint-Bruneau avaient été entraînés dans le parti des princes ennemis de Winceslas.

Le second des grands-juges, le comte de Norberg, avait reçu le rôle, plus pénible et plus répulsif aux sentiments d'orgueil et de dignité personnelle, d'habiter la cour au nombre des officiers de l'empereur, afin d'éclairer la société secrète sur les faits et gestes du souverain de Germanie et de ses grands vassaux. Dévouement absolu et douloureux, dans lequel il fallait passer par l'opprobre de la dénonciation, pour servir la cause commune des invisibles.

Vers dix heures, tout le couvent était endormi, et l'église seule restait éclairée pour la veillée funèbre.

Au centre de la nef, où tombait la clarté de la lampe perpétuelle, étaient Job de Moravie, Albert de Saxe, et, un peu plus loin, le comte de Norberg, reposant dans leurs cercueils, à visage découvert. A côté des princes étaient les corps de leurs grands officiers morts en combattant auprès d'eux. Les tombes, rangées sous les arceaux de l'église, continuaient cette ligne mortuaire jusqu'à une étendue profonde, où la lumière décroissait peu à peu, et allait se perdre sur les arêtes des pilastres et des marbres funéraires.

La figure bronzée et cicatrisée du prince Job, entou-

rée de ses cheveux noirs en désordre, paraissait plus dure et plus menaçante dans sa roideur immobile. Job avait trouvé la mort dans un acte de trahison, et ses traits, sur lesquels toute lumière était éteinte, respiraient encore la haine et la colère : son dernier soupir avait été une contraction de désespoir.

Cette sombre figure dominait entre les morts, qui, placés de chaque côté, se perdaient peu à peu dans l'ombre.

Des moines, agenouillés devant les cercueils, psalmodiaient les psaumes funèbrès; leur chant, assoupi et berçant comme celui d'une mère auprès de son enfant, semblait vouloir endormir paisiblement ces guerriers dans le sommeil éternel.

Au milieu de ce murmure monotone, le son d'une des sonnettes que tenaient les religieux se fit soudain entendre, et toutes les autres y répondirent.

Un frère avait cru voir le mort près duquel il veillait se soulever lentement dans son cercueil. Quelle que fût l'immobilité qui succédât à ce mouvement imaginaire ou réel, on pensa devoir avertir en toute hâte les pères du couvent.

Les supérieurs sortirent de leurs cellules à cet appel; mais le frère gardien qui venait de l'église annonça que c'était le corps du comte de Norberg qui avait laissé apercevoir, à ce qu'on croyait, un signe d'existence, ou peut-être le mouvement de l'être tourmenté qui s'agite encore dans le trépas. Alors le moine au chapelet d'or demanda de descendre près de lui,

seul, avec les étrangers qui étaient venus passer la nuit dans le monastère.

Ces derniers étaient des francs-juges qui s'étaient fait reconnaître de leur dignitaire établi dans la communauté, et avaient été admis par lui à prendre asile dans la maison.

Il ne se trouvait donc, en ce moment, que des membres du tribunal secret réunis autour du cercueil de Norberg, et les frères veilleurs qui avaient repris leur place en silence.

Un des francs-juges inclina un cierge sur la tête du mort, et tous, émus jusqu'au fond de l'âme, examinèrent avec une espérance bien faible cette belle et noble figure de leur grand maître, que de hautes vertus avaient fait entourer de respect et d'admiration dans le sein de la société secrète. Mais, sur ses traits, qu'ils interrogeaient avidement, ils ne purent rien découvrir que le froid et l'immobilité de la mort, et ils se dirent tristement l'un à l'autre que tout était fini pour le grand-juge.

Le dignitaire du tribunal secret qui portait la robe de moine étendit alors ses mains sur la tête de Norberg, et prononça d'une voix solennelle :

— Remonte au ciel, toi, notre frère bien-aimé! toi, le plus juste et le plus illuminé d'entre les voyants et les sages; tu as accompli ta carrière au milieu du courage, de l'honneur et de la vertu

— Du désespoir! dit la voix du mort.

Les francs-juges reculèrent d'épouvante, glacés jus-

qu'à la moelle des os, d'entendre une parole sortir de ce cercueil, et de ce mot lui-même, qui semblait venir leur révéler un secret épouvantable et désolant de l'autre monde.

Le comte de Norberg, mortellement blessé dans son passage au travers du combat, et ne donnant plus aucun signe de vie, avait repris ses sens depuis qu'il reposait dans l'église ouverte aux dépouilles des chevaliers. Mais, si le serment terrible qui liait les francs-juges l'avait empêché de se donner la mort au milieu de ses plus cruels tourments, il ne le forçait pas, du moins, à la repousser quand elle venait d'elle-même terminer ses souffrances. Ainsi Norberg avait laissé ses yeux fermés, il était demeuré immobile devant les gardiens des morts. Il sentait le sang épanché de sa blessure rouverte couler à flots sous ses vêtements, et il attendait la mort... ange du repos, seul prié, seul adoré par ceux dont la vie ne peut être que douleur!

Mais, aux accents qui s'étaient fait entendre près de lui, le franc-juge avait reconnu qu'il était entouré de ses frères, et un mot de vérité terrible était sorti de sa bouche; dans le dernier moment, la vérité parle seule, qu'elle soit une confession ou une plainte. Le voile de tristesse qu'on avait toujours vu étendu sur les traits de Norberg venait enfin de se soulever et de montrer qu'il recouvrait une âme plus triste encore.

Norberg retrouva alors la force de faire quelques

mouvements, appuya son bras sur le bord du cercueil, et soutint sa tête dans sa main.

L'étonnement, le soulagement extrême de le revoir vivant, régnèrent d'abord autour de lui, et les francs-juges, l'entourant, voulaient l'emporter dans leurs bras, loin de cette enceinte mortuaire.

— Non, non, dit-il d'une voix entrecoupée, ma vie s'éteint... Quelques instants pour vous dire adieu... c'est tout ce qu'il me reste.

Les assistants allaient se hâter d'appeler des secours.

— Restez, mes frères, reprit Norberg; vous ne pouvez rien pour me sauver, je vous le jure... Mais vous pouvez bénir pour moi la mort qui s'approche et va couvrir de ses ailes sombres les fautes et les malheurs de ma vie.

Rappelé alors au souvenir du premier mot que le mourant avait prononcé en rouvrant les yeux, le grand-juge, dont un nuage sombre couvrit les traits, se plaça devant Norberg.

— Des fautes, dit-il d'une voix profonde; cet aveu dans la bouche d'un sage est aussi triste que surprenant. Quelle faute, mon frère, as-tu donc pu commettre?

— Le regret de ma tâche.

— Tu as pu te plaindre de ta grandeur?

— Elle était au-dessus de l'humanité.

— Toi, qu'on a toujours vu dans le sanctuaire ferme comme les rochers qui le soutiennent, courageux

comme le Christ, et inflexible comme le poignard du bourreau !

— Il était encore du devoir de paraître fort et calme, et je me suis fait un visage de marbre; mais tous les tourments refoulés dans mon sein n'en ont été que plus cruels.

— Toi, qui avais reçu plus qu'aucun des voyants le rayon de la lumière divine !

— Lumière terrible, croyez-le bien! Celui qui porte au front cette flamme immortelle, comme le cierge consacré qui brûle ici, n'éclaire qu'en se consumant.

Norberg souleva lentement la tête, et fixa un regard contemplatif sur les statues des saints confesseurs répandues dans l'église.

— Dieu, dit-il d'une voix sourde, a plusieurs martyrs : celui qui meurt sur le bûcher, dans l'arène des lions ou au sein des supplices, et celui qui, attaché par une foi sans bornes, par une volonté inflexible, à une loi au-dessus des forces mortelles, se fait son bourreau lui-même, déchire son cœur et tout son être sans jeter un cri de souffrance, immole incessamment l'humanité sous les regards du Dieu qui habite en lui.

Les assistants frémissaient à ce langage si nouveau dans la bouche d'un sage.

— Écoutez-moi, mes frères, dit Norberg en rappelant les derniers souffles de son sein; car, avant de mourir, il faut que je vous fasse connaître la vie d'un

franc-juge, à vous, qui ne vous connaissez pas entièrement vous-mêmes.

Une sueur glacée coulait du front de Norberg, son œil voilé imposait la crainte et le silence, sa voix, froide et lente, semblait venir d'une profondeur mystérieuse.

— J'ai été bien jeune parmi les initiés, dit-il. C'est dans cet âge d'épanouissement et d'amour, où le bonheur est le droit de l'homme, qu'ont commencé mes terribles épreuves. J'étais né d'ancêtres illustres, signalés surtout par la fidélité au souverain; de guerriers dont la bravoure était toute de dévouement, et qui se montraient, dans leur gloire, aussi généreux que vaillants... Et moi, je ne dus ceindre l'épée de chevalier que pour pouvoir paraître à la cour de l'empereur, l'épier, le trahir, le dénoncer à votre tribunal... Et, quand je retournais au château de mes pères; quand les statues de ces preux, debout sur leurs tombeaux, me montraient à leur front des palmes glorieuses, j'apportais devant eux, pour mes trophées à moi, le mensonge qui venait de sortir de ma bouche, la dénonciation chaque jour accomplie...

— O mon frère! interrompit le grand-juge, tu savais bien alors mépriser les sentiments d'honneur, de dignité vulgaire, et voir combien est plus difficile et plus grand l'abaissement sublime qui sert la sainte cause.

— Ma foi n'a jamais failli. Aujourd'hui, cependant,

dit Norberg en montrant le corps des princes, je rends grâce au sort qui m'arrache au mensonge à mes derniers instants, et me fait mourir du moins parmi les ennemis de Winceslas.

Le sang était près de s'épuiser dans les veines du mourant, et il reprit d'une voix plus faible :

— Des sacrifices plus cruels commencèrent aussi pour moi. Un coupable fut condamné par vous; les vengeurs durent le poignarder partout où ils le rencontreraient. Le condamné était mon frère; et, un soir, comme j'arrivais dans la maison paternelle, cet enfant, tendre et confiant, vint au devant de moi... je le frappai... Il expira sous mes yeux, à quelques pas de ses parents, et seul dans cette campagne lugubre!... O rivage sombre du fleuve, fanal qui jetais des lueurs rouges dans les profondeurs des arbres, vous apparaissez partout sur mon chemin, vous êtes encore là, dans les murs de cette église, pour me montrer la scène sanglante... La soirée était obscure, la campagne solitaire; ma sœur, cependant, avait eu le temps de reconnaître le meurtrier... Elle garda le secret; mais, comme ceux qui ont bu le poison sans pouvoir en mourir, elle porta toute sa vie la pâleur mortelle de ce secret qui habitait en elle... J'avais tué mon frère, je n'eus plus de sœur... je ne fus plus que le génie funeste de la famille portant encore le nom de Norberg!...

— Insensé! dit le moine au chapelet d'or; quand tu étais le générateur du monde, quand l'humanité

tout entière était la famille que tu portais dans ton large sein, pouvais-tu regretter les étroites et périssables amours que la nature t'avait données ?

— Je me suis tu assez longtemps, répondit le franc-juge mourant; laissez le cœur qui se déchire exhaler une fois ses plaintes... Vous ne savez pas ce que j'ai souffert dans la solitude éternelle où la grandeur funeste de ma mission me retenait.

— Il faut vivre isolé des peines et des joies de la terre, pour recevoir sans cesse l'inspiration divine; elle ne va pas chercher l'homme dans la foule. Mais elle doit détacher de tout... Honte à celui qui se voit chargé d'un suprême devoir, et qui aspire au bonheur vulgaire des hommes.

— Oh ! si un seul lien avec eux m'eût été permis. Si l'amitié, du moins... Souvenir affreux... Une fois, j'avais cru avoir un ami... le comte d'Hasting... Et vous avez tracé la croix de sang au-dessous de son nom, vous avez cloué l'arrêt de mort au seuil de sa demeure, il a été voué au poignard du vengeur...

— Pour d'odieuses exactions sur le peuple.

— Je ne pouvais plus voir son crime, lorsque, dans toute la force et la beauté de l'âge, il expirait au pied de cet arbre, dans cette lande sauvage... Je ne voyais que son regard éteint, reconnaissant le fer sacré qui l'avait immolé; puis, se tournant vers moi avec plus de pitié que de colère... car mon bras mal assuré n'avait pas su donner la mort en même temps que le coup porté... et il y eut encore entre nous

quelques minutes muettes où purent s'échanger les mouvements de nos cœurs, où purent se montrer sur nos traits l'étonnement, l'horreur de la nature pour cette loi terrible qui vit de meurtres et de larmes.

Norberg releva la tête dans une exaltation délirante.

— O mon Dieu! dit-il, est-il bien vrai? faut-il tant de sacrifices à tes desseins secrets? faut-il tant de victimes immolées aujourd'hui pour évoquer un glorieux avenir? faut-il que tous ces chênes soient arrosés de sang pour que la Germanie reverdisse?

Puis, se soulevant à demi de son cercueil :

— Religion effrayante, dit-il, où le devoir terrible, retombant sur celui qui l'exerce, est l'arme du suicide; culte horrible, où la première victime est le prêtre... Que de fois, ajouta-t-il en mettant la main sur sa poitrine, j'ai senti le froid du fer que je plongeais dans le sein d'un autre, la douleur atroce de la mort que je donnais... Oh! continua-t-il avec le sourire cruel du désespoir, on accuse les francs-juges d'être sans pitié pour leurs victimes; mais, Dieu le sait, ils souffrent bien plus qu'ils ne font souffrir, ils ont bien assez à faire à se plaindre eux-mêmes.

— Lâche et coupable terreur, dit le grand-maître; la mort n'est envoyée qu'aux criminels.

— Faut-il donc, dans cette loi, songer toujours à la punition, jamais à la récompense?

— En effaçant les méchants de la terre, on récom-

pense les bons; l'air devient plus pur autour d'eux, l'espace plus libre sous leurs pas.

— O mystère! où l'esprit, battu par la tempête, finit par s'abîmer... Heureux, reprit Norberg en montrant les cadavres qui l'entouraient; heureux ces hommes qui dorment là; ils n'ont jamais pensé plus que dans ce moment où la mort glace leur front; éternels batailleurs, ils n'ont eu d'autre existence que celle de leur épée, qui combat à outrance et se brise... Et ces moines, regardez-les!... Pendant que les efforts de l'âme qui s'agite dans sa lumière viennent me posséder jusqu'à ma dernière heure, ils disent leur chapelet, glissant tous les grains dans leurs doigts, sans rien comprendre aux paroles d'angoisse qui s'exhalent auprès d'eux.

— Sans doute, mon frère, l'esprit est comme la feuillée des arbres, agitée sur la hauteur où règnent les vents, calme dans les bas-fonds où elle rampe sur la terre.

— Grandeur funeste!

— Oh! dites bienheureuse! Rien n'égale la joie de l'homme rempli de la loi divine, quand il a tout sacrifié à cette loi; quand il voit l'enthousiasme formidable qui le possède soumettre le monde entier à sa puissance!

— Puis un jour vient, un jour terrible, où le triomphe est changé en martyre... Écoutez, mes frères, car le temps presse... la plainte n'est jamais sortie de ma bouche; j'ai cédé sans résistance aux ordres les

plus impitoyables, emportant l'épouvante dans mon sein et rapportant l'obéissance; montrant au conseil un visage impassible, et pressant moi-même le travail de ces lois qui devaient m'imposer de nouvelles tortures; mais une épreuve au-dessus de toutes les autres m'a été donnée à subir.

Une force factice se ranima un instant dans les veines de Norberg, et ses grands yeux brillaient d'un feu ardent dans les ombres de la mort.

— Vous n'avez jamais pensé, dit-il, vous, hommes surhumains, habitant au dehors des lois de la nature, que l'amour pût descendre dans le cœur d'un franc-juge, et qu'il fût condamné à sacrifier celle qu'il aimait? Vous en auriez frémi, tout dieux que vous êtes!... Eh bien, moi, j'ai connu cet amour aussi fort, aussi grand que votre enthousiasme... J'ai aimé une femme avec toute la puissance de ce cœur de bronze qui se fondait en laves ardentes... Et, bizarrerie de l'homme! je l'ai aimée, parce que, dans son courage impétueux, se révoltant contre une loi qu'elle ne pouvait comprendre, elle a été impie et sacrilége envers le tribunal, elle a foulé aux pieds son poignard consacré... C'est de la tombe d'Hasting, que je venais de sacrifier, que s'est élevé cet amour pour me punir... J'ai vu cette jeune fille fière, audacieuse, quand tous les hommes plient et tremblent sous notre pouvoir, relever seule la tête pour nous maudire. L'implacable ennemie des francs-juges m'a paru seule digne de moi. Je l'ai aimée, parce que, dans la grandeur de

sentiment, elle était mon égale; parce que je pouvais la contempler, l'adorer, me trouver en face d'elle, à cette hauteur vivifiante de l'orgueil et du courage... Elle a été accusée, condamnée pour son crime... Et, quand il a fallu lever le fer sur elle... je le confesse ici, au moment de la mort... j'ai hésité à frapper.

— Hésité! répéta le grand-juge; et ensuite?

— Les flammes sont venues ouvrir les portes de la tour.

— Et sans cela, qu'auriez-vous fait?

— Je ne sais pas... et je bénis la mort qui m'ôte le tourment de décider.

Les francs-juges penchèrent leurs fronts attristés vers la terre.

Norberg venait de tomber dans un anéantissement profond, on voyait la mort affaisser et détendre les muscles de son corps, ôter à sa pâleur la dernière nuance de l'être animé; ses bras étaient déjà étendus le long du cercueil, dans l'attitude du repos éternel. Mais, au bout de quelques instants de cette défaillance extérieure, où l'âme se recueillait dans une méditation suprême, le mourant s'était transfiguré, une inspiration radieuse était venue resplendir sur ses traits.

Il tourna lentement son regard éclatant d'une pure lumière vers les initiés silencieux et consternés autour de lui.

— Mes frères, dit-il, ne me jugez pas encore. Vous

venez d'entendre la voix de l'homme qui gémissait sous le fardeau des douleurs trop pesantes dont l'ordre du Très-Haut l'avait chargé. Mais, au-dessus de cette humanité faiblissante, éperdue, la foi de votre frère ne s'est jamais éteinte, le franc-juge est resté grand et fort, il a triomphé de tout, et c'est lui maintenant qui va remonter vers le ciel.

Les assistants joignirent les mains et s'inclinèrent respectueusement autour du cercueil. L'un d'eux présenta le christ au mourant.

Norberg souleva vers ce symbole sévère son dernier regard.

— O Dieu fait homme ! dit-il, je puis me présenter devant toi. Le faible mortel qui a marché sur la route du martyre, sans cesser de se dévouer, d'aimer et de croire, est l'homme fait Dieu.

Sa voix s'éteignit, mais une majesté imposante et superbe rayonna en lui, et la mort vint fixer sur ses traits cette divine empreinte.

Un instant après, le comte de Norberg, illustre dans l'Allemagne, le grand-juge du tribunal suprême, n'existait plus, il ne restait qu'une froide dépouille, que les moines veillèrent jusqu'au jour, et qui fut inhumée dans les caveaux mortuaires du couvent.

VII

UN MINISTRE

Quelques mois après le retour de l'empereur dans la capitale, les gentilshommes que nous avons vus attachés à la personne de Winceslas se trouvaient, une après-midi, réunis dans la salle d'armes du palais, qui donnait sur la place publique.

— Il se prépare un orage, messeigneurs, dit le capitaine Warner; les oiseaux volent bas et le comte de Ratisbonne est triste, toutes choses contre nature.

— La vie que nous menons depuis notre victoire n'est pas faite pour réjouir l'âme, répondit le favori de Winceslas. Ce palais délabré est triste comme la mort, avec ses grandes murailles nues; la cour est absente, et nous n'avons pas seulement, comme les paysans, la fête du village.

— Le palais impérial pourrait bien se passer de luxe et de plaisirs si la force y restait, reprit le capitaine des gardes; malheureusement le fer des armes y manque autant que l'or des lambris.

— On n'y devine guère la présence de l'empereur.

— L'empereur n'est plus ni ici ni ailleurs!... Qui aurait jamais cru que ce prince, vivant de plaisirs, tenant la royauté quitte pour une coupe d'or et une maîtresse jolie, devînt jamais...

— Un tyran sanguinaire! termina hardiment Ratisbonne.

— C'est pendant sa réclusion au château de Conrad-Bourg que ces penchants cruels se sont déclarés, dit le chevalier Othon; c'est là qu'il a fait périr notre chapelain, le digne Jean Népomucène.

— Le chapelain était tout à coup disparu de la forteresse... On dit, en ce temps-là, que des paysans avaient vu, au milieu de la nuit, des diables jeter un prêtre à la rivière... Ils avaient bien raison. Ces diables étaient les agents de Winceslas, du mari jaloux faisant indignement mourir le vénérable docteur qui n'avait pas voulu lui révéler la confession de sa femme.

— Et depuis le retour de Prague?...

— Le goût du sang vient en buvant... surtout quand un prince a pour ami, pour conseiller...

— Aussi fuit-on ce palais maudit.

— A propos, messeigneurs, le baron Morgan n'était pas au déjeuner, ce matin.

— Il s'est retiré dans ses terres, comme le comte Ruisdal, comme le duc d'Offembock.

— Comme nous ferons tous, si l'empereur continue à nous donner pour égal...

— Un homme qu'il élève autant qu'il faudrait l'abaisser.

— La cour sera déserte... et le prince y règnera seul, avec son espèce de ministre.

— Qui, sous le régime actuel, lui est, en effet, plus utile que nous.

— Et peut seul accomplir les hauts faits demandés.

Winceslas entra en ce moment dans la salle.

Il arrivait en s'entretenant avec un homme d'une soixantaine d'années, vêtu de noir et de rouge, maigre et pâle, tenant la tête haute, la barbe en avant et les yeux baissés.

— Maître Louskar, disait l'empereur à ce personnage, je livre aujourd'hui à vos aides les deux toiliers du faubourg de l'Ouest et les trois clercs de l'Université.

Celui à qui Winceslas parlait s'inclina, traversa la salle et sortit.

Le prince alla s'asseoir devant une table de jeu; les seigneurs reprirent leurs places.

— Où en sommes-nous des affaires, demanda Winceslas en repoussant les dés préparés pour sa partie.

— Toujours au même point, répondit le capitaine Warner.

— C'est impossible! répliqua l'empereur; car, si les levées d'hommes et d'argent ne se font pas, les fonds baissent, les troupes se débandent, et nous devons être chaque jour en plus mauvaise passe.

— Vous avez parfaitement raison, soit dit sans flatterie, mon prince, interrompit Ratisbonne.

— Nos derniers soldats, blessés et désarmés par le siége de Conrad-Bourg, ne retrouvent ici ni paye ni équipement, et désertent tous les jours.

— Ils vont peupler les landes et les forêts, où on rencontre maintenant des animaux sauvages plus dangereux que les ours et les sangliers.

— Et c'est dans un tel dénûment qu'il nous faut faire face au danger, attendre ce prétendant, ce rival au trône que les francs-juges m'ont fait l'honneur de m'annoncer.

— Ce prétendant n'existe pas, sire, dit Edgard qui venait d'entrer et se tenait appuyé sur le dossier du fauteuil du prince. Les grands vassaux, ligués contre le pouvoir impérial, sont vaincus, ajouta le jeune chevalier avec un rayon de noble orgueil sur le front. Quel fief suzerain, quel corps d'armée formidable enferme donc ce rival? Un souverain futur tient d'avance assez de place sur la terre pour qu'on puisse l'apercevoir.

— Il est invisible comme ceux qui le portent au trône, et ne m'en semble que plus dangereux.

— Cependant, sire, dit le capitaine Warner, il vous reste des défenseurs qui veilleront sur votre personne sacrée.

— Pour conserver la leur.

— Le peuple...

Winceslas tourna son regard et sa main vers la place publique.

— Regardez de ce côté, messeigneurs, dit-il, et

observez si un seul de ces manants se découvre en passant sur la place Impériale.

— Sire, dit un des seigneurs, vous y avez fait élever la potence.

— Le jour de mon arrivée ici, aucune acclamation n'a signalé ma venue.

— Et, le lendemain, vous avez fait pendre cinq bourgeois.

— Pour imposer aux murmures.

— Quand vous pendez le peuple, sire, ce n'est pas la mort et son silence que vous obtenez, c'est la haine et la vengeance.

— On les domptera par la force.

— Par les supplices?

— Si c'est ainsi qu'il faut régner !...

— Quand on a le bourreau pour ministre !

— Messeigneurs, au milieu de vous, mon règne s'écoulait dans le jeu, l'ivresse et les autres plaisirs des nuits. Louskar m'a inspiré la fermeté qui convient à un souverain... Ses vues politiques sont bien autres que celles puisées autrefois par nous dans les voluptés.

— Il n'a pas son pareil, sans doute !

— C'est heureux, ajouta Ratisbonne; car deux hommes comme lui auraient bientôt dépeuplé l'Allemagne !

— Un de moins la perdrait peut-être, répliqua l'empereur avec impatience, et Louskar m'a déjà menacé de donner sa démission.

— Alors que le bourreau s'exécute, reprit Ratisbonne en riant; cela doit aller tout seul.

— Trève de plaisanteries, comte; le danger de l'empire vous menace autant que moi. Le peuple, qui, après l'armée presque détruite, serait notre seul appui, s'est détaché de moi. Ne dites pas que c'est à la suite des mesures sévères... cruelles, si vous voulez, que j'ai prises envers lui... Dès le mois de septembre dernier, la ville de Prague a refusé de payer les impôts...

— Les taxes arbitraires.

— Arbitraires selon la décision des francs-juges. Je vois partout l'influence de ce terrible tribunal! Ses membres, répandus dans toute la population et inconnus d'elle, y déposent facilement leurs principes révolutionnaires. Si le tribunal cloue ses arrêtés dans les carrefours, ses adeptes travaillent sourdement les esprits; et ce qu'ils écrivent sur leurs parchemins scellés de croix est moins dangereux que ce qu'ils gravent dans les âmes.

— Sire, dit encore Warner, il ne faut pas prendre ce moment de trouble et de résistance pour un abandon du peuple, qui vous aima longtemps.

— Un abandon, dit Winceslas, c'est peut-être plus!... Mais n'importe, la dissension existe, et voici notre situation. Des portes de ville démantelées, un palais presque dépourvu de gardes; dans les forts, une poignée de soldats à demi vaincus par le mécontentement; dans la cité, un peuple hostile et tout

prêt sans doute à porter à un autre ces acclamations qui font des souverains; au dehors un concurrent au trône dont nous ignorons la puissance, et qui, de loin, déjà, me tient le pied sur le front...

— Monseigneur, un tel état de choses...

— Me semble moins désespéré que vous ne devez le penser, parce que, attribuant la plus grande partie de ces fléaux à l'hostilité du tribunal secret, je crois qu'on peut y remédier en remontant à la source du mal.

— Comment, sire? demandèrent les seigneurs avec l'effroi intérieur qu'éveillait toujours le nom hautement prononcé des invisibles.

— Lorsque, pendant le conseil que nous tenions à Conrad-Bourg, l'audace inouïe du tribunal secret est venue me demander ma propre abdication, tandis que la coalition des grands vassaux nous menaçait de tous côtés, vous m'avez forcé de combattre mes ennemis armés avant mes ennemis masqués. Je l'ai fait. Maintenant il est temps d'en finir avec de trop redoutables adversaires.

Winceslas avait, en ce moment, sur son visage sombre et ardent, la même expression que lorsqu'il signait les arrêts de mort que lui présentait chaque matin son terrible ministre.

— Sire! s'écria-t-on, il vaudrait autant parler d'en finir avec Dieu, puisque toutes les forces de la terre et du ciel ont été données à ceux que vous condamnez.

— Qui parle de moyens violents envers une telle puissance, reprit Winceslas, dont l'épaisse figure, lente à changer d'empreinte, revêtit alors une fallacieuse modération. Il faut seulement qu'une députation, choisie entre vous, messeigneurs, pénètre jusqu'au sein du tribunal secret, conduite par le comte de Ratisbonne, qui s'est généreusement dévoué pour découvrir la retraite où siége le tribunal et nous donner les moyens d'y parvenir.

— Dans quel but?

— Dans celui de transiger avec ces formidables adversaires, d'apprendre d'eux leurs projets de réforme, leurs vues sociales, et de savoir quelles concessions il faudrait faire à leur corps, pour en obtenir, à notre tour, alliance et fidélité.

— Jamais étrangers n'ont pénétré dans le sanctuaire.

— Si; en l'année 1341, Charles IV, mon père, envoya deux de ses chevaliers devant le grand maître des francs-juges.

— Ils allaient porter des paroles de respect et agrandir des droits et prérogatives de l'institution.

— La nécessité a bien aussi ses priviléges, messeigneurs... Vous irez obtenir l'alliance des francs-juges, ou la dynastie de Charles sera engloutie, et votre fortune, votre vie avec elle.

Winceslas se leva, tourna le dos, et se mit à arpenter à grands pas la salle d'armes.

Les officiers demeurèrent quelque temps dans un

silence méditatif, pendant lequel ils se regardaient les uns les autres.

— Il n'y a plus à balancer, sire, dit alors le capitaine Warner, comme s'il eût tacitement recueilli les opinions. Nous ferons ce que vous exigez.

— J'exige plus que vous ne pensez, reprit Winceslas. Il faut que cet homme tant méprisé de vous, que maître Louskar soit au nombre de mes envoyés.

Les seigneurs firent un mouvement en arrière, comme si ce nom eût répandu un air infect autour de lui.

— Maître Louskar!... c'est une raillerie, monseigneur, dit Ratisbonne.

— Ou ce serait un outrage, ajouta le capitaine des gardes.

— Ni l'un ni l'autre, répondit l'empereur. Vous dédaignez, vous repoussez messire Louskar, à cause d'une profession qu'il ne s'est pas donnée, qu'il n'était pas même libre de refuser, d'après nos lois, et vous ne lui tenez nul compte de ce qu'il s'est donné à lui-même, c'est-à-dire des connaisances législatives très-étendues, de hauts points de vue politique, une science gouvernementale formée par l'étude de l'histoire et de la philosophie... C'est injuste et aveugle de votre part.

— Vous aurez beau dire, mon prince, reprit le jeune favori de Winceslas; mais en réalité le bourreau est un homme avec lequel on ne peut pas *vivre*.

— Encore, Ratisbonne!... Eh bien, je vous le demande, messeigneurs, lorsqu'il s'agit d'aller discuter nos droits, élaborer les intérêts du trône et de la nation avec le chef du tribunal suprême, avec cet Arnold, qui, à ce qu'il paraît, a passé toute sa vie, d'une durée miraculeuse, à méditer les profondeurs de la politique et de la civilisation; lequel d'entre vous, avec le talent admirable que vous possédez pour boire, combattre et briller dans les tournois, lequel saura discuter, dominer et faire prévaloir notre cause? Engagez-vous votre honneur de triompher dans cette lutte? Répondez.

L'empereur s'était arrêté, les mains derrière le dos, en posant cette question d'une simplicité terrifiante, et son regard demandait impérieusement une décision.

A défaut de réponse, les fiers gentilshommes grondèrent sourdement dans leur barbe.

— Il le faut, insista Winceslas.

Et il ajouta, avec un accent et un sourire amers :

— Autrement, je douterais du *succès* de l'entreprise.

— Paraître avec cet homme! dit encore Ratisbonne; aurons-nous donc l'air d'être ses aides?

— C'est lui qui sera le vôtre, répliqua le prince du même ton de duplicité.

— Mais, sire...

— Je l'ai juré sur mon âme, cela sera.

— C'est impossible.

— Tenez-vous à vos fiefs, à vos titres, à vos hon-

neurs, à votre tête? Choisissez; car, si vous refusez, j'en jure encore par Dieu même! j'abdique demain, un nouveau règne se lève, et vous serez bientôt, comme nos soldats sans paye, réduits à brouter dans les bois, à voler sur les routes jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Les seigneurs ne répondirent rien. Après avoir pris vingt poses différentes sur leurs siéges, passé la main dans leurs cheveux en tous sens, être allés de la cheminée à la fenêtre, ils ne répondirent rien encore.

Winceslas, paraissant prendre ce silence pour un consentement, dit que le départ des envoyés aurait lieu le lendemain même.

Les officiers de l'empereur lui dirent alors de nommer ceux d'entre eux qui feraient partie de la députation, et de leur donner des instructions.

Le visage de Winceslas s'éclaira d'une joie sombre. Il désigna, après le comte de Ratisbonne et le capitaine Warner, dix de ses officiers pour former l'ambassade. Il ajouta que, quant à ses instructions particulières, il les avait déjà communiquées à messire Louskar, vu la haute science diplomatique qu'il lui reconnaissait; que, pour les gentilshommes de l'ambassade, ils n'avaient qu'à puiser leurs paroles et leur conduite dans la conviction où ils étaient des dangers pressants de l'empire, et dans le sentiment de dignité que devait leur inspirer la défense du trône, auquel leurs noms illustres, leur honneur et leur fortune étaient liés.

Après ces déterminations, le prince et les gentilshommes s'éloignèrent, et quelques jeunes chevaliers restèrent seuls dans la salle d'armes.

— Croyez-vous, dit le comte Othon, qu'il y ait une cuirasse capable de résister aux francs-juges?

— Vous la prendriez volontiers... Allons donc! des envoyés de l'empereur!

— Des envoyés de l'empereur contreviennent aux lois des invisibles en pénétrant dans leur sanctuaire, et ils pourraient bien être traités en criminels.

— C'est ainsi que notre ambassade vous sourit...

— Nous n'allons, dans cette mission, que pour pérorer, parlementer... et cependant j'ai le pressentiment que de bonnes armes seraient une excellente provision de voyage.

— Au fait, l'armure qui repose à mon chevet, depuis notre arrivée dans la capitale, n'est pas brillante.

— La mienne, reprit Othon, est à jour comme la feuille de chêne en hiver... et, quand ce ne serait qu'une mesure de dignité...

— Allons donc voir maître Muller; c'est le marchand par excellence. Il donne de bonnes armes et donne aussi du temps pour les payer.

Les jeunes seigneurs se rendirent chez le maître armurier, où nous allons les suivre.

VIII

LA FORGE

Les forges de maître Muller occupaient une longue suite de bâtiments, sur le bord de la Muldaw. Les magasins ouvraient sur la rue ; les ateliers, vitrés, régnaient sur le bord de la rivière.

Établie là de temps immémorial, cette maîtresse forge, aux flammes incessantes, aux tourbillons d'épaisse fumée, empourprait de ses reflets le cours de l'eau, teignait d'une couche sombre les habitations environnantes, faisait aussi porter ses couleurs à tout ce qui se trouvait dans sa suzeraineté.

Messire Muller lui-même était un des personnages importants de la ville.

On n'avait jamais assez d'armes dans ce siècle barbare qui n'était qu'un long combat, et celui qui les fournissait tenait un peu de la Divinité, qui donne le pain de chaque jour. Donc le culte rendu à maître Muller se formulait en levée de bonnets, en affaires apportées devant sa haute justice, surtout en pots de bière, aubades et festivals populaires.

Le puissant forgeron était en ce moment debout appuyé contre une enclume. Sa figure, robuste et épanouie, était éclairée par le reflet rouge du fourneau, reflet qui seul eût fait fondre tout autre homme que lui; il tenait, posée sur le bloc de fer, sa large main noircie, qu'il était toujours prêt à tendre à tout venant, comme un prince populaire.

Mais son regard, oubliant de suivre les travaux de la forge, se tenait fixé avec une douceur extrême dans un des enfoncements de l'atelier.

C'est que sa fille Léonore était là. Blanche et fraîche créature, qui, douée de toute grâce et de toute beauté, n'avait pris du sol populaire et de la forge natale où elle s'était développée, que l'émanation de force, de courage et de loyauté.

La jeune Muller, après la délivrance de la citadelle, était demeurée près de l'impératrice. Mais son père, sans expliquer les motifs de cet ordre, venait de la rappeler près de lui. Léonore, arrivée le matin même dans la maison paternelle, se promettait de retourner aussitôt qu'il lui serait possible près de Sophie de Bavière; car le riche et puissant armurier avait moins besoin de soutien que la pauvre souveraine.

L'attention de Léonore était absorbée par un objet dont la vue couvrait son visage d'une légère pâleur.

Dans cet arsenal, où cent espèces d'armes ébauchées pendaient à la muraille, étaient des poignards de francs-juges déjà gravés de la rose et de la croix qui marquaient leur destination. Muller fabriquait ces

armes, et, à certaines époques de l'année, des hommes masqués venaient les acheter et les emportaient par le cours de la Muldaw.

Muller ne conservait plus rien des craintes que le tribunal secret lui avait inspirées. Il croyait, comme tout le monde, que la vengeance des invisibles, dont sa fille avait été un instant menacée, s'était retirée d'elle, et que cette puissance, occupée à justicier la Germanie entière, avait oublié l'outrage d'une simple jeune fille. Léonore n'avait jamais laissé transpirer le secret de sa condamnation à mort.

Elle tenait le poignard symbolique entre ses mains, et le regardait avec une fixité émue. Elle voyait dans ce fer l'image de la puissance implacable qui la tenait sans cesse sur le bord du tombeau, et ne la laissait fuir un instant que pour la ressaisir avec plus de violence!... Elle se reportait à la nuit passée dans la chambre de la tour, sous la puissance de Norberg, dans l'atmosphère embrasée de son amour et sous le coup de son poignard!... Mais à ce souvenir se mêlait autant de douceur que d'effroi; elle sentait tout ce qu'une telle passion répand de grandeur dans celle qui l'inspire. Elle pouvait sourire encore avec reconnaissance à l'image de celui qui l'avait tant aimée... L'âme de Norberg errait peut-être en ce moment autour d'elle!...

Léonore fut distraite de sa rêverie par le bruit de quelques personnes qui entraient.

C'étaient les officiers de l'empereur.

— Salut, maître Muller, dit d'un air cavalier le jeune Othon, qui portait la parole. Il nous faut cinq des meilleures cuirasses qui soient jamais sorties de vos fourneaux.

— Des cuirasses à double fonte, ciselées et dorées? demanda l'armurier.

— Justement.

— Je n'en ai pas une en ce moment.

— Eh bien, donnez-en de simple trempe.

— Je n'en ai pas davantage.

— C'est une plaisanterie, maître Muller... Vos magasins, que nous venons de traverser, regorgent d'armures.

— Elles sont vendues et ne m'appartiennent plus.

— Nous les paierons plus cher qu'on ne doit vous en donner.

— Ce ne serait pas difficile, répondit le forgeron en riant dans sa barbe; cependant je ne voudrais pas en détourner une seule.

— Et des épées?

— Je ne puis non plus vous en offrir.

— Allons donc! vos forges n'ont pas dormi cette semaine, et la preuve, c'est que voici des épées et des sabres en faisceaux.

— Ces armes sont vendues... et tout ce qui rougit dans ces brasiers, tout ce qui gronde sous ces marteaux, tout ce qui sort de ces blocs de fer, tout ce qui en sortira jusqu'à ce soir est encore vendu.

— Mais qui peut faire si grande provision d'armes? C'est donc pour l'étranger?

— Pour des mains étrangères, oui, messeigneurs, dit le forgeron avec le même sourire.

— En tout cas, vous ne pouvez moins faire que de livrer des épées à des officiers de Son Altesse impériale. Tout fabricant y est obligé par devoir, et vous, maître Muller, par gratitude envers l'empereur, qui vous a donné la belle chaîne d'or dont vous voilà paré comme un chevalier.

— Ne confondons pas. L'empereur, à qui j'ai souvent prêté de bons florins en cas urgent, m'a donné, non cette chaîne d'or, mais le droit de la porter... C'est moins cher et plus loyal.

— Il suffit; nous allons, en ce cas, nous pourvoir ailleurs.

— J'ai bien là, reprit le marchand, des armes d'Orient, des cuirasses de luxe, qui servent à m'inspirer dans mes fabrications pour la pureté de galbe et la magnificence des ornements; tandis que moi, grossier Allemand, je ne saurais donner à mon travail que la force et la solidité. Si ces pièces d'armures conviennent à messeigneurs, je pourrais les leur vendre.

— Au fait, elles sont de toute beauté, dit un jeune chevalier, qui tenait déjà une cuirasse de Damas dont l'eau limpide réfléchissait avec netteté sa jolie figure, et dont les rameaux d'or, splendides et gracieux, allaient doucement caresser sa vanité. Au fait, répéta-t-il, combien voudriez-vous de ces armures?

Les autres jeunes gens s'emparèrent aussi avec joie des armes d'Orient.

Le prix fut bientôt débattu entre l'armurier obligeant et les beaux seigneurs, qui ne songeaient guère à e payer.

— Voyez-vous, disaient-ils en sortant de la forge, avec quelle rouerie ce marchand Muller nous a amenés à prendre des armes magnifiques, que nul autre que nous n'aurait été assez riche pour acheter...

— Pour acheter à crédit, on est toujours assez riche...

— C'est égal, nous serons superbes avec ces cuirasses... Les scarabées dorés n'en ont pas reçu de la nature de plus belles...

— Et qui réfléchissent mieux toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

Les chevaliers s'éloignèrent en poursuivant ce discours avec l'enjouement qu'on met à se moquer de soi-même, lorsque c'est à la suite d'un caprice satisfait.

Mais Léonore, qui connaissait mieux son père, ne suspectait pas sa véracité. Elle était donc fort étonnée de ce qu'elle venait d'entendre.

Après s'être tenue à l'écart pendant la vente qui venait d'avoir lieu, elle s'approcha de l'armurier resté seul.

— En effet, mon père, dit-elle, il y a dans nos forges, je m'en aperçois maintenant, un mouvement

extraordinaire. Le refus que vous faites de livrer des armes aux officiers de l'empereur ne me semble pas moins étrange. Que se passe-t-il donc?

— Tu le sauras bientôt, ma fille; car je te crois un courage assez ferme pour tout apprendre, et j'estime que ton cœur de femme ne faiblira jamais devant une entreprise dangereuse, quand ta raison te dira qu'elle est juste et grande.

Là-dessus, maître Muller retourna à ses arsenaux.

A mesure que la journée s'avançait, le forgeron s'animait davantage. Il pressait les travailleurs et se hâtait lui-même à l'ouvrage; sa voix jetait des ordres, son bras battait le fer; son œil, en se promenant sur ses forges, semblait les allumer du regard. On eût dit qu'un autre homme avait jailli tout à coup du paisible fabricant.

Les armes tombaient des forges dans les réservoirs, brillantes comme les eaux d'un torrent et abondantes comme elles.

Quand la nuit fut venue, on entendit sonner à la porte latérale, du côté de la rivière. Muller se rendit dans la cour, emmenant sa fille avec lui.

Il entra plusieurs hommes vêtus de laine et de buffle. Léonore reconnut parmi eux les marchands et les ouvriers les plus considérés dans leurs corporations. Il s'y trouvait aussi le mendiant que nous avons vu au pied du grand chêne où avait été assassiné le comte d'Hasting, puis au couvent de Saint-Bruneau, et enfin

au rocher d'Arnold. Il portait alors le surcot de l'ouvrier et la ceinture de cuir.

Tandis que ces gens, la plupart chargés de caisses vides, entraient dans la cour, d'autres venaient par la rivière, descendaient sur la grève.

On commença par remplir les caissons des armes qui encombraient les magasins.

A mesure qu'un emballage était terminé, on disait, en le plaçant de côté, et comme si on y eût mis une adresse verbale :

— *Pour les souterrains du faubourg de l'Ouest.*

Ou bien :

— *Pour les bâtiments abandonnés de Saint-Sébastien.*

Quand tous les coffres furent garnis, on chargea également le bateau en disant :

— *Pour la grotte des Saules.*

Tout cela se fit avec une activité hâtive, prudente et silencieuse.

Les chargements terminés, on parut respirer.

Les artisans se trouvèrent réunis dans la cour, autour de maître Muller. Lui, se tenait debout contre le mur de sa demeure, sous un dôme tissu de ramures de fer élevées en faisceaux.

La nuit était sombre, mais les forges dardaient toujours leurs ardentes clartés, et l'assemblée des travailleurs en était illuminée.

— Honneur à vous, maître Muller, dit un des ouvriers, vous avez hardiment fait manœuvrer les forges

cette semaine... Grâce à vous, nous voici bien fournis de haches, de sabres et de lances... C'est le meilleur!

— Non pas, camarades, ne vous y trompez pas, dit le forgeron. Le meilleur est là, ajouta-t-il en mettant la main sur sa poitrine, dans le sentiment qui vous porte à demander justice, les armes à la main.

— C'est vrai, dit l'ouvrier; quand le cœur bat, on se sent bien fort.

— Si vrai, ajouta un autre des assistants, que, quand je vois les hommes d'armes mettre la main dans le sac de cuir où est l'argent de mes journées, de mes journées longues de quatorze heures de travail; quand je les vois encore prendre l'anneau d'argent de ma femme et ses habits du dimanche pour compléter la somme, il me semble que, n'était la peur de la prison qui me tient à la gorge, je les renverserais tous d'un revers de main.

— Et moi donc! le jour où j'ai refusé d'aller faire la corvée sur le grand chemin, d'aller traîner des pierres comme une bête de somme, et me suis fait, pour mes refus, abîmer de coups de plat de sabre, je ne me sentais pas d'orgueil... Il me semblait que j'étais haut de dix coudées.

— Tout cela n'est rien encore, dit un autre artisan; mais, quand on passe sur la place Impériale, et qu'on voit suspendus à cette potence et près d'être mangés par les corbeaux des malheureux qui n'ont rien fait... oh! c'est alors qu'on se sent du sang dans les veines!... Il semble qu'avec nos poings pour toute arme, et nos

poitrines nues devant des soldats bardés de fer, nous pourrions jeter à bas ce palais, d'où on nous envoie de sanglants affronts.

Le bruit des forges accompagnait ces paroles.

C'était le son cadencé, énergique, incessant, qui tombe des marteaux de fer; harmonie vigoureuse, à laquelle venaient s'unir les pensées de travail, de sueur versée pour vivre en liberté, les ardeurs de courage, de fière indépendance; harmonie toute-puissante, faite pour résonner dans ce rude cénacle et pour accompagner de ses hardis élans la révolte du peuple, les premiers cris de guerre.

— Oui, reprit l'un des ouvriers, mais il est vrai de dire que cela bouillonnait dans nos cervelles, et qu'il n'en sortait que de la fumée... Nous brisions tout ce qui se trouvait sous nos marteaux, et nos marteaux eux-mêmes, à la pensée de ces outrages, ce qui ne remédiait à rien... Muller a tout fait. « Il faut, a-t-il dit, se réunir et s'entendre, puis marcher en armes jusqu'au palais, parler à l'empereur de puissance à puissance, lui demander vengeance pour nos frères morts, franchise et liberté pour nous... Voilà tout! » Et *vivat!...*

— Êtes-vous sûrs de tout le monde? demanda l'armurier.

— Oh! bien sûrs. Dans les rues, dans les faubourgs, tout bourdonne, s'agite, se soulève comme s'il grondait une tempête... tout le monde sort des maisons, on se parle, on s'anime... Au seul nom du prince

cruel, hommes, femmes, deviennent rouges de colère, les yeux brillent, les poings se brandissent... les plus petits enfants ramassent des tuyaux de pipes pour en faire des lances... les chiens, comme s'ils sentaient ce qui se passe, hérissent leurs poils et tirent des crocs aigus.

— C'est bien. Vous savez le jour, le moment?

— Oui... ce moment, quand nous l'avons fixé, me paraissait bien loin au gré de mon envie... Et maintenant, c'est étrange comme il approche vite!

— Si vite, compagnons, que le voilà venu!

— Ce jour-là, mes amis, reprit Muller, vous me verrez à l'œuvre... Oh! on ne passe pas toute sa vie à battre l'acier, sans que des étincelles ardentes vous montent au cerveau, sans que la main vous brûle de jouer de la lame à votre tour... Mais, enfermé dans ces forges, j'y avais conservé toute mon indépendance; je me serais battu jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour un souverain juste et grand, je me battrai jusqu'à la mort contre celui qui est indigne du trône.

— Nous le savons, Muller... Vous n'êtes pas de ceux qui ne brillent qu'en paroles... vous avez déjà généreusement donné toutes les armes.

— J'en donnerai encore, et tout ce que je possède... Ma fortune, comme ma personne, appartient à la bonne cause... Celui qui sait vraiment s'enrichir n'amasse pas pour lui, mais pour le pauvre qui aura besoin de ses deniers, pour le malheur public, que ses richesses pourront effacer.

— Oh! Muller, vous nous inspirez... nous sommes sûrs de vaincre auprès de vous.

— Je ne doute pas de votre courage, de votre force. Les plus vigoureux chevaliers qui ceignent l'armure voient encore un plus fort champion qu'eux tous! C'est un peuple, dont les armes liées en faisceau se soutiennent l'une par l'autre et ne peuvent se rompre. Mais je vous demande, mes amis, le sang-froid et la prudence.

— Oui, au signal convenu, des cordes sont d'abord tendues dans les rues pour empêcher la marche des cavaliers; en même temps on va aux souterrains du faubourg de l'Ouest, aux bâtiments abandonnés de Saint-Sébastien et dans la grotte des Saules, revêtir les armes qui y sont cachées. Sans bruit d'alarme, sans cri de guerre, on avance dans les rues, on chasse les soldats des postes, on y plante son drapeau; puis on marche en avant, les troupes donnent, on voit les camarades tomber à côté de soi; on avance toujours; on est blessé, couvert de sang, c'est égal, on avance encore; on arrive au palais, on tue tous les gardes, archers et lansquenets qui en défendent l'approche; on enfonce les portes, et le peuple a conquis le trône impérial!

— Victoire! victoire!

En ce moment les forges redoublaient de fracas et de lumières; elles élevaient plus haut leur formidable concert, dans lequel des sons d'une imitation singulière reproduisaient, comme à plaisir, le choc des

combattants, les pas des chevaux, le roulement des boulets, toutes les majestueuses et terribles harmonies de la guerre.

— Oui, reprirent-ils, nous parlerons à l'empereur, tête levée; nous lui demanderons la charte qui nous a été, par Charles IV, justement concédée; nous lui demanderons, pour sceller le pacte, la tête du ministre Louskar, qui a indignement condamné, et de ses propres mains mis à mort, cinq bourgeois de la cité...

— C'est cela, dit maître Muller, point d'outrages personnels au souverain; n'attaquez en lui que le génie du mal qui l'inspire.

— Ensuite, nous demanderons franchise et liberté pour le peuple, abolition éternelle des impôts arbitraires... L'empereur est appelé à concéder la charte, à jurer sur Dieu et son épée qu'il l'accorde et veut la maintenir... Il jure ou il refuse... alors...

— N'allons pas plus loin! interrompit Muller; les hommes commencent les révolutions, le destin les achève.

— Combattons et espérons, voilà tout.

— Mais, quoi qu'il arrive, reprit l'armurier, promettez, entre mes mains, de séparer le courage de la cruauté, de ne donner jamais de mort inutile; combattez comme des lions aux portes du palais, mais épargnez les vaincus; songez qu'il y a plus d'honneur à sauver la vie d'un homme qu'à en tuer vingt... Pour moi, qui ai fait la révolution, j'en dois compte à Dieu et à ceux qui viendront après nous. Si, pendant le

combat, mon bras s'applique à frapper rude, je jure que toutes les forces de mon âme seront employées à ce que notre prise d'armes, quelle qu'en soit l'issue, paraisse toujours à la justice divine et humaine aussi sainte dans sa cause que loyale et pure dans ses fins.

Les hommes du peuple se pressèrent en foule autour de l'armurier et serrèrent ses mains; sa fille se jeta dans ses bras.

— Tu m'approuves, ma chère et noble enfant, dit-il avec un sourire et une larme en pressant Léonore sur sa poitrine. Tu m'approuves! à présent je suis sûr de mon fait; c'est comme si Dieu en personne me disait : « Maître Muller, ta lame est bien fourbie. »

Quelques instants après, les marchands et ouvriers se retiraient, émus de joie et de fierté, mais à peu près aussi calmes que s'ils fussent venus seulement de conclure un marché favorable.

Les forges étaient fermées, les feux éteints, les maîtres, contre-maîtres et ouvriers, retirés dans leurs chambres : tout reposait, et maître Muller donnait l'exemple à tous d'un robuste sommeil.

Léonore seule veillait encore dans la forge.

IX

L'ANNEAU D'ALLIANCE

— C'est bien, dit Léonore, restée seule dans l'atelier. Un peuple veut venger ses outrages dans un duel contre la puissance armée... Sa cause est juste, il en appelle au jugement de Dieu et triomphera sans doute... L'empereur est tombé au dernier degré d'affaiblissement par ses malheurs, par ses crimes; la révolution en fera facilement justice... Le peuple sera un instant maître du trône... Mais, après cela... tout est obscur et voilé, on n'aperçoit plus rien !...

Léonore s'arrêta, la respiration suspendue, et pressa son front de ses mains.

— Mais, Edgard! reprit-elle, Edgard, le noble chevalier !... Oh ! je le connais bien, il se fera tuer aux côtés de son prince... Et je pourrais l'avertir... Mais je me connais bien aussi, moi ; jamais, pour l'intérêt le plus cher, je ne trahirai le secret du peuple, qu'on a confié à ma foi.

La jeune fille essuya quelques larmes et continua sa triste rêverie.

— Et ma chère souveraine, la douce princesse de Bavière, que deviendra-t-elle?... La révolution accomplie, elle se retirera dans un couvent... où elle sera plus heureuse que sur le trône... Mais, une fois la religieuse cloîtrée, que deviendra sa fille d'honneur?... Il me faudra revenir dans mon existence obscure, être seule dans cette forge... Seule! oh! non, reprit-elle avec un sourire d'angoisse; car les invisibles sont toujours près de moi... Ils veillent à ce que je ne souffre pas longtemps.

Elle joignit les mains, et son âme s'éleva vers Dieu.

Le silence profond laissait percevoir les moindres murmures de la nuit, et on distinguait les pas d'un cheval suivant le bord de la rivière.

Léonore avait machinalement dispersé la cendre d'un fourneau pour en faire ressortir les étincelles, et tendait devant le brasier sa robe et ses longs cheveux empreints de l'humidité de la nuit, lorsqu'on sonna à la petite porte qui donnait sur la grève.

Un vieux gardien, encore levé, alla voir qui pouvait venir à cette heure; la jeune fille se fit la même question, et, sans savoir pourquoi, attendait avec un vif battement de cœur.

Une minute après, Edgard était devant elle.

La jeune Muller tressaillit de joie et de douleur. Elle se voyait déjà mise à cette cruelle épreuve de taire devant Edgard un secret dont la révélation pourrait sauver Edgard et l'empire.

— Léonore, dit le jeune capitaine en se plaçant à genoux devant elle, dans l'attitude qui lui était naturelle, j'allais partir pour vous chercher à Conrad-Bourg, quand une grâce du ciel vous a fait arriver aujourd'hui chez votre père.

— Vous aviez donc grande hâte de me voir ?

— De vous voir et de m'unir à vous.

— Par les liens du cœur ?... Nous le sommes à jamais.

— Par un marige secret.

— Ah!

— Écoutez, dit Edgard avec précipitation. Il y a trois mois, le jour du conseil tenu par l'empereur, dans l'instant où j'allais refuser un grade militaire qui m'éloignait de vous, vous m'avez dit : « Préférez le devoir à l'amour, et je vous aime, je suis à vous. » J'ai obéi ; je me suis vaillamment servi de cette épée de capitaine qu'on m'avait donnée; j'ai délivré le prince de ses ennemis; j'ai conjuré l'orage qui allait l'entraîner. Quand j'apporte ces titres de dévouement et de fidélité, en rappelant à mon tour votre promesse, vous devez m'aimer, vous devez être à moi.

— Qui dit le contraire? répondit-elle en souriant.

— Aimer, pour une femme loyale comme vous, c'est se donner sans restriction et sans retour; c'est accorder sa foi et sa main comme son cœur ; c'est s'attacher sans regarder l'inflexibilité des liens qu'on reçoit, ne les croyant jamais aussi forts, aussi durables dans la vie que l'amour l'est au fond de l'âme.

— C'est vrai... Mais pourquoi aller aussi vite!

— Les événements peuvent aller plus vite encore...

Léonore frissonna. Elle songeait aux armes qui étaient déjà prêtes.

— Et nous séparer pour toujours, continua Edgard.

Les tourments de la jeune fille redoublaient; elle eut la force de les renfermer en elle-même.

— Voyons, dit-elle, asseyez-vous près de moi, sur ce banc. Il y a loin d'ici au palais, ajouta-t-elle en montrant avec un sourire les murailles nues et noircies de la forge. Maintenant, parlez-moi gravement.

— Oui, car rien n'est grave comme le bonheur... et c'est d'un bonheur bien grand que j'ai à vous entretenir.

Léonore respira.

— Bientôt, sans doute, Léonore, je saurai le secret de ma naissance; je retrouverai mon nom, ma famille, ou du moins je pourrai les connaître.

— Serait-il vrai?

— Écoutez ce qui m'en donne l'espoir; car je veux que vous espériez avec moi. Hier soir, j'étais dans la basilique de Saint-Jean... Je priais pour vous, Léonore, comme je le fais tous les jours depuis que vous courez un danger invisible qu'on ne peut combattre qu'en priant. Dans cette vaste nef, que j'avais vue déserte en entrant, je sentis soudain un homme près de moi. Je me relevai, et, à la lueur de la lampe de l'autel, je vis ce moine que nous avions connu au couvent de Saint-Bruneau.

— Celui qui porte un chapelet d'or sur sa robe blanche ?

— Oui, je le reconnus à ce signe. Au couvent des Chartreux, son indulgence, contraire à toute raison, nous laissa fuir de la prison du monastère pour aller délivrer l'empereur. J'ai revu ce même moine depuis, sur le champ de bataille où on venait de rendre les derniers devoirs aux dépouilles des vaincus ; et toujours, quoique je sois attaché à l'empereur, dont il se montre l'ennemi, toujours sa parole a semblé me bénir.

— Oui, elle est pleine de puissance et de charme.

— En ce moment, debout devant moi, le bras étendu, il montrait le confessionnal, m'ordonnant ainsi d'aller m'y placer. Je fis un mouvement négatif et me retirai d'un pas. Il n'est point d'usage qu'on nous impose la confession, dont nous choisissons le moment, selon les besoins de notre conscience. Mais le moine répéta son geste de commandement. Il y avait en lui quelque chose d'impérieux et de tendre à la fois ; je sentais, à travers son capuchon baissé, son influence suprême pénétrer en moi et s'emparer de mon âme... J'obéis. J'allai m'agenouiller à la place du pénitent, et lui, sans s'inquiéter d'être désigné par mon choix, prit celle du directeur. Il me rappela d'abord le lieu où nous étions, pour s'assurer de la véracité de mes paroles ; puis, comme je me disposais à lui faire l'aveu de mes fautes, il se mit à m'interroger lui-même.

— C'était encore dans les attributions du directeur.

— Sans doute... Mais, ce qu'il y a d'étrange, c'est que ces questions s'attachaient plus aux choses de l'honneur humain qu'à celles de la conscience, plus aux intérêts de la terre qu'à ceux du ciel. « Jeune homme, me dit-il d'abord, vous avez le courage du guerrier, et vous l'avez déjà signalé d'une manière rare à votre âge; mais auriez-vous la force morale qui lutte avec les peines intérieures et la perversité d'autrui, qui a autant d'armes en elle que la destinée peut avoir de revers? » J'ai pensé à vous, Léonore, à vous, mon inspiration divine, et j'ai répondu que j'aurai ce courage.

— Et moi je l'atteste, dit Léonore.

— Mais ensuite, vous auriez peine à le croire, ce confesseur m'a demandé ce que je pensais des devoirs d'un souverain envers son peuple. J'ai répondu que c'était là surtout où cet adage populaire : *Qui donne s'enrichit*, était une vérité; que, plus un souverain donnait de bien-être, d'indépendance à son peuple, plus il devenait puissant; que c'était seulement en dépouillant le faste outrageant, les prérogatives usurpées, et toutes les grandeurs oppressives et illusoires, qu'il devenait véritablement grand.

— Bien, Edgard!

— C'est ce qu'a dit le religieux, et sa voix, qui m'a toujours vivement ému, avait, en prononçant mon nom, une ineffable douceur. Poursuivant son étrange

examen de conscience, il m'a demandé quelle position, selon moi, le prince devait tenir en face de ses grands vassaux. « Les aimer et protéger comme ses sujets, après le peuple et les hommes d'armes, » ai-je répondu. Puis le religieux a voulu savoir quel était mon jugement sur le tribunal secret. J'ai frémi à ce nom; mais, pensant que j'étais devant Dieu, où toute passion personnelle doit se taire, j'ai répondu que l'association des Invisibles, formée pour atteindre et punir tous les crimes sous le voile du mystère, me semblait la source d'où devait découler, sous une civilisation meilleure et quand l'équité serait répandue dans l'air, une justice plus franche et plus digne, exercée à la face du ciel.

— Ensuite?

— Le moine m'a interrogé sur des points moins élevés, mais qui tenaient à la science gouvernementale. J'ai répondu avec l'obéissance et la sincérité qui convenaient à ma place, et à la satisfaction du religieux, si je dois en juger par l'éclat sympathique de son regard, qui, à travers la grille, arrivait jusqu'à moi. Mais, enfin, je lui ai demandé de m'éclairer plutôt sur les devoirs de la vertu personnelle qu'était seulement appelé à pratiquer un obscur chevalier, sans fortune et sans nom.

— Eh bien?

— Oh! c'est là ce qui rend cet entretien et cette heure à jamais mémorables pour moi... Il y a eu un silence, pendant lequel j'ai senti une douce et reli-

gieuse extase descendre dans mon sein; puis le moine m'a dit ces mots : « Edgard, le jour est venu où vous devez connaître votre origine, retrouver vos parents... Enfant, dont l'existence et le cœur ont été solitaires, vous verrez bientôt ceux que vous avez aimés sans les connaître. »

— Que le ciel soit loué! dit Léonore avec une sainte reconnaissance.

— Oui, l'émotion solennelle qui vibrait dans la voix du moine, les voûtes du temple qui l'entendaient, mon bonheur si grand qu'il n'aurait pas voulu le tromper, tout m'attestait la vérité de cette promesse!... J'ai frémi et palpité de joie, comme si, dans ce confessionnal, j'eusse déjà été sous le regard et le souffle vivifiant d'un père.

— Votre cœur, Edgard, est fait pour tous les nobles amours.

— Le moine a repris d'une voix plus grave : « En connaissant votre nom et votre famille, jeune homme, vous apprendrez aussi l'avenir qui vous est réservé... vous y arriverez fort et pur, il suffit. Jurez de ne pas reculer devant la destinée qui vous sera faite, quelque difficile qu'elle vous paraisse, et d'en remplir les devoirs avec tout ce qu'il y a dans une grande âme d'honneur et de courage. » J'ai juré. Le ministre de Dieu a reçu mon serment dans les termes qu'il a dictés... Puis, laissant là toute ma confession qu'il avait droit d'attendre, il a disparu, et je suis resté seul dans l'église.

— Quel mystère!

— Je suis demeuré là, longtemps plongé dans la rêverie.

— Vous pensiez à tout ce que pouvait renfermer un avenir inconnu.

— Je pensais à vous, Léonore. Je me disais : « Le moment est venu pour moi d'une destinée nouvelle, il faut que Léonore m'appartienne avant ce temps. Demain, je peux être au premier ou au dernier rang des hommes, bien plus riche, plus puissant ou plus pauvre et plus obscur que la fille de l'armurier; les apparences de sacrifice, les idées de mésalliance établies par le monde, viendraient se mêler à notre affection suprême... Oh! non, que nul nuage d'une atmosphère basse et pesante ne trouble le miroir de cette eau pure. »

— Les différences de rang, de fortune, sont bien peu de chose, Edgard; je les oublierais pour vous, comme vous les oublieriez pour moi.

— Oui... mais, Léonore, ne trouves-tu pas du bonheur à nous unir tandis que nous sommes égaux et devant un avenir inconnu? Si je suis de pauvre et obscure extraction, la fille du riche et honoré marchand sera venue d'avance vers moi; si je suis de noble origine, je t'aurai prise d'avance pour mon égale. Ne te plaît-il pas de jouer ainsi nos destinées, bien sûrs que celui qui gagnera honneur et richesse ne sera pas plus heureux que celui qui les aura donnés!... Ce n'est pas tout encore. Dans le vague des

paroles qui me sont venues, je peux rêver mes parents depuis les princes qui dominent l'empereur jusque parmi les brigands qui infestent l'Allemagne. Peu importerait pour nous; mais toutes les castes luttent entre elles, et leur guerre pourrait invinciblement nous séparer.

Léonore le savait mieux encore que lui.

Le jeune homme se leva dans une vive exaltation.

— Oh! dit-il en portant la main à son front, je sens là qu'un mouvement suprême se prépare... Nous sommes seuls, la nuit est profonde, la ville est calme, et j'entends comme un bruit lointain du destin qui roule de grands événements! Ce bruit vient répondre en moi!... Je sens mon bras tressaillir, ma poitrine se soulever, mon cœur battre et bondir comme pour s'élancer à une grande bataille!...

Il se jeta avec impétuosité aux genoux de la jeune fille.

— O Léonore, dit-il, pour tous ces orages qu'il faut traverser, ne me laisse pas seul! viens avec moi; je puiserai la sérénité dans tes yeux, la force sur ton front, l'amour de l'humanité entière dans la main que tu me tendras; j'aurai le courage, la vertu, le triomphe, j'aurai tout avec toi; tout ce que tu voudras me sera facile... Je ne dirai, dans aucune entreprise : « Je vais là; » mais : « Léonore m'y conduit, et j'arriverai! »

La jeune fille, en l'écoutant, tenait ses regards perdus dans l'espace.

Edgard disait encore, les yeux humides de larmes et embrasés d'amour :

— Sois mon âme immortelle, sois mon inspiration divine, sois *ma femme*... Ce mot, qu'on a profané, devient vrai et sublime, lorsqu'il parle de tes semblables, de celles qui peuvent mettre au cœur de l'homme la force et la vertu... Oh! réponds-moi, Léonore, veux-tu être *ma femme?...*

— Oui, je le veux, dit-elle avec un accent profond, car cela est juste.

Edgard, dont le front était penché sur les genoux de la jeune fille, dont les cheveux blonds flottaient sur la soie bleue de sa robe, releva la tête, le visage allumé de fièvre, mais de cette fièvre d'existence qui redouble toutes les facultés et leur imprime une sainte énergie.

— Oui, répéta Léonore en tirant un anneau de son doigt; prends-le, Edgard, comme l'anneau des fiançailles... Tu as raison, ami, c'est sous ce toit du brave et heureux artisan, dans cette région qui tient le milieu entre la grandeur et la misère, que nous devons unir nos mains, avec l'équité de nos consciences et la sanction de l'amour, sans savoir quelle influence cette union aura sur la destinée de l'un ou de l'autre.

— Oh! quoi qu'il arrive, pourrais-je jamais t'élever, t'enrichir! toi, qui possèdes les dons du ciel et de la nature! grande et sage autant que douce et tendre! avec la beauté qui enivre et la pureté qui fait trembler de respect!... Va, si les apparences me font ton

égal, au fond de l'âme je t'obéirai toujours en t'adorant.

— Silence, dit Léonore, qui posa sa main sur les lèvres brûlantes du chevalier; laisse-moi penser aux moyens d'accomplir notre mariage.

Après un moment de silence, elle reprit :

— Dépendants comme nous le sommes tous deux, personne au monde ne doit connaître cet engagement, que le prêtre qui le bénira. Notre union se fera, solitaire et ignorée, un soir...

— Demain.

— Soit, demain soir.

— A la basilique de Saint-Jean.

— Oui, dans ce temple où tu as eu la révélation des liens qui t'unissent à ce monde, d'une famille à retrouver... Qu'il soit pour nous une garantie de bonheur...

— Oh! je te remercie.

Edgard passa lentement à son doigt l'anneau que Léonore venait de lui donner, et pendant cet acte solennel, les deux jeunes gens fondirent délicieusement leurs regards l'un dans l'autre... Douce union, la meilleure de ce monde!

Ils allaient donc s'unir le lendemain, jeunes et beaux, et s'adorant tous deux.

Mais Léonore était sous le coup d'une condamnation à mort, Edgard menacé non moins cruellement par la révolution qui se préparait : ils allaient s'unir sans doute pour une bien courte existence.

Au fond de ce sombre et obscur bâtiment, où les dernières lueurs de la forge rustique allaient enflammer les armes suspendues à la muraille de rouges étincelles, leur amour prenait quelque chose de l'acier trempé pour les combats : il devait être victorieux ou brisé.

X

VOYAGE SOUS TERRE

Nous allons maintenant rejoindre l'impératrice Sophie, demeurée, à la suite du siége, dans la forteresse démantelée.

Il était huit heures du soir. La princesse, au milieu de ses femmes, achevait avec la veillée la laine qui pendait à sa quenouille d'ivoire. Dans cette petite cour de femmes, inanimée et monotone, l'ennui avait son effet ordinaire; non-seulement la grande-maîtresse s'était endormie, à son heure, sur une page de la Bible, mais toutes les dames d'honneur paraissaient plus ou moins frappées de somnolence, comme si un enchanteur les eût touchées de sa baguette. Et il y avait, en effet, ce soir-là, un grand dessein de formé, pour lequel il était nécessaire que tout le monde fût endormi.

Sophie de Bavière seule, quoiqu'elle fût plus occupée à rêver qu'à travailler, paraissait parfaitement éveillée.

Depuis quelque temps, ce n'était plus cette femme

d'une timidité mélancolique, d'une sensibilité ombrageuse, ébranlée par la souffrance et voyant partout des sujets de crainte. Maintenant elle vivait, le sourire de la confiance était sur ses lèvres, le rayon de l'espoir dans ses yeux; elle était devenue belle par l'éclat de la sérénité. Elle régnait dans ce château en décombres, et dont les environs avaient été changés en cimetières par les fosses qu'on y avait creusées après la bataille; sa royauté, semblable à cette citadelle, n'était plus guère que ruines et dépouilles flétries; et jamais elle n'avait été si heureuse!

Pendant la nuit du siége, Sophie, par un mouvement de piété folle, mais inspirée, avait couru chercher un refuge dans la chapelle abandonnée qui touchait au château et renfermait une pierre tumulaire sur laquelle étaient gravés le nom d'Henri Waltimor et la date de sa mort.

A la lueur de l'incendie, elle avait retrouvé cette tombe, et s'y était jetée à genoux.

En demeurant là, prosternée dans les angoisses de l'effroi, tandis que les fureurs de la guerre éclataient à deux pas d'elle, Sophie s'était cependant aperçue que la pierre se soulevait à l'un de ses côtés de manière à laisser une large ouverture. Distraite de la terreur du moment, quelque intense qu'elle fût, par le désir pieux de voir le cercueil où reposaient les restes de son amant, elle avait machinalement essayé de soulever la pierre de la tombe. Contre toute attente et contre toute raison, cette large dalle était disposée de

manière à se mouvoir sur des espèces de gonds et à tourner sur elle-même.

La princesse, à ses premiers efforts, l'avait donc entièrement ouverte.

Elle resta pliée sur ses genoux, les mains jointes, les yeux baissés vers ce cercueil que les ténèbres dérobaient à ses regards, attendant que les feux de l'incendie, qui jaillissaient souvent sous les arceaux de la chapelle, vinssent en éclairer l'intérieur.

Bientôt une colonne de flamme s'éleva près de là à une grande hauteur; la lueur plongea dans le fond de la fosse... mais ce n'était qu'un vide profond, un caveau sans cercueil. Sophie avait peine à en croire ses yeux. Cependant, l'incendie lui prêtant toujours son flambeau, elle s'assura que cette cavité servait seulement d'entrée à un étroit escalier.

Alors, devant ce tombeau inhabité, une révélation bienheureuse était venue l'éclairer. Henri vivait encore... C'était Henri, et non point son ombre, qui lui était apparu dans la première nuit passée à Conrad-Bourg; ces paroles si chères étaient celles d'un vivant.

Sophie revenait aussi à l'existence; son âme, si longtemps flétrie et penchée, se relevait sous ce rayon de bonheur. Elle entendit alors sans frémir et les cris de guerre et l'éboulement terrible des remparts... Et, au matin, quand la victoire se décida pour le parti de l'empereur, elle reparut, toute radieuse de sa victoire à elle, de son amour, de son bonheur subitement retrouvé.

C'était pour cela qu'elle avait demandé la permission de rester à Conrad-Bourg, se promettant de descendre dans le caveau de la chapelle, de parcourir le chemin que Henri avait traversé pour venir jusqu'à elle, et d'y retrouver de lui quelque trace, quelque souvenir.

Ce soir-là était celui qu'elle avait fixé pour son excursion nocturne.

Dès que tout le monde fut endormi au château, elle s'enveloppa d'un voile, d'une mante, prit son rosaire bénit avec elle, puis une lanterne dont elle voila la lumière d'un pan de son manteau pour la dérober aux yeux des sentinelles, et se rendit à la chapelle.

Là, elle ouvrit la dalle, et descendit vaillamment l'escalier du souterrain.

Si on consignait les miracles de l'amour comme ceux des saints, on verrait figurer dans les légendes la résolution opérée par la princesse la plus timide du monde, et qui pénétra seule dans les entrailles de la nuit, sous le sol d'un vieux temple pavé de tombes.

Ce n'étaient point des caveaux faits à main d'homme, dans lesquels Sophie descendait, mais un souterrain naturel, tel que ceux qui perçaient dans de longs espaces la terre de Bohême, avant le resserrement graduel du sol et des montagnes.

La jeune femme parcourut une galerie souterraine, où un sentier, coupé dans le roc, côtoyait un terrain semé de rochers et d'abîmes. C'était un désert plus triste que ceux des espaces élevés, car les vivants

ne l'avaient jamais traversé. La voûte, surbaissée, laissait tomber de lourdes gouttes d'eau glacée; les chauves-souris, détachées des parois et acharnées contre cette clarté qui venait les frapper, tournoyaient autour de la lanterne, et en dérobaient parfois la lumière.

Cependant à cette pensée : « Waltimor a passé ici, a parcouru ces chemins affreux pour me voir, » Sophie marchait, légère et rapide, comme si le vent frais eût soufflé dans son voile pour la pousser en avant.

Plus loin, la voûte s'éleva au point de se perdre dans la nuit; tout sentier frayable fut effacé. Il fallait gravir des bancs de roc, traverser des espaces de mousse fangeuse, puis rencontrer encore des aspérités rocailleuses qui heurtaient les pieds, tandis qu'au-dessus de la tête des quartiers de pierre, à peine retenus à la voûte crevassée, menaçaient de s'écrouler au faible ébranlement des pas les plus légers.

Les forces de la princesse de Bavière, ses pieds délicats et déjà déchirés, commençaient à se refuser à ce pénible voyage, quand l'aspect du souterrain changea subitement.

Ce fut une large grotte aux proportions harmonieuses. Le dôme s'élevait en courbe ogivale, où les filaments de rochers traçaient de légers arceaux; l'air extérieur pénétrait par des crevasses garnies de plantes verdoyantes; le sable, sec et uni, offrait parfois des ondulations de mousse ou des cristallisations chatoyantes.

Sophie aperçut de loin comme une très-large plaque d'acier limpide et bleuâtre. Elle approcha... c'était une citerne, où le vent du dehors n'avait jamais soulevé une onde, qui n'avait jamais entendu un bruit sur ses bords, et dont l'eau était tellement unie et immobile, qu'elle semblait avoir perdu sa nature pour prendre celle d'un miroir métallique.

Cette eau dormait dans le granit, mais entourée d'un terrain fertile où croissaient pour elles seules de magnifiques pariétaires, puis le dictame blanc, la soldanelle pourpre, l'iris bleu et rose. On était en hiver, mais ces plantes fleurissaient au hasard, ignorantes du cours des saisons, sous ces arceaux dont l'air tiède et vivifiant leur donnait un printemps souterrain.

Dans cette grotte hospitalière, aux suaves émanations, une pensée nouvelle vint enivrer Sophie de joie. Elle avait voulu voir seulement ces lieux où Waltimor avait passé, où son regard s'était reposé. Tout à coup elle songea que, puisqu'il parcourait parfois ces souterrains et habitait peut-être près de là, elle pouvait l'y rencontrer, le revoir !...

Un banc de granit, pavoisé de guirlandes de lierre, était à peu de distance de la fontaine; Sophie alla s'y asseoir, dans la folle pensée d'attendre Waltimor... Elle n'avait pas eu un moment de crainte dans son pèlerinage; la fatigue était dissipée, nul intempérie de l'atmosphère ne la blessait, elle était dans la meilleure situation, non pour raisonner, mais pour rêver.

Elle appelait Waltimor à voix basse, et son cœur frappait violemment sa poitrine au bruit de pas lointains qu'elle croyait entendre dans les profondeurs où, depuis la création, nul bruit ne s'était levé.

Comme la jeune femme regardait autour d'elle, elle vit sur le roc auquel elle était adossée et que frappait le rayon de la lanterne, des caractères gravés... C'était son nom, tracé sur la pierre brute par le burin.

Ce nom, par lequel Henri semblait répondre à la voix qui prononçait le sien, porta au dernier degré les espérances insensées de la jeune femme. Elle reprit sa lumière et s'élança devant elle, voulant parcourir tout le souterrain pour y retrouver Henri.

Plusieurs profondeurs s'ouvraient devant elle, elle en prit une au hasard, et, lorsque celle-ci se trouva croisée par d'autres cavités, le hasard guida encore ses pas. Elle s'avança toujours davantage dans les mystères du labyrinthe.

Mais, enfin, toutes les voies divergentes se perdirent; une pente rapide se trouva seule devant ses pas, elle la descendit, et fut irrésistiblement conduite dans une vaste caverne sans issue.

Là, tout le paysage souterrain était sombre et terrible. Des masses d'argile éparses, frappées obliquement par la lueur du flambeau, montraient à l'imagination des figures gigantesques et verdâtres; celles qui flottaient dans la pénombre semblaient plus effrayantes encore; et d'énormes racines, surgissant du

sol, semblaient des serpents qui suivaient ces fantômes... Toutes les espérances de la pauvre pèlerine étaient venues aboutir à cet antre affreux.

Sans que rien marquât le cours du temps dans ces profondeurs de la terre, Sophie pensa bien qu'elle marchait depuis plusieurs heures, et qu'il fallait se hâter pour rentrer avant le jour au château. Le froid, la fatigue, se joignant à ses réflexions, elle revint aussi vite qu'il fut possible sur ses pas.

Mais, dans le dédale qu'elle suivit alors, la voyageuse ne retrouva plus la belle et verdoyante fontaine... plus la galerie bordée d'un sentier de pierre... plus rien de ce qu'elle avait remarqué... Elle sentit avec une stupeur, avec un effroi déchirant, qu'elle s'était égarée!... Elle n'avait pas songé un instant, la noble princesse, toujours portée en litière, que le souterrain pût lui refuser une voie de retour au moment où elle le voudrait, et l'obstacle qui se présenta fut terrible.

Comme il était dans la nature de Sophie de Bavière de se désoler à tout malheur au lieu de chercher à y remédier, son premier mouvement fut de s'asseoir sur une pierre et de fondre en larmes, au lieu de tâcher de découvrir son chemin. Ce ne fut que longtemps après, que l'affreuse pensée de demeurer là ensevelie vivante surmonta son abattement; la nécessité parlant plus haut que sa faiblesse, elle se mit à errer avec la fièvre de la peur et du désespoir dans le labyrinthe de plus en plus inextricable.

Elle marchait haletante, baignée de sueur froide, jetant autour d'elle des regards effarés, incapable de reconnaître un indice secourable, s'il se fût présenté, prête à tomber de lassitude à chaque pas, et faisant un trajet immense sur l'aile brûlante de la fièvre qui l'emportait.

Un dernier malheur manquait à la pauvre égarée : il ne tarda pas à venir l'accabler. Sa lumière, trésor immense dans cette éternelle nuit, baissa, pétilla lentement et s'éteignit.

A ce moment affreux, où il ne lui était même plus possible et tenter de nouveaux efforts pour son salut, Sophie se sentit mourir aussi. Elle se laissa tomber sur la terre, et crut que sa vie allait s'exhaler comme la faible lueur de son flambeau.

— O Waltimor! dit-elle, tu vis encore, et moi je meurs!... Notre séparation était bien éternelle!

Elle resta, en effet, plongée dans une prostration profonde, qui n'avait plus de l'existence que la douleur.

Mais, en tombant, le mouvement de son corps avait dérangé quelques rameaux des broussailles qui tapissaient les parois, et, de cette éclaircie, le rayon d'un jour pâle se répandit sur elle. A ce bonheur, à ce salut inespéré, la jeune femme tressaillit et tendit les bras à ce rayon bienfaisant. La lumière, mère céleste et protectrice, venait chercher un de ses enfants perdu loin d'elle.

Se redressant avec une force nouvelle, Sophie écarta

les branchages desséchés, et fit une ouverture assez large pour que son corps mince et souple pût y passer. Elle se retrouva bientôt sur la surface de la terre, revoyant avec un cri de joie le ciel, le jour, l'espace, le monde des vivants.

Elle regarda autour d'elle, et ne reconnut pas le lieu où elle était; cependant elle se remit à marcher, et avança avec espérance et fermeté. C'était partout une campagne morne, solitaire, baignée d'une brume grise... Mais, à chaque pas, on pouvait rencontrer un toit de maison, un berger, une route; ce ciel sombre, ces arbres secs, paraissaient encore délicieux à Sophie, et elle trouvait admirable à voir le lapin qui broutait dans les landes.

Cette situation n'était pourtant si douce que relativement à celle qui venait de finir. La princesse de Bavière était seule, perdue dans des parages déserts... et la faim commençait à faire sentir ses cruels symptômes dans tout son être, atteint de frissons et de langueur.

Elle s'assit sur un petit monticule, où elle espérait qu'on pourrait l'apercevoir et lui venir en aide.

Ce secours, qu'elle ne pouvait pas même aller demander à la porte d'une chaumière, dans cette profonde solitude, vint, en effet, la trouver.

Il descendit bientôt du sentier d'une colline un gros cheval, portant sur sa robuste croupe garnie de paniers, un homme, une femme, des enfants, des légumes et des fruits d'hiver. C'était une famille de

paysans qui se rendait, avec toutes ses provisions, au village voisin.

Sophie avait quelques florins sur elle, et se hâta d'acheter des gâteaux de froment et des noix. Elle eût pu sônger à profiter de cette occasion pour retourner dans les lieux habités... mais il n'y avait plus de place vacante sur le cheval; pour obtenir une de celles occupées, il eût fallu se faire connaître, ce qui eût été pénible pour l'impératrice d'Allemagne, se trouvant d'aventure errante en pleine campagne, à la fin de la nuit.

Il lui fallut donc voir s'éloigner la petite colonie en dévorant son pain et ses noix, et en songeant que ses florins allaient commencer la fortune de ces braves gens. Car, selon la croyance populaire, la rencontre fortuite d'une souveraine *porte bonheur*, puisque, sans doute, une souveraine peut donner plus que ce qu'elle a.

Sophie se remit en marche. Avant de quitter les paysans, elle s'était fait indiquer la route de Conrad-Bourg; elle en prit une autre, ainsi qu'il arrive souvent, et s'éloigna à chaque pas davantage de sa résidence, qui était déjà à plusieurs milles derrière elle.

Elle se reconnut bientôt plus égarée que jamais, ne rencontrant pas âme qui vive, n'apercevant pas une maison dans l'étendue. Elle eût voulu demander son chemin aux nuages qui passaient sur sa tête, aux oiseaux qui voltigeaient autour d'elle; mais les nuages se perdaient comme elle, les oiseaux n'allaient qu'à leur nid.

Elle suivit pourtant machinalement une belle poule d'eau mordorée, qui la conduisit au bord d'une source encaissée de verdure, et couverte, dans toute sa largeur, par un antique bouleau. Elle but de cette eau, et, en se relevant, ses yeux furent frappés des mêmes caractères qu'elle avait vus dans la grotte; elle lut ce même nom de *Sophie*, gravé, cette fois, sur l'écorce blanche et lisse de l'arbre.

Aussitôt le charme puissant qui s'était attaché à sa course insensée, revint la dominer. Elle ne douta plus que Waltimor n'habitât ces lieux sauvages, elle se crut certaine d'y retrouver de nouveaux indices de son existence... peut-être la trace de ses pas.

Depuis cet instant, elle marcha plus vive, plus légère; elle alla par colline et vallée, interrogeant l'espace, demandant partout Waltimor!... et sentant au fond de son âme qu'elle devait aller ainsi jusqu'à ce qu'elle pût le revoir.

Hélas! ce bonheur ne vint pas encore... Mais la nuit vint, et avec elle de nouveaux dangers, de nouvelles souffrances.

L'ombre épaisissait rapidement. Les roches à fleur de terre, les branches mortes, couvraient l'étendue, où nul chemin n'était frayé; au-dessus, tout était brouillard et ténèbres, remplis des longs mugissements du vent.

En tournant le flanc d'un coteau, la voyageuse se trouva tout à coup devant une sorte d'édifice sauvage, auquel il était impossible de donner un nom.

D'énormes blocs de rochers, montés à une hauteur prodigieuse, formaient un donjon de largeur irrégulière, dont la masse était suspendue, comme par enchantement, à une côte rocailleuse, et dont les intervalles de pierres formaient seuls le portail, les fenêtres et les créneaux.

Cette fortification noire, moussue, rongée par le temps et s'élevant dans le désert, remontait peut-être à l'âge où on n'avait aucune idée d'architecture, ou avait été construite dans le feu d'une guerre, à la hâte et au hasard.

Tel qu'on le voyait, ce donjon lourd, informe, d'aspect farouche, était aux nobles et fiers châteaux forts ce que l'animal féroce est à l'homme. A la nuit tombante, sa masse d'ombre, jetée au bord d'un bois, détachée sur un ciel chargé et jaunâtre, écrasait l'âme de tristesse et d'effroi.

La princesse de Bavière, à l'aspect de cet étrange édifice, eut la pensée de le fuir bien plutôt que d'y chercher un asile. Elle se retira dans un fourré d'arbres voisin, prête encore une fois à désespérer de sa vie.

Cependant une pluie serrée, après avoir frappé avec un bruit sonore le dôme de sapins, commençait à ruisseler sur l'impératrice. Elle se désespéra à ce nouvel incident, la délicatesse de ses habitudes lui faisant regarder comme absolument impossible de demeurer exposée à la pluie.

Malgré son extrême répugnance, elle se rapprocha

du donjon, qu'elle devait croire inhabité, puisqu'il n'offrait aucune lumière, afin de mettre au moins un abri sur sa tête.

Il n'y avait ni grille ni portail à ouvrir pour pénétrer dans l'intérieur; les blocs de granit laissaient au pied de la muraille un passage qui servait d'entrée. Dans l'enceinte, qu'éclairait encore une lueur du couchant, la princesse n'aperçut ni habitant ni trace d'habitation. Cette solitude sauvage la frappait de crainte, et, si elle eût rencontré quelqu'un dans un tel lieu, elle eût eu bien plus de frayeur encore.

Voyant, au fond, un escalier formé de pierres brutes superposées, elle se hasarda à y monter.

L'étage où elle arriva était également rustique et désert; mais il y avait du feu allumé dans l'âtre d'une grossière cheminée, et, partant, un peu plus de lumière; une table de planches était au milieu de la pièce; un lit de feuilles sèches dans un coin; il y avait même un grand chapeau de feutre gris, orné d'une plume rouge, suspendu à la muraille, et un luth posé au-dessous. Cette plume, cet instrument, étaient au moins des vestiges du monde civilisé.

Sophie eut le courage de s'asseoir en cet endroit; elle s'enhardit même jusqu'à développer sa mante devant le foyer, et à tremper sa chaussure mouillée dans la cendre chaude... Mais cette heureuse assurance fut de courte durée. Elle entendit bientôt des voix nombreuses au-dessous d'elle et des pas lourds mêlés de bruissement d'armes qui montaient l'escalier.

La malheureuse femme, tremblant de tout son corps, baissa son voile, croisa sa mante pour cacher les armoiries qui bordaient son corsage, et se retira derrière l'appui de la cheminée... Elle eût voulu entrer dans la muraille.

Il était impossible de se faire illusion à cet égard; elle était dans un repaire de brigands. Ces hommes sauvages seraient furieux de voir leur retraite découverte; ils voudraient obtenir d'elle pour rançon de l'or, des joyaux qu'elle n'avait pas... Il fallait s'attendre aux plus cruels traitements, à la torture, à la mort... Son sang s'arrêta dans son cœur, une sueur froide coula de son front.

La figure qu'elle vit entrer était bien celle d'un bandit du type le plus hideux; on n'apercevait sur lui que des peaux de bêtes fauves, puis un sabre, un poignard, qui brillaient dans la rude pelure.

Cet homme s'arrêta à quelques pas de la princesse, et lui dit :

— Le souper est prêt... Madame veut-elle qu'on la serve?

Quand, au lieu de la surprise irritée que le brigand devait témoigner à sa vue, au lieu de l'étreinte meurtrière de son bras, qu'elle croyait déjà sentir, Sophie entendit ces mots prononcés d'un ton rude, mais poli, elle crut que son esprit s'égarait et qu'elle avait mal compris.

Le bandit, ne recevant aucune réponse à sa de-

mande, prit ce silence pour un consentement; il répéta :

— On va servir le souper de madame.

Et il descendit à l'instant.

La princesse était dans une stupéfaction qui ressemblait à de l'extase; elle pressait son front de sa main et cherchait en vain le secret de cet étrange accueil. Comment ces hommes savaient-ils qu'elle viendrait là ce soir, quand elle s'en doutait si peu elle-même?... Pourquoi l'attendaient-ils... s'ils ne l'avaient jamais vue? Pourquoi cette hospitalité débonnaire envers la première femme venue?... S'ils reconnaissaient l'impératrice, malgré l'obscurité et le capuchon qui cachait son visage, comment montraient-ils si peu d'étonnement?... Pensaient-ils qu'elle allait quitter son trône d'Allemagne pour venir régner sur eux dans les bois?...

Elle n'eut guère le temps de se livrer à ces perplexités. Le même bandit revint chargé de mets qu'il posa sur la table. D'autres parurent ensuite à l'ouverture de l'escalier et se répandirent dans la chambre. On les apercevait à la lueur vacillante du foyer, sans pouvoir distinguer leurs traits.

Ils déroulèrent plusieurs peaux de bêtes fauves et les étendirent avec soin sur la couche de feuilles; ils suspendirent à côté un manteau de femme, sans doute pour que Sophie pût changer le sien, qui était encore mouillé; ils remplirent l'âtre de fagots pétillants.

— La nuit est froide, dit l'un d'eux; nous avons pensé à fermer ces fenêtres.

Et, cela disant, ils étendirent devant les ouvertures de la muraille des treillages serrés, formés de branchages de bois, qui, selon leurs idées peu raffinées de bien-être, devaient suffisamment garantir des intempéries de l'air.

Puis ils redescendirent tranquillement l'un après l'autre.

— Tous les allfressers sont maintenant rentrés, dirent les derniers en se retirant; si madame désire quelque chose, elle n'a qu'à frapper dans les mains, on lui apportera ce qu'elle demandera... excepté de la lumière cependant... car il serait plus dangereux d'en avoir cette nuit que jamais.

Quand Sophie demeura seule, son étonnement et sa terreur redoublèrent encore, s'il était possible. Le nom épouvantable d'*Allfresser* (1) venait de lui apprendre dans quel gouffre elle était tombée.

On appelait ainsi la bande formée des soldats des troupes impériales, qui, forcés par le manque de paye et de vêtements à déserter et à se répandre dans les bois, y avaient apporté leur connaissance des armes et cette habitude de donner la mort, qui, n'étant plus réglée par le devoir militaire, devenait une tuerie épouvantable. Les allfressers dévastaient les demeures aux environs de leur antre, attaquaient les

(1) Qui dévore tout.

voyageurs les mieux armés, et ne faisaient jamais de prisonniers.

Mais, au lieu d'avoir à souffrir de leur cruauté, la princesse égarée, tombée dans leurs mains, sans défense, était encore traitée par eux en princesse sauvage ; voilà ce qui confondait sa raison.

En ce moment, elle entendait à l'étage inférieur les sons d'une musique militaire, paisible et grave, par laquelle les brigands avaient certainement la prétention de la distraire pendant son repas du soir.

Ce repas grossier et barbare, ce pain chaud encore plein de cendre, ces oiseaux mal plumés et rôtis sur la braise, avaient pourtant un arome âpre et mordant qui, aidé d'une faim extrême, excitait au dernier degré la convoitise de la pauvre voyageuse.

Accablée de fatigue et de besoin, qu'il eût été doux de manger au gré de son envie de cette viande dorée, de boire à cette cruche qui offrait le rubis limpide de son vin, puis d'aller s'étendre sur ces peaux chaudes et moelleuses !

Mais tout cela avait été volé, apporté par des mains criminelles et tachées de sang. Sophie croyait qu'il y allait de la damnation éternelle d'y toucher. Elle prit son rosaire et se mit à prier pour distraire de la tentation, s'il était possible, son âme et ses sens.

Au bout de quelques instants, la musique ayant cessé et un silence profond régnant à la place, la jeune femme pensa que tout le monde dormait dans le donjon, qu'il lui serait sans doute possible, avec

son pas léger, de sortir sans rompre le sommeil de fer qui devait fermer les yeux de ces hommes des bois, et qu'il était au moins de son devoir de faire ce qu'il était possible pour fuir le séjour des brigands.

Elle se leva et se dirigea vers l'escalier... Mais, comme elle passait devant la couche de feuilles, ses pieds déchirés, ses jambes endolories, refusèrent absolument de la porter. Elle fut obligée de s'asseoir sur ce lit rustique, et y laissa bientôt tomber sa tête alanguie. Le vent tourbillonnait en longues rafales, les cimes des grands arbres agitaient leurs ondes immenses dans l'espace; ces bruits, d'une lugubre harmonie, berçaient la pauvre voyageuse.

Le besoin de la nature, plus fort que toute résolution, l'endormit bientôt du plus doux sommeil dans cet antre maudit.

XI

DANS LE DONJON

Au bout de quelques heures, la princesse fut réveillée par un bruit fort léger. C'était le pas d'un cheval qui approchait du donjon.

Elle se précipita vers une ouverture de la muraille, écarta le voile de branchages qui la fermait, et vit, à la lueur des étoiles, une forme équestre montant des rochers qui semblait impossible au pied d'un cheval de gravir. La forme sombre vint se perdre dans les taillis qui enveloppaient la base du bâtiment, et bientôt un nouveau bruit de pas se fit entendre sur l'escalier.

Ces pas légers causèrent à la princesse, sans qu'elle sût pourquoi, une impression d'épouvante plus profonde que les pas pesants des bandits.

Une femme entra, tenant une lanterne sourde à la main.

Le rayon lumineux, en se répandant dans l'enceinte, fit tressaillir d'une surprise extrême les deux personnes qui s'y trouvaient.

— Dieu ! Son Altesse l'impératrice ! s'écria la femme qui venait d'entrer.

— La comtesse Ursule de Norberg, dit Sophie d'une voie entrecoupée.

Elles demeurèrent immobiles.

— Mes yeux ne me trompent-ils pas ? reprit Ursule. Est-ce bien notre auguste souveraine que je trouve seule en cet endroit, au milieu de la nuit ?

— Une fantaisie imprudente, répondit la princesse, m'a égarée. J'ai voulu visiter seule des souterrains attenant à la forteresse où je résidais ; leur dédale m'a conduite à une issue opposée à celle d'où j'étais partie et s'ouvrant dans une campagne inconnue... Je n'ai marché tout le jour durant que pour me perdre davantage, jusqu'au moment où, surprise par la nuit et l'ouragan, j'ai cherché une retraite ici... sans savoir où j'entrais...

— Fatalité inouïe ! dit la comtesse, tandis que Sophie examinait en dessous et avec crainte sa mystérieuse hôtesse du *château des Croix*.

— Mais, ajouta la princesse, c'est chose bien étrange ; ma vue, dans cette chambre où sont bientôt montés les allfressers, ne leur a causé aucune surprise !... Sans que je dise un seul mot, ils ont apporté mon souper... et préparé ma couche.

— Je vois ce que c'est, dit Ursule en souriant, il n'y avait pas de lumière ici ; ces gens, en apercevant une femme enveloppée d'une cape brune, silencieuse comme je le suis souvent, vous ont prise pour moi,

qu'ils ont crue rentrée avant eux au donjon, et vous ont servie à ma place.

— Votre place, madame, est donc bien élevée parmi eux? dit Sophie. Puis elle ajouta en elle-même: « Après avoir commandé aux démons, la voilà devenue chef de brigands; ce n'est pas déroger. »

Ursule, sans répondre, dit, en montrant le repas servi :

— Eh bien, ma chère et noble princesse, dans la position malheureuse où je vous vois, je pense qu'il faut réellement boire la coupe jusqu'à la lie, en prenant un peu de ces vins rustiquement servis.

Elle indiqua de la main une escabelle où Sophie se laissa tomber.

— Je prendrai la liberté de m'asseoir à votre table... pour vous servir, ajouta-t-elle en découpant les rôtis, dont la chaleur du foyer avait entretenu le fumet attrayant.

Sophie mangea beaucoup par faim, beaucoup par peur, voulant bien se garder de blesser sa redoutable hôtesse, quoique, en réalité, elle eût préféré la compagnie d'un allfresser à celle de cet être de plus en plus équivoque.

Elle continuait à l'observer à la dérobée.

Ce n'était plus la délicate et élégante châtelaine, faisant les honneurs de son manoir à l'impératrice. La vie au grand air et l'exercice dans les bois lui avaient donné une carnation plus animée et une vigueur nouvelle; ses manières, toujours de la même

distinction, avaient, au lieu de grâce languissante, une empreinte libre et fière.

Ce n'était pas non plus le spectre effrayant qu'on voyait en elle lorsqu'elle reprenait dans la nuit sa forme naturelle. Elle portait bien, comme dans ses courses nocturnes, une robe de laine brune, des cheveux à l'abandon ; mais son vêtement d'amazone dessinait agréablement sa taille élevée et bien prise ; elle avait mis, en quittant sa toque mouillée, le chapeau que Sophie avait remarqué en entrant, et, sous ce feutre gris à plume rouge, sa chevelure noire encadrait, avec autant de grâce que de désordre, son beau et pâle visage ; ses traits étaient calmes, ses yeux brillants, sa voix naturelle.

Elle mangeait peu, et semblait préoccupée de pensées dont la rencontre extraordinaire de l'impératrice n'avait pas le pouvoir de la distraire entièrement.

— Mais vous-même, madame, dit Sophie, qui sentait ses impressions pénibles redoubler dans le silence, vous avez aussi passé une journée de fatigue, à ce qu'il paraît?

— Oh ! moi... peu importe que j'use mes forces, je n'en aurai pas besoin longtemps!

— Cela doit vous paraître si étrange, ces bois remplis de tempête, cette demeure sans abri !... ces hommes... dont le respect et l'obéissance... sont encore effrayants...

— Quand on porte en soi un sentiment fixe, puissant, il efface les étrangetés comme les périls. Le vent

balaye de sa trombe les grands arbres comme les brins de paille, pour régner seul dans la plaine.

Sophie vit bien que la comtesse parlait de sa tendresse, de ses regrets pour son frère... et devant le regard exalté, sublime, qui brillait alors dans les yeux d'Ursule, elle eut honte de sa faiblesse.

— Moi aussi, dit-elle tout bas en cachant sa tête derrière la vaste amphore qui contenait le vin sur la table; moi aussi j'étais entraînée dans ces lieux inconnus par l'espoir d'y retrouver Waltimor. Et pourtant je n'ai pu me voir, sans effroi, ensevelie dans un souterrain, jetée dans une caverne de brigands... Cette femme a le cœur plus ferme que moi... Est-ce que les bonnes et les mauvaises passions grandissent ensemble?... est-ce qu'il faut être un peu endiablée pour savoir bien aimer?

— Mais, dit la princesse en renouant une conversation difficile, s'il y a quelque temps que vous vivez dans cette forêt... avec de tels compagnons... et si les allfressers sont ce qu'on dit... vous devez avoir assisté souvent à des scènes violentes.

— Les scènes de combat, de sang et de mort ne m'effrayent pas, dit Ursule avec un calme sinistre.

— Voilà encore son affreux amour pour les morts, dit à part Sophie. Mon Dieu, ayez pitié de moi!

— Vous êtes cruellement troublée de votre situation, madame, dit Ursule en voyant pâlir la princesse. Vous ne pouvez rester dans cette retraite... sûre, puisque j'y réponds de votre existence... mais insuppor-

table pour vous. Et, en même temps, il me paraît aussi impossible d'en sortir.

— Je partirai au point du jour, dit vivement Sophie.

Ursule secoua la tête avec un air de douce pitié.

— Vos forces sont épuisées, dit-elle, vos pieds déchirés par la marche... Ensuite, une montagne s'élevant au-dessus du souterrain que vous avez traversé, la route à la surface de la terre serait plus longue et plus difficile encore que celle que vous avez faite.

— Ne pourriez-vous me procurer un moyen de transport?

— Je voudrais de toute mon âme vous donner une litière moelleuse, une garde d'honneur, ma noble souveraine... mais je n'ai rien de tout cela... Il n'y a ici de cheval que le mien... sur lequel nul autre que moi ne peut monter.

— Je vous en rends grâce, interrompit sèchement Sophie, en pensant à ce fantastique cheval qui la conduisit droit chez les morts.

— D'ailleurs, le voyage entrepris seule serait trop dangereux pour vous, et les allfressers ne sauraient vous servir d'escorte dans les lieux habités... Ils ne peuvent quitter les bois, qui sont leur place forte.

— Je vous en remercie, d'ailleurs, répéta Sophie avec plus d'amertume.

— Vous voyez, madame...

— Mais, Dieu puissant! que faut-il donc faire?

— Vous invoquez Dieu, douce et pieuse princesse... Il viendra sans doute à votre aide.

— Je crois en lui de toute mon âme... quoique, à vrai dire, je trouve qu'il m'abandonne bien souvent.

— En attendant, vous êtes ici sous ma sauvegarde, dit Ursule en effleurant de la main le long panache de son feutre gris, qui lui donnait bien une légère teinte de chef de bandits.

— Où sommes-nous ici? demanda l'impératrice en se levant de table.

— Dans une forêt sans nom, auprès des monts Granort.

— Des monts Granort? répéta Sophie. Mais c'est là, ce me semble, où on croit situé le principal siége du tribunal secret?

— Oui, *c'est là!* dit Ursule en accentuant ce mot avec une joie étrange.

La proximité du tribunal suprême rassurait quelque peu Sophie dans sa détresse. Elle alla s'asseoir au coin de l'âtre, et, reprenant son rosaire, en tourna languissamment les grains entre ses doigts.

La comtesse de Norberg, ne voulant pas profiter seule de la couche de feuilles, se retira à l'angle de la cheminée, et retomba dans sa méditation habituelle.

Il y avait, à leur insu, un étrange rapport entre ces deux femmes... Et c'était de là même que naissait la froideur insurmontable, la répulsion instinctive qu'elles éprouvaient l'une pour l'autre.

Le besoin de sommeil reprit ses droits, malgré toute

résistance. Sophie, laissant pencher sa tête pâle et endolorie contre la rude pierre de la cheminée, s'endormit jusqu'au jour.

Lorsqu'elle s'éveilla, la comtesse de Norberg n'était plus dans le donjon. Soulagée par cette absence et par le retour de la lumière, la princesse se hasarda à descendre de sa chambre.

L'espace inférieur du bâtiment était aussi désert qu'elle l'avait trouvé la veille, et aucun bruit n'annonçait que les allfressers fussent près de là. Sophie s'avança sur une pelouse qui bordait la forêt et dominait un torrent. Là, un objet infiniment agréable vint frapper ses regards. Elle vit, assis sur un banc de granit, le bon vieux serviteur qui, dans la chapelle du château des Croix, lui avait donné l'explication des monuments funéraires de la famille de Norberg, et raconté les malheurs de ses jeunes maîtres.

Cet homme, que n'accompagnaient ni le mystère ni l'effroi, était, dans la situation présente de la princesse, une rencontre bien précieuse. Comme il s'éloignait respectueusement à l'approche de sa souveraine, elle le retint et renouvela connaissance avec lui.

Le courant d'eau, gonflé par l'ondée de la nuit, venait bondir jusqu'au pied des rochers qui formaient son lit; mais l'air frais du matin avait déjà séché les blocs de pierre roulés dans l'herbage et les mélèzes qui se détachaient de la forêt pour venir l'ombrager. La princesse voulut s'asseoir en cet endroit. Un instant après, le vieillard alla lui chercher du pain et du lait,

qu'elle prit avec une satisfaction extrême, en faisant asseoir auprès d'elle le brave serviteur, qu'elle attachait immédiatement à sa personne.

Tout était calme, les hautes cimes de la forêt demeuraient immobiles; le vieux donjon, plongé dans le silence, ne paraissait pas avoir abrité un être humain depuis des siècles; ce monument, d'un passé inconnu, qui s'était élevé loin du monde ou avait vu le monde se retirer de lui, semblait, dans le recueillement, méditer des lointains souvenirs.

— Vous avez suivi votre maîtresse dans un bien périlleux voyage, dit Sophie au vieux domestique.

— Nul autre que moi n'aurait voulu le faire, répondit-il.

— Votre âge vous en dispensait plus que tout autre.

— La vieillesse dégage du service, mais non du dévouement.

— Vous êtes bien attaché à la princesse Ursule?

— Comment ne l'aimerait-on pas, elle si aimante, si pure et si malheureuse?

— Oui; vous m'avez dit que son frère chéri, le jeune Francis, avait péri de mort violente, dans une nuit funeste.

— Cette nuit devait durer éternellement pour ma jeune maîtresse. Depuis ce temps, les ténèbres et les regrets ont enveloppé toute son existence.

— Elle me semble moins brisée par la tristesse qu'au château de Norberg.

— Là-bas, c'était la douleur concentrée qui dévore sourdement; ici, c'est la douleur active qui se propose un but, et rend pour un moment l'aspect de l'existence.

— Les brigands ne traitent pas la comtesse Ursule en prisonnière.

— Elle est venue d'elle-même au milieu d'eux.

— Étrange courage!... Mais cela suffit-il pour attirer, de tels hommes, le respect, la soumission?...

— Le premier instant de son arrivée dans leur camp y a établi son pouvoir. Nous approchions, ma maîtresse et moi, de la lisière de cette forêt, lorsque des paysans nous dirent de prendre aussitôt une des routes qui s'en détournent, parce que les profondeurs de ces bois étaient, à ce qu'on croyait, le repaire des allfressers, les plus féroces des brigands. Un homme de cette bande, qui était là et qu'on prenait pour un pauvre serf, entendit ce propos, et vint le répéter à ses compagnons, en regrettant la riche proie qu'ils auraient pu faire sans l'avis malencontreux des paysans. Un instant après, dans la clairière où ils étaient réunis, ils virent arriver la belle et noble dame au grand galop de son cheval. « Allfressers! cria-t-elle, vous n'aurez pas de peine à m'arrêter, je viens vous rejoindre; vous n'aurez pas de combat à livrer pour me dépouiller; voilà tout ce que je possède. » Et, en disant cela, elle jeta sur le sable, autour d'elle, tout l'argent qu'elle avait apporté, puis sa chaîne d'or, des bracelets, des joyaux qui brillaient d'un éclat magnifique au soleil. Ces hommes sauvages, mais autrefois civilisés, et qui,

depuis longtemps, ne voyaient plus que les figures de leurs captifs bouleversées par l'horreur et le désespoir, s'épanouirent de joie à l'aspect de cette femme jeune et belle, hardie et souriante. En s'agenouillant sur le sable, pour ramasser les richesses que ma maîtresse y avait dispersées, ils restèrent prosternés plus longtemps qu'il ne le fallait pour empocher leur butin. Ils restaient en extase devant la noble étrangère, et déjà, sans le savoir eux-mêmes, ils lui prêtaient ainsi foi et hommage.

— Mais c'est vraiment un miracle! dit Sophie de Bavière.

— Non, madame. Il y a toujours un cœur au sein de la foule, même la plus barbare, et avec du courage, de la confiance, on peut aller à ce cœur.

— Ensuite?

— Les allfressers ne cherchaient pas le motif de cette extraordinaire visite, mais ma maitresse leur dit : « Mes amis, j'ai conçu un projet pour lequel vous seuls au monde pouvez me servir... Je resterai parmi vous quelque temps... je ne sais combien... pour préparer l'exécution de ce dessein. Et, quand vous l'aurez accompli, je vous promets deux fois plus d'or que je ne viens de vous en donner. » Les allfressers répondirent par des acclamations. « Ce que vous aurez à faire pour obtenir cette récompense, reprit-elle, impossible à tout autre, est facile pour vous. Je vous demanderai la mort d'un homme que vous seul pourrez oser frapper. »

— Grand Dieu ! voilà ce qu'elle a demandé? s'écria Sophie.

— Les brigands ont accepté sans rien savoir davantage. Il leur est bien indifférent de tuer l'un ou l'autre.

— Mais elle... cette femme... elle veut donc accomplir un crime ?

— Madame, laissons à Dieu le droit de juger les malheureux.

— Et quel est donc celui qu'elle veut sacrifier?

Le vieux serviteur fit silencieusement le signe de la croix, ce qui était sa manière de montrer qu'il ne pouvait répondre.

Sophie demeura étourdie de ce qu'elle venait d'entendre et frappée d'indignation à la pensée de ce meurtre projeté, plus même que ne devait naturellement l'être la pieuse et humaine princesse.

Elle fut cependant bientôt tirée de sa préoccupation par des clameurs lointaines qui perçaient la voûte des bois. Le vieillard lui dit que, sans doute, les brigands venaient de faire quelque nouvelle capture, et qu'on entendait leurs cris de joie farouche.

Les angoisses de Sophie redoublèrent; certainement une telle situation n'était plus tenable pour elle.

Elle s'approcha du torrent, lava ses pieds sur une roche à fleur d'eau, et regarda si leurs meurtrissures seraient bientôt guéries. Elle pensait bien, quand cela serait, s'échapper de ce repaire et se mettre seule en route, malgré les obstacles représentés par la dame du lieu.

Regardant toujours le torrent, Sophie se promit d'en suivre les bords dans sa fuite, espérant que les avantages offerts par ce courant d'eau auraient fait élever quelque habitation humaine sur son rivage et qu'elle pourrait enfin trouver un asile.

Nous laissons Sophie de Bavière à ses terreurs, à ses projets, pour assister à la réunion des allfressers qui avait lieu au centre de la forêt.

XII

LA JOURNÉE DES BRIGANDS

Les allfressers ne passaient que la nuit dans le donjon ; le jour, ils avaient pour salle d'armes, de conseil et de fête, la grande clairière de la forêt.

Vus au grand jour, ils étaient épouvantables. Leur figure avait pris une teinte verdâtre dans les bois ; leur barbe, d'épaisse végétation, se tordait en serpents ; moitié soldats, moitié sauvages, ils portaient des armures démantelées sur des peaux de bêtes fauves ; les pièces qui manquaient à leurs armures étaient remplacées par des morceaux de bois, et tout leur équipement attaché à leur corps par des pampres de lierre garnis de feuilles.

En ce moment ils étalaient, au lever du soleil, leur chasse du matin : des daims, des chevreuils, tout humides et parfumés de l'herbe aromatique où ils avaient passé la nuit, et que les brigands allaient dépouiller et rôtir pour en faire chère-lie.

L'un d'eux, brandissant son poing, qui tenait par les deux pattes de derrière un magnifique daim, assu-

rait que nul des compagnons n'avait jamais couché bas si belle pièce de gibier.

— Voici ta récompense, dit une espèce de chef, en arrachant, on ne sait par quelle force sauvage, une branche de sapin, qui, détachée de l'arbre, pouvait passer pour un tronc elle-même. Tiens, vaillant guerrier, prends cette palme de victoire.

— Elle est à moi! s'écria un bandit en sautant d'un rocher, et en saisissant la palme au moment où elle passait des mains du distributeur de la gloire à celles du héros.

— Wambo, tu te feras passer par les armes avec tes insolences!... Sois plus circonspect, ami Wambo, si tu tiens à ce que tes oreilles fournissent une longue carrière.

— Je maintiens que la palme est à moi, et pour cause. Jakman n'a pris que le plus beau daim de la forêt, moi j'ai pris du gibier de meilleure race... Et, ce qu'il y a de plus beau, c'est qu'il vient à la broche tout seul.

— De quoi s'agit-il, Wambo? Parlons peu, et parlons bien.

— Écoutez tous. J'étais vers le confin du bois, où j'abattais un alisier pour en faire une massue, lorsque quatre serfs, portant une litière, se sont arrêtés devant moi... Ils me prenaient pour un manant de bûcheron, vu que mon uniforme n'est pas bien sévère... Les rideaux de velours se sont ouverts, et l'homme qui était dedans m'a demandé le chemin le plus court pour sor-

tir de la forêt; je lui ai indiqué la direction qui conduit droit au centre, par ici. Ils l'ont prise. Et moi je suis accouru vous dire la fameuse harangue : « Soldats! voici le moment où la patrie, c'est-à-dire la forêt qui vous nourrit de gibier dans son sein, vous offre une ample moisson de gloire... c'est-à-dire de butin... et vous prépare des lauriers toujours verts!... ce qui n'est pas difficile, car elle en est faite. »

— Tais-toi donc... Est-ce un seigneur?

— Cousu d'or.

— Vivat!

— Tenez... les feuilles du fourré bruissent là-bas comme au passage du sanglier.

— Attention!

En une minute les bandits furent armés. Ils jetèrent les apprêts du festin dans le taillis, et s'y cachèrent eux-mêmes. La clairière demeura nette et silencieuse.

Rien ne paraissait plus à l'entour que le feuillage sombre des arbres d'hiver, où brillaient seulement quelques pointes d'arbalètes, comme des feuilles humides frappées d'un rayon de soleil.

Alors voici venir la litière, que quatre serfs, pliant sous le faix, portent à pas lents. Lorsqu'elle est au milieu de l'enceinte, une nuée de flèches l'environne et lui ferme la marche de tous côtés. Pris dans ce filet meurtrier, les paysans regardent autour d'eux avec effroi, appellent en aide le Dieu du ciel et le bâton qui pend à leur ceinture. Les bandits débouchent du taillis, fondent sur eux, les désarment, les terrassent, les

égorgent. La litière tombe de tout son poids sur la terre, le brancard se brise, le dais se renverse et laisse voir un homme âgé, d'une figure maigre, cave, et doublement blême en ce moment. Il demeure pétrifié dans la position peu digne où la chute de la litière vient de le jeter.

Les brigands le débarrassent aussitôt de sa toque ornée de diamants, de son manteau chamarré d'or, ainsi que des chaînes et cordons d'honneur qui pendent sur sa poitrine.

Le personnage, mis ainsi à découvert, montre son long vêtement noir brodé de filets rouges, son crâne chauve, sa barbe blanche et pointue. Sa vue frappe le souvenir de quelques-uns des soldats qui ont servi à Prague. Ils mettent un nom sur cette figure. Ce nom est répété par toute la troupe, et on s'écrie, au milieu d'un roulement d'éclats de rire :

— Le bourreau !... le bourreau !...

Messire Louskar, comme on le sait, faisait partie de la députation envoyée par l'empereur au grand-maître du tribunal suprême, et qui était, en ce moment-là, sur le point d'arriver à sa destination. Mais l'âge du ministre de Winceslas le forçait à aller en litière, et le dédain de ses compagnons de voyage à se tenir à une certaine distance d'eux. Ce matin-là, connaissant d'avance le point où l'on devait arriver dans l'après-midi, il avait pris, pour s'y rendre, une route plus longue, mais plus frayable que celle que suivaient les grands officiers; une fatale inspiration le poussant, il s'é-

tait engagé dans le bois, et voilà ce qui lui en était arrivé.

— Maître Louskar, dirent les bandits en l'entourant, le bonnet à la main, nous devions infailliblement faire connaissance ensemble. A Prague, c'est nous, pauvres déserteurs, qui aurions passé par vos mains; ici, c'est vous qui passerez par les nôtres.

L'imminence du danger rendant au vieillard du courage et une sorte de dignité, il se leva de terre, croisa les bras sur sa poitrine, et regarda en face les allfressers.

— Voilà donc, dit-il, ces hommes d'armes dégradés, qui ont perdu, dans la fuite et le brigandage, jusqu'au souvenir de leur noble profession?

— Non pas, s'il vous plait, répondirent les bandits; nous nous souvenons très-bien du service de l'empereur : des journées sans pain, des marches sans sommeil, des courses continuelles dans des campagnes dévastées, où la chaumière était fauchée comme l'épi, où la guerre avait si bien tout ravagé qu'on n'y trouvait plus même à mendier... puis de la paye qui ne venait jamais et des coups de plats de sabre qui venaient à la place.

— Et vous avez lâchement déserté?

— Nous nous sommes faits libres, et aussitôt nous avons trouvé à vivre comme des animaux. La liberté nourrit ses enfants.

— De vrais soldats eussent mieux aimé mourir sous leurs drapeaux.

— Notre drapeau, c'est l'ouragan qui plane sur ces contrées désertes et nous en donne l'empire; nous régnons dans le palais des bois au lieu de monter la garde à la porte; dans les guerres livrées contre l'ours et le sanglier, nous sommes toujours vainqueurs et la dépouille est à nous.

— O milice passée au service du diable!...

Messire Louskar allait continuer, mais un brigand pourfendit le discours.

— Ce n'est pas cela dont il s'agit, dit-il, mais de régler votre affaire... Un autre, à votre place, pourrait peut-être se tirer d'ici avec une rançon. Le bourreau, c'est différent, l'humanité ordonne de le tuer.

— Malheureux! un ministre de l'empereur!

— Monseigneur, dit Wambo d'un ton doctoral, tous les hommes sont égaux devant Dieu... et devant les loups.

— Oh! laissez-moi vivre et je vous paierai toutes les rançons du monde.

— Pour que vous alliez exécuter de pauvres déserteurs.

— Au nom de tous les saints!

— Vous avez peur, messire bourreau! Est-ce que la mort n'est pas de vos amies?

— Il y a plus de plaisir, pour de braves chasseurs comme vous, à tuer un ours dans son antre qu'un pauvre vieillard sans défense.

— L'un n'empêche pas l'autre.

— Laissez-moi du temps... laissez-moi seulement un jour.

— Pour ta confession? tu as tué comme un instrument de supplice, et ne peux même pas te repentir. Pour ton testament? sois tranquille, la hache du bourreau trouvera toujours un héritier.

— Mais, misérables! vous ne savez pas ce que vous allez faire en m'ôtant la vie... Apprenez que je suis envoyé par l'empereur auprès du grand-maître des francs-juges, pour une négociation qui peut sauver l'État de sa ruine, et que je dois arriver ce soir même au sanctuaire de la justice secrète. S'il reste encore sous votre écorce sauvage quelques étincelles de l'honneur que vous avez autrefois connu, vous devez au moins être touchés de respect pour ces grandes puissances, et me laisser la vie au nom du souverain de la nation et du tribunal suprême.

Cette allocution n'avait pas produit plus d'effet qu'une flèche lancée dans les nuages, et les brigands levaient déjà le fer pour exécuter l'exécuteur public.

Un coup de sifflet partit du bois.

Le chef des bandits, quittant un instant la présidence, se rendit à ce signal.

A quelques pas, dans le fourré, se trouvait la comtesse Ursule sur un cheval noir.

Les traits animés d'un feu extraordinaire et son grand feutre enfoncé sur les sourcils, elle dit vivement au capitaine :

— Retardez de quelques instants l'exécution de cet

homme qui vient de tomber entre vos mains. Il faut que je le voie avant qu'il meure.

L'allfresser s'inclina, et alla prendre par le bras le prisonnier, qu'il amena à *madame*. Puis il revint dire à la société :

— Madame veut voir la capture de ce matin. Pendant qu'elle l'examinera à l'aise, je crois qu'il faudrait déjeuner.

Cet avis obtint l'approbation unanime. On s'aborda, dans la préoccupation de préparer et de manger le gibier, et les nombreuses libations d'eau-de-vie qui suivirent le repas prolongèrent indéfiniment la distraction d'esprit à l'endroit du prisonnier.

Ursule avait mis pied à terre pour parler à cet homme et se tenait accoudée sur la crinière de l'impétueux et docile cheval noir.

— Vous êtes porteur des paroles de l'empereur aux grands maîtres du tribunal secret, dit la comtesse en commençant l'interrogatoire. Comment pensez-vous arriver jusqu'à eux?

— Les officiers de la couronne font partie de cette ambassade. Ces seigneurs et moi devions nous trouver ce soir aux environs du sanctuaire où siége le tribunal suprême...

— Comment le connaissez-vous?

— Un chevalier initié au premier ordre des francs-juges est avec nous.

— Ensuite?

— Nous écrirons une demande d'audience aux chefs

de la société secrète, et nous clouerons le parchemin à un arbre. Les invisibles répondent toujours à ces appels.

— Pouvez-vous me faire connaître le lieu où siége le tribunal?

— Dans un vaste souterrain des montagnes voisines, dont l'ouverture se trouve à cent pas du rocher d'Arnold.

— Je le sais... Mais ce rocher d'Arnold, où est-il? demanda encore Ursule avec un frémissement dans la voix.

— N'y a-t-il pas ici près un torrent.

— Oui.

— Ce courant d'eau doit servir de guide. Si j'étais sur le bord, je pourrais indiquer d'une manière positive et presque montrer la cime de ce rocher.

— Je vais vous y conduire.

Tous deux se mirent alors en chemin dans le bois.

Le malheureux Louskar, pour prix du service qu'il rendait, eût bien voulu demander la vie sauve. Mais cette femme extraordinaire, si belle et si pâle, au regard perdu, à la voix brève et glacée, lui imposait plus que les brigands. Sa gorge était serrée et la parole expirait sur ses lèvres.

— Ils avançaient en silence, le prisonnier ne sachant s'il frayait ses derniers pas sur la terre ou s'il marchait à la délivrance; Ursule était absorbée par un intérêt bien plus grand encore que celui de vie ou de mort.

Ces deux sombres figures passaient sous les obs-

cures voûtes que le sapin élève en ogive. Leurs regards étaient immobiles; on n'entendait pas le sol bruire sous leurs pieds ; le cheval suivait, d'un pas morne, sans humer l'herbe fraîche : c'était le groupe des plus tristes fantômes qui aient jamais parcouru les ombres des forêts.

Ils arrivèrent sur la pelouse du bord de l'eau, où Sophie de Bavière reposait quelques instants auparavant.

— Est-ce là le torrent dont vous avez parlé? demanda Ursule.

— Oui... je reconnais son eau verte et chargée d'écume... Hier soir, comme nous faisions halte à l'endroit où ce courant d'eau sort de dessous terre, l'officier qui est initié aux saints mystères du tribunal nous dit : « A deux milles d'ici, ce torrent retourne sur lui-même dans une courbe étroite et tombe à gros bouillons sous un tronc d'arbre qui lui sert de pont, entre deux rochers immenses, dont l'un est le rocher d'Arnold. Une croix profondément gravée à sa base, et un rosier toujours fleuri, le font reconnaître. C'est là le terme de notre voyage. »

— Sur Dieu et sur l'honneur, ce que vous me dites là est-il vrai? demanda Ursule avec des battements de cœur dont la violence se trahissait dans sa voix.

— Oui, sur Dieu et sur l'honneur.

— Il suffit. Allez-vous-en, termina-t-elle en congédiant le prisonnier d'un geste de la main.

Allez-vous-en était bien le mot le plus doux que le

malheureux Louskar pût entendre, et, certes, il n'eût pas voulu se le faire dire deux fois.

— Mais; hélas! par où m'en aller? murmura-t-il.

— Par le torrent.

— Il n'y a ni pont ni bateau.

— Prenez mon cheval.

Louskar, sans comprendre ces mots, regarda avec une vague épouvante l'ardent et sombre animal. Celui-ci, sur un signe de sa maîtresse, plia un peu les genoux, reçut le prisonnier sur sa croupe, et, s'élançant dans l'eau bouillonnante, se mit à nager à grands traits.

On n'eût pas dit que ce vieillard au crâne chauve, à la structure osseuse, tenant ses bras crispés à la longue encolure du cheval, flottant entre les roches et les flocons d'écume, dût sortir du torrent, car il était déjà semblable au corps que les eaux ont glacé et promènent sur leurs vagues.

Ursule ne le regardait pas; son œil était fixé sur le cours de l'eau, à l'endroit où il se perdait à l'horizon.

— Oui, disait-elle, c'est par la route du torrent, implacable destructeur, que je dois arriver au but qui m'est fixé... Je peux y aller droit maintenant... je peux me dire enfin que mon frère sera vengé... il a attendu bien longtemps... Dans une famille qui compta tant de hardis guerriers, un jeune homme, le plus beau, le plus pur rejeton de cette illustre souche, a été assassiné sans vengeance... Il eût été bien facile d'immoler celui qui l'avait frappé; mais celui-là était

trop près, on ne pouvait l'atteindre... Il fallait remonter à celui qui a commandé le meurtre, au chef de la justice suprême ou plutôt de l'horrible destruction, et le saisir à l'entrée de son repaire... Oh! cet endroit, ce rocher d'Arnold, je l'ai cherché à la lueur de l'orage, à la clarté des étoiles épanchée dans un air de glace... et, quand ces lumières me manquaient, je le cherchais encore dans les ténèbres, en sondant de mes pieds les montagnes et les bois. Maintenant il est là... je peux l'atteindre... je crois le voir... j'y trouverai, dans un instant favorable, l'homme qui a condamné mon frère à mort... et je commande à des bras qui ne reculeront pas devant les forces qui pourraient l'entourer! à des hommes qui ne pâliront pas devant sa grandeur mensongère!... Merci, mon Dieu!

Ursule demeura à genoux sur le bord du torrent tandis que le cheval, après avoir secoué son fardeau sur l'autre rive, était revenu près d'elle, et l'attendait pour la porter au but de ses désirs.

Ainsi, dans le même moment, la douce et malheureuse Sophie de Bavière et l'implacable comtesse de Norberg rêvaient le bord de ce torrent pour les conduire, la première, à l'abri, au repos que, pauvre souveraine, elle cherchait en vain; la seconde, à l'assouvissement de la plus violente passion, aux joies délirantes de la vengeance.

XIII

AU ROCHER D'ARNOLD

Comme on l'a vu, par la malheureuse station de maître Louşkar chez les allfressers, les députés de l'empereur arrivaient au terme de leur voyage.

La route avait duré plusieurs jours. Le siége du tribunal secret n'était cependant pas éloigné de Prague ; des lieux entièrement déserts, d'un accès inconnu, assuraient le mystère de cette retraite, sans que les invisibles fussent à une trop grande distance du monde qu'ils gouvernaient. Mais le guide de l'ambassade, le comte de Ratisbonne, avait un souvenir trop confus des parages qu'il n'avait parcourus qu'une fois, pour y arriver sans beaucoup de détours et de fausses marches; c'était seulement à la naissance du torrent qu'il s'était tout-à-fait reconnu et avait pu fixer le moment de l'arrivée.

Les grands officiers de la couronne avaient pris avec eux tout ce qui était nécessaire pour combattre l'inhospitalité du désert et la rudesse de la saison. En ce moment, ils étaient campés sur une côte sablonneuse,

visitée par le soleil, sous une tente dressée par leurs écuyers, et devant un repas réconfortant. Ils avaient leurs uniformes de grande tenue et de belles armes, parmi lesquelles brillaient surtout les cuirasses de Damas vendues par maître Muller aux plus jeunes officiers.

La place de leur campement était au-dessus du rocher d'Arnold, mais non pas en vue de cet endroit, dont une courbure de la montagne les séparait.

Messire Louskar, arrivant quelque temps après eux, à pied, tête nue, sans manteau, avait rapporté en peu de mots sa cruelle arrestation, sa fuite non moins effrayante, et avait éveillé, si ce n'est de la compassion, du moins beaucoup de joie et de railleries. Bien que les instructions particulières qu'il tenait de l'empereur dussent faire penser qu'il avait à s'entendre avec les autres délégués pour préparer le succès de la négociation, il se tenait à l'écart, mangeait seul, n'échangeait aucune parole avec ses compagnons de voyage.

Le soir venu, le comte de Ratisbonne étant allé visiter le grand peuplier, chargé, dans cette solitude, des correspondances avec le tribunal secret, y trouva la réponse à la demande d'audience faite deux jours auparavant. Les francs-juges consentaient à entretenir les envoyés de l'empereur dans la nuit qui allait se lever, vers la fin de la seconde veille, et au pied du rocher d'Arnold.

En attendant l'heure de cette audience solennelle,

les seigneurs de la cour affectaient beaucoup d'assurance pour s'en donner en effet. Le prestige de grandeur, de puissance surhumaine, qui entourait les *voyants*, les *sages*, peut-être le sentiment de leur infériorité envers de tels adversaires, les troublait jusqu'au fond de l'âme. A voir la terreur respectueuse qu'inspirait au peuple comme aux grands cette corporation, entourée, aux yeux de tous, d'une auréole divine, on doit croire qu'elle portait en effet en elle une intelligence supérieure, la seule divinité ici-bas.

Un peu avant l'heure convenue, les gentilshommes s'acheminaient vers le lieu du rendez-vous. La lune, qui marchait devant eux, semblait y conduire leurs pas.

En approchant, ils découvrirent les deux splendides roches, dont le pic allait se perdre dans l'éther transparent; la nappe d'eau qui coulait au milieu, atténuée dans son cours et toute resplendissante de son calme; au pied du roc, le symbolique rosier, revêtu d'une teinte grise dans l'ombre, léger lui-même comme l'ombre, et jetant dans l'air ses vaporeuses guirlandes.

A chaque pas, les voyageurs voyaient se dessiner plus nettement ce tableau, qui semblait répandre, dans la nuit limpide et silencieuse, quelque chose de son imposante majesté.

Après une longue attente dans cette campagne, tellement déserte qu'on y perdait l'idée de voir apparaître un être humain, l'attention des officiers de l'em-

pereur fut attirée par un mouvement qui avait lieu au pied de la montagne, située à droite du rocher voisin de celui d'Arnold. Ils virent surgir à cette place une foule nombreuse, assez éloignée pour ne paraître qu'une masse compacte, s'élargissant bientôt en points noirs, qui se perdirent dans l'éloignement de l'horizon.

Un groupe, qui s'était détaché de la foule, prit à gauche, et s'avança vers le rocher. Les seigneurs distinguèrent une dizaine d'hommes vêtus de longues robes noires, mais sans masques, qui devaient être les grands-maîtres du tribunal suprême.

Ces personnages franchirent à la file le pont du torrent, où leur silhouette ténébreuse se détachait sur l'azur foncé des eaux, et descendirent à la base du roc, où les attendirent les envoyés de Prague. Dans celui qui marchait à la tête, on pouvait facilement reconnaître, à sa haute taille, à sa longue chevelure blanche, à la noblesse de son aspect, le grand-maître Arnold.

Les francs-juges s'arrêtèrent devant les députés de l'empereur.

Si loin du monde, au fond de cette solitude sauvage, il était imposant de voir réunies ces deux grandes puissances : le souverain, représenté par les siens ; le tribunal qui gouvernait le monde moral. C'était toute la Germanie au milieu du désert.

Après un moment de silence émouvant, le capitaine Warner adressa la parole à ceux qu'il supposait les



grands-juges, et dont la nuit laissait voir vaguement la forme, sans qu'on pût distinguer leurs traits.

— Seigneurs juges, dit-il, l'empereur Winceslas, mon maître, se plaint que le tribunal chargé de maintenir la justice dans la nation, devant, d'après ses attributions, imposer pour première loi l'obéissance au souverain, et rester par là le plus ferme appui du trône, se montre non-seulement infidèle à son sacerdoce, mais semble déclarer lui-même à l'autorité impériale une guerre mystérieuse, incompréhensible dans sa source comme dans ses fins.

— La justice suprême, dit Arnold, n'est pas alliée à la personne de l'empereur, mais au principe de gouvernement légitime. Après avoir servi de toutes les forces dont elle dispose Charles IV, souverain de nature, grand par le cœur et par l'intelligence comme par le diadème, elle se sépare de Winceslas, qui n'est souverain que de nom.

A cette première parole hautaine qui les blessait dans leur maître, les gentilshommes de Winceslas sentirent déjà une sourde colère; mais l'intimidation en contint entièrement l'essor.

— Nous sommes ici, reprit le capitaine des gardes, pour mettre sous les yeux des juges par excellence les troubles sanglants, l'anarchie effrayante que fera naître une division entre les deux premiers pouvoirs de l'empire.

— Ces deux pouvoirs ne sont pas égaux. Le tribunal domine la nation par l'effroi salutaire, par les en-

seignements occultes qu'il répand dans son sein. Il faudrait, pour s'opposer à cette autorité, que le prince régnant eût entre les mains des armes matérielles nombreuses et formidables : la providence permet qu'il n'en soit pas ainsi. Les forces étant différentes, la lutte ne peut donc être durable.

Le comte de Ratisbonne prit la parole.

— L'enivrement orgueilleux que donne tout pouvoir, dit-il, ne fait-il pas croire trop rapidement, à ceux qui disposent de la croix et du poignard, qu'un parchemin marqué de cette croix peut commander à un trône de s'écrouler, que le poignard va éteindre d'un coup une monarchie antique, comme il ferait d'une faible victime?

— Nous avons dans notre sanctuaire, dit un des francs-juges, le vieillard qui a recueilli toutes les idées éparses en Europe et les a méditées seul avec le ciel, vieillard inspiré, dont le diadème d'intelligence e t plus resplendissant que tête humaine n'en ait jamai porté; nous avons un prince qui, après avoir régn sur un grand empire, est descendu dans le souterrai sacré avec un bras fait à porter le sceptre, une parole apprise au commandement; il a apporté la puissance d'action dans un pli de son manteau; nous avons un prêtre qui, en rendant à la religion sa vérité primitive, lui a rendu ses apôtres et ses fidèles; nous avons enfin, ajouta-t-il d'un accent plus pénétré, des disciples dévoués qui donnent à leur foi bien plus que la vie, qui lui sacrifient bien plus que la vie, qui lui sacrifient la

famille, l'amour, le bonheur... Ce sont là des éléments assez forts pour renverser et reconstruire.

— Vous parlez des choses les plus élevées de ce monde avec l'assurance qui ne conviendrait qu'à des dieux. L'êtes-vous donc?

— Non; mais des hommes inspirés par le Dieu unique.

— Poursuivez, seigneurs juges, reprit le baron Warner, et dites ce que vous voulez.

— Nous ne voulons pas pour souverain un autocrate qui vienne gouverner au gré de sa fantaisie, avec l'ivresse du festin ou la brutalité du sabre. Nous voulons un chef de l'État, un point où viennent se concentrer les forces, les lumières des sommités, pour se répandre de là, en force et en clarté, sur le peuple.

— Est-il, de nos jours, un esprit humain qui puisse suivre et juger cette conception dans toute son étendue?

— Cette idée a été méditée tout un siècle dans la tête d'un homme, dit Arnold; et la pensée est comme l'arbre : plus ses racines sont profondes, plus ses rameaux atteignent de hauteur.

— Pourquoi, dit un des envoyés de l'empereur avec une déférence amère, les élucubrations du génie sont-elles restées enfermées dans le sanctuaire? pourquoi n'avoir pas présenté au prince régnant des principes, des lois qui, sans le renverser, pussent assainir le système féodal? Nous pouvons assurer, au nom de notre

maître, qu'il eût accepté cette alliance morale, offerte avec le respect qu'il avait droit d'attendre.

— Si nous parlions la langue de nos pères à l'un des habitants du pôle, il ne pourrait ni comprendre ni répondre. Winceslas serait de même pour la langue de l'intelligence divine...

— C'est un prince de leur création qu'il faut aux membres du tribunal secret, dit le comte de Ratisbonne avec un frémissement sourd, et ils ne reculent pas devant les horreurs d'une révolution... Il faut du sang pour arroser la rose consacrée et l'entretenir toujours fleurie.

— Si on avait reculé devant tout changement par l'effroi que donne le mot *révolution*, les hommes seraient encore vêtus de peaux et mangeant des racines au fond des bois.

Devant toutes ces paroles de résolution audacieuse, prononcées de l'accent inflexible et solennel qu'on suppose à l'oracle divin, les représentants de l'empereur restaient, en dépit de leurs efforts, abattus et consternés; ils sentaient comme un vent de mort courber leurs têtes, et se roidissaient en vain contre ce découragement profond qui précède et annonce la ruine inévitable.

— Nous allons donc, dit le capitaine des gardes, porter pour réponse à notre maître qu'il ne lui reste d'autre parti envers le tribunal suprême que la guerre.

— Inhabile à la guerre comme à la paix, il ne trou-

vera nulle part de salut... Qu'il recommande son âme à Dieu.

— Vous envoyez beaucoup d'âmes à Dieu, messeigneurs juges... Et Dieu verra s'il lui semble bon qu'on dispose ainsi de ses créatures... Mais la vie de l'empereur ne vous appartient pas.

— Soumise à notre condamnation, elle serait encore respectée... Au moment où va s'élever un souverain légitime, l'inviolabilité du souverain doit être conservée... Mais quand tombe la couronne d'un prince, nul ne peut savoir ce qu'il en sera de ses jours.

— Seigneurs juges, s'écrièrent les chevaliers en se redressant dans leur belliqueux orgueil, vous parlez aux fidèles sujets, aux soutiens de l'empereur.

— Qui ne le seront bientôt plus.

— Qui vous feront peut-être voir la puissance de leur dévouement.

— Il viendrait trop tard.

— Winceslas règne encore.

— Mais le flot qui va l'emporter est soulevé à cette heure... Nulle force humaine ne saurait l'arrêter... Que le corps de Winceslas surnage dans cette tempête ou qu'il s'engloutisse, il en sera de même... Avant que la lune ait fini d'arrondir son orbe lumineux, un autre empereur régnera sur la Germanie.

— Après ce que vous venez de nous faire entendre, dit le chef de la délégation, les chevaliers de Winceslas ne sont plus en votre présence comme parlementaires,

mais comme ennemis... La majesté du tribunal réprime les manifestations violentes que ce titre ferait naître... Nous devons donc nous retirer tandis que le sentiment du respect domine encore celui de l'indignation et d'une juste vengeance.

Les seigneurs s'éloignèrent, le cœur abattu et l'esprit cruellement troublé; leur agitation était si forte, qu'au milieu de ce calme de la nature ils croyaient sentir la terre trembler sous leurs pas. Ils prirent le sentier qui, en serpentant dans les aspérités de la montagne, les conduisait à leur tente, et disparurent de l'horizon.

Dans leur préoccupation, ils ne remarquèrent pas que le ministre Louskar, quoique particulièrement chargé d'exprimer les intentions de l'empereur et de lui servir d'interprète, n'avait pas ouvert la bouche dans cette conférence, et même, en ce moment, n'était plus avec eux.

Les francs-juges se séparèrent au pied de la cascade. Les grands-maîtres traversèrent le pont et prirent la campagne à droite du torrent. Arnold, suivi de ceux de ses disciples qui avaient assisté à la conférence, longea le bas de la montagne, dans un terrain semé de touffes d'arbres, pour rentrer dans la grotte où il habitait, non loin du rocher qui portait son nom. Contrairement à tous les autres membres du tribunal secret, qui, en laissant leur robe dans le sanctuaire, reparaissaient sous une autre forme au grand jour et reprenaient leur place ostensible dans la société,

Arnold, depuis un siècle, vivait enfermé au fond de ces solitudes.

Le jour était encore loin de paraître; le grand-maître marchait en s'entretenant avec les nouveaux initiés aux ordres suprêmes.

De temps en temps ils entendaient derrière eux un bruit de feuilles sèches; mais ils l'attribuaient aux pas d'un de leurs frères, qui, sans doute, avait ralenti sa marche dans une méditation solitaire; car c'était aux invisibles seuls qu'appartenaient les chemins du désert.

Arnold, sous l'influence d'une nuit paisible semée des larges et resplendissantes étoiles du nord, communiquait à ses disciples ce mélange d'entendement terrestre et de révélation aérienne qui fait naître les sages. Son inspiration philosophique avait encore la rudesse et la surabondance de force d'un temps barbare; mais, avançant au milieu de l'espace vide de l'ignorance, elle pouvait faire de grands pas et marcher rapidement vers les buts élevés et généreux.

Arnold déposait dans le sein des francs-juges du quinzième siècle des vérités qui devaient reparaître dans les doctrines, aux temps où la liberté de pensée et la philanthropie ne seraient plus d'institution secrète.

Tout à coup un bruit semblable à celui d'un coup de vent furieux se fait entendre, le sable, les feuilles mortes, s'élèvent en tourbillon.

En même temps les francs-juges sont entourés, as-

saillis par des masses sombres, qui fondent sur eux dans un bond sauvage. On ne distingue pas ces adversaires dans l'ombre, et l'éclat bleuâtre que jettent des armes annonce seul que ce sont des hommes, et non point une bande de loups affamés.

Les assaillants sont bien plus nombreux que ceux qu'ils viennent attaquer. Chacun des francs-juges sent ses membres comprimés par des poignets semblables à des liens de fer. Puis une espèce d'immobilité succède à cette atteinte. Quand le premier étourdissement de cette attaque est passé, les francs-juges s'étonnent du silence et de la fixité de position qui la suit. Ils sentent sur leur visage courir un souffle chaud et infect, mais aucune parole ne se fait entendre; on les retient dans une arrestation violente, mais les bras ne sont pas levés sur eux, les lances qu'ils voient briller ne pénètrent pas dans leurs chairs.

Alors une femme paraît, tenant un flambeau de résine à la main. On la laisse pénétrer dans la foule pressée, qui se referme ensuite sur elle.

La lueur de cette torche éclaire la scène. On voit les membres du tribunal secret, pâles de surprise et d'horreur plutôt que d'effroi, vigoureusement tenus aux bras, à la ceinture, au collet, par des brigands, qu'à leur costume, moitié sauvage, moitié soldat, on reconnaît pour les allfressers.

La femme qui vient d'arriver est vêtue d'une amazone brune et d'un chapeau de feutre à panache rouge. Jeune, belle et radieuse, elle n'a rien d'une furie qui

demande la destruction, mais ressemble à un ange exterminateur qui vient commander la mort au nom de Dieu.

Elle balance son flambeau et promène ses regards sur le cercle des captifs. Puis, étendant sa main blanche et transparente vers Arnold :

— Voici, dit-elle, celui qu'il faut frapper.

Les francs-juges poussent un cri déchirant et veulent se jeter devant leur maître ; mais ils sont toujours retenus immobiles dans les serres des bandits.

Quatre de ceux-ci étreignent et pressent Arnold, qui, dans sa force herculéenne, a renversé le premier assaillant et le tient encore à terre en lui appuyant le pied sur la poitrine.

L'un des allfressers arrache la robe d'Arnold de dessus sa poitrine, un autre va le frapper...

— C'est le grand-maître du tribunal suprême ! s'écrie un des disciples dans un accent de détresse, qui est en même temps celui d'une inspiration divine.

Les brigands restent tout à coup pétrifiés, et montrent seulement un faible vacillement de tête, comme si un étourdissement était venu les saisir.

Ils regardent la robe du grand-maître, le poignard qui pend à sa ceinture et qu'ils voient marqué d'une rose et d'une croix. Ces signes leur rappellent ce qu'ils ont entendu dire des attributs des francs-juges. Ils ne doutent plus.

Alors leurs mains se retirent avec effroi; ils se courbent pesamment, dans l'attitude de la stupeur et de

la honte, et se reculent, pas à pas, la tête penchée vers la terre, le regard effaré errant sur le sable.

— Vous savez tout l'or que je vous ai donné! s'écrie Ursule d'une voix éclatante et en frappant la terre du pied avec violence; eh bien, le double, le triple, si vous tuez cet homme!

Les brigands n'entendent pas; ils se retirent, se retirent encore, cachent leurs visages dans leurs mains; ils s'en vont en rampant, et, à chaque pas en arrière, montrent plus de sainte terreur.

Il s'est fait autour des francs-juges un large vide, au milieu duquel Ursule demeure encore, agitant son flambeau, exhalant des soupirs où résonne la rage.

— Oh! s'écrie-t-elle, il n'est donc pas un homme sur la terre! il n'est que des supertitieux et des lâches?

— Il en est un qui ne recule devant aucune mort à donner? répond une voix dans la foule.

Alors un hemme s'avance de quelques pas... puis, dans un mouvement si rapide que rien ne peut le prévenir, il fond sur Arnold et lui plonge son poignard au cœur.

Un cri perçant part de tous côtés en même temps.

Arnold tombe dans les bras des siens.

Ursule frisonne de joie, lève les yeux au ciel, laisse tomber sa torche et disparaît.

Mais, avant que le flambeau ait touché la terre, les brigands ont eu le temps de saisir entre leurs serres terribles l'assassin d'Arnold. Ils le terrassent et l'entraînent.

Aux cris retentissants qui, à plusieurs reprises sont partis du pied de la montagne, les officiers de Winceslas, qui suivaient un sentier à mi-côte pour rejoidre leur tente, ont mis les armes à la main et sont accourus de toute la vitesse de leurs pas vers le lieu où se manifeste une scène violente.

Ils arrivent en ce moment et rencontrent une nuit épaisse d'où partent des plaintes douloureuses et des rugissements de fureur.

Mais le flambeau qu'Ursule a laissé tomber jette encore un jet de flamme; les seigneurs arrachent des branches résineuses de sapin, parviennent à les allumer et retrouvent de vives clartés.

Ils voient alors, d'un côté, Arnold, pâle et ensanglanté, étendu dans les bras de ses disciples; de l'autre, les bandits qui ont terrassé leur victime et la traînent sur le sol rocailleux jusqu'à l'entrée d'un fourré voisin, où ils vont en faire justice.

— O Dieu puissant! s'écrient les francs-juges, il est mort, le grand, le fort, le sage, le héros des âmes, il est mort assassiné!

En même temps les brigands, qui ont reconnu leur captif aux jets de lumière arrivant jusqu'à eux, disent en chœur :

— Ah! c'est donc toi, traître Louskar! Il n'y avait au monde que toi, maître bourreau, qui pusses porter la main sur le grand-juge... Mais tu en seras bien payé... Tiens, connais-tu cela?...

Et l'un des bandits lui entre à demi son couteau dans la gorge.

Le malheureux jette des cris affreux et se tord dans une rage impuissante. Les brigands se couchent à terre près de lui, poussent des clameurs de joie, de retentissants éclats de rire... Ils se roulent dans les broussailles, et reviennent sans cesse porter au patient de nouveaux coups, qui ne sont mortels que par le nombre.

Le supplicié, entre toutes les blessures qui déchirent ses flancs, répète d'une voix entrecoupée par les râles d'agonie :

— Grâce ! grâce !... je n'ai fait qu'accomplir les ordres de l'empereur... mon maître.

Enfin il expire.

Les allfressers le tournent de tous côtés pour s'assurer qu'il est bien mort, puis ils lui adressent ces mots pour adieu :

— Tu t'imagines peut-être qu'on va t'enterrer sous ces arbres, maître bourreau; mais non pas, ton corps restera là pour servir de pâture aux loups.

— Cela disant, ils s'éloignent et disparaissent dans la nuit.

Les officiers de Winceslas restent frappés de dégoût et de stupeur. Ils éprouvent moins d'horreur du supplice infligé par les brigands avec tant de férocité, que des derniers cris du mourant, dans lesquels ils reconnaissent enfin pourquoi Winceslas avait impérieusement exigé que le bourreau se trouvât au milieu d'eux

dans cette députation hypocrite, et quelles étaient les instructions secrètes qu'il avait données à son ministre.

Aussi le capitaine Warner et les autres gentilshommes ne pensent point à poursuivre les brigands. Tout leur intérêt palpitant se porte vers le grand-maître si soudainement frappé. Oubliant leurs ressentiments, ils n'ont plus que des regrets pour ce superbe ennemi qui tombe sous le coup d'un traître.

Les disciples d'Arnold l'ont déjà placé sur un brancard de branchages, et l'emportent vers la grotte consacrée. Ce convoi majestueux, dans la nuit et la solitude, est suivi par les seigneurs d'un pas respectueux.

XIV

LE CENTENAIRE

La grotte qu'habitait depuis de si longues années le chef du tribunal suprême était creusée dans les entrailles de l'un des monts Granort, avec des enfoncements inégaux, dont les voûtes et les parois étaient découpées en rocailles.

Nul autre que les francs-juges n'avait le secret de cette retraite.

On écarta les broussailles qui fermaient l'entrée pour faire pénétrer le convoi. Le baron Warner et le comte de Ratisbonne, qui portaient des torches de résine, entrèrent les premiers dans la grotte, précédant de quelques pas les disciples d'Arnold, qui marchaient plus lentement sous leur précieux fardeau.

Au moment où la lumière se répandait dans l'enceinte profonde, les seigneurs virent une femme enveloppée d'une mante brune et couchée sur la mousse. En même temps cette femme, dont la vive clarté des torches frappa les yeux, s'éveilla en sursaut, jeta un

cri d'effroi, essaya de se lever, et, n'en ayant pas la force, retomba à genoux sur la terre.

A la pâleur de son visage effilé, à l'extrême délicatesse de sa taille, surtout à la beauté de ses cheveux noirs défaits et tombant jusqu'à terre, le baron et Ratisbonne reconnurent, dans le vague de la lumière, Sophie de Bavière!... l'impératrice d'Allemagne!...

Nous savons que Sophie, plus épouvantée des horreurs que présentait à son esprit le donjon habité par la comtesse de Norberg et ses brigands que des dangers répandus dans la campagne déserte, avait résolu de s'enfuir dès que les blessures de ses pieds lui permettraient d'entreprendre ce hasardeux voyage.

La veille donc, lorsque les allfressers n'étaient pas encore rentrés et que déjà la nuit était close, la fugitive était partie à tire-d'aile, en suivant les bords du torrent, dans l'espoir de trouver quelque pauvre habitation qu'aurait pu faire élever là le voisinage des eaux. Mais elle avait fait deux milles sans rencontrer ni cabane ni lumière, et était enfin arrivée au pied des monts Granort. Comme elle passait devant la grotte, des feux follets qui couraient le long des broussailles lui en avaient fait découvrir l'entrée. Elle avait pénétré dans cette enceinte obscure, qui lui offrait cependant quelque garantie de sûreté, et, dans l'excès de la fatigue, s'y était bientôt endormie.

La surprise des officiers de la couronne, en retrouvant là leur souveraine, ne peut se rendre. Elle leur apprit en deux mots, sans toutefois en avouer le motif,

l'entreprise nocturne à la suite de laquelle elle s'était égarée, et allait leur demander comment eux-mêmes se trouvaient dans cet endroit sauvage. Mais ils firent un prompt mouvement pour s'éloigner de l'entrée de la grotte, car en ce moment le convoi arrivait.

Les seigneurs qui portaient les flambeaux se rangèrent en deux lignes; les francs-juges déposèrent le corps insensible d'Arnold sur une longue pierre en forme de tombeau ou d'autel, qui se trouvait au milieu de la caverne.

Sophie, à la vue de ce corps inanimé et sanglant qu'on apportait, demanda en tremblant où elle était et ce qui se passait donc là!

— Le grand-maître des francs-juges, lui répondit-on, a été assassiné par la main d'un traître, comme il sortait du sanctuaire.

La princesse fit le signe de la croix, et alla se coller contre les parois du rocher.

Ce souterrain, où tant de monde se trouvait réuni, était rempli d'immobilité et de silence. Les lueurs des torches se croisaient et allaient de tous côtés, jusqu'au faîte du vaisseau, sillonner et faire ressortir ces racines de granit modelées de formes chimériques, ces ornements qui dataient de la création et conservaient la poésie du chaos. On voyait dans l'habitation de celui qui avait été voyageur et savant autant que philosophe, des livres antiques, des cartes, une sphère terrestre... Avec sa pensée et ce globe, le solitaire tenait le monde dans sa main.

Les francs-juges entourent leur maître adoré, se penchent sur son front, s'agenouillent à ses pieds dans un recueillement saint, où palpite le désespoir. De larges gouttes de larmes coulent sur leurs visages pâles; mais, dans la majesté religieuse de ce moment, ils osent à peine exhaler leurs soupirs, et leurs plaintes murmurent doucement comme un souffle de vent assoupi sous la voûte.

— O toi! disent-ils, que les années de plus d'un siècle ont respecté, fallait-il te voir tomber sous cet ignoble fer!... Les sapins qui t'ont vu naître sont morts de vieillesse, et le temps t'avait laissé ta force surhumaine; tu soulevais les roches et les troncs de chênes comme une tige de nos rosiers; ta pensée, comme celle de Dieu, sans s'épuiser, versait éternellement sa lumière... Le temps, qui vient de Dieu, n'ôtait rien à ta puissance, à ta grandeur; tu n'as pu être atteint que par le crime et la lâcheté envoyés de l'enfer!...

La poitrine découverte de l'auguste victime laisse voir sa blessure... Tout à coup le sang, qui s'était arrêté, coule de nouveau en abondance, et on aperçoit, en se penchant vers Arnold, un faible mouvement de sa paupière.

Alors, au culte silencieux de la douleur succèdent l'agitation mêlée de crainte, d'espérance, les élans de l'amour filial, les tendres étreintes de ces jeunes hommes qui donneraient mille fois leur vie pour racheter celle de leur maître... Tous les disciples d'Arnold se pressent

autour de lui, le serrent dans leurs bras, veulent le ranimer du souffle de leur sein.

On le soutient à demi soulevé, et la lumière des flambeaux plus rapprochés tombe en plein sur ses traits.

O moment suprême ! aspect étrange ! qui éblouit comme l'illusion et frappe comme la réalité !... Dans le mouvement qui vient de se faire, la chevelure, la barbe blanche d'Arnold, sont tombées... A la place de l'auguste vieillard, on voit le plus beau, le plus noble jeune homme que le ciel de l'Allemagne ait fait naître... Et il paraît plus beau encore dans les ombres de la mort !

— Henri Waltimor !... s'écria la princesse de Bavière.

Et elle se précipite sur son sein.

Son accent, le souffle de ses lèvres, pénètrent au sein du mourant... Il tressaille, dans un faible retour d'existence il rouvre les yeux.

— Sophie ! dit-il en ne reconnaissant encore, dans la lumière qu'il retrouve, que la femme aimée ; Sophie ! il m'est donc donné de te revoir avant de mourir.

— Je sentais au fond de mon âme que tu vivais encore, Henri... Je te cherchais dans toute la contrée où je pouvais retrouver la trace de tes pas... Le hasard m'a conduite ici... Je suis venue, sans le savoir, t'attendre dans ta demeure... et je te retrouve dans un tel moment !...

Des sanglots étouffaient la voix de Sophie.

L'esprit de Waltimor s'éclaircissait un peu ; les dernières forces de son être dissipaient l'évanouissement,

jusqu'à ce qu'il fût remplacé par la mort... Il se tint soulevé, s'appuya sur l'un de ses frères agenouillé devant sa couche, et reprit la connaissance lucide de ce qui l'entourait et de ce qui s'était passé.

Mais l'amour, qu'il avait si longtemps sacrifié, reprenait son pouvoir. Toute l'âme d'Henri se concentrait dans le regard d'extase qu'il tenait attaché sur la princesse de Bavière.

— Oh ! dit Sophie, en effaçant avec un mouvement fébrile les larmes qui troublaient sa vue et coulaient sur son sein, sur ses cheveux, pourquoi m'as-tu abandonnée pour cet antre sauvage ?

— Oui, répondit Waltimor, j'ai renoncé volontairement à toi... J'étais livré à un génie surhumain, qui me possédait tout entier... C'est ici qu'il habitait... C'est ici que, bien longtemps, j'entendis ses paroles, et que, bien longtemps après sa mort, elles résonnaient encore sous ces voûtes.

— Que dis-tu ?

— Écoute. Très-jeune encore, je fus initié aux mystères du tribunal suprême. Disciple favorisé d'Arnold, du grand-maître, qui exerçait une influence extrême sur la société secrète, je venais ici recevoir ses inspirations puissantes, m'instruire à sa sagesse...

Les francs-juges attendaient, palpitants, le secret qui allait leur être révélé.

— Quand Arnold sentit venir la fin de son existence centenaire, continua Waltimor, le désespoir de laisser une grande réforme inachevée lui inspira une pensée

étrange, terrible... Un jour, il me dit : « Je suis près de mourir, et, sans moi, l'œuvre de régénération que j'ai commencée dans le sein de la société secrète, et de là, dans toute l'Allemagne, ne peut être accomplie. Il faut qu'au lieu d'expirer je continue à vivre en toi. Tu as recueilli toutes mes pensées ; ma doctrine est vivante dans ton esprit comme dans le mien : continue à la répandre. Les idées que porte une tête blanche fleuriront plus vivaces et plus fraîches, entées sur une jeune branche. Quand je ne serai plus, ensevelis mon corps dans un coin de la solitude; que l'herbe sauvage couvre seule ma tombe ; prends les apparences d'un vieillard, prends mon nom et ma place dans le sanctuaire du tribunal, où des voiles noirs couvrent tous nos visages... et qu'Arnold ne soit pas mort. »

La voix d'Henri Waltimor s'affaiblit... puis, au bout d'une minute, il reprit d'un accent bien faible, mais qui allait jusqu'à l'âme, dans le silence religieux qui régnait autour de lui :

— Je frémis en écoutant les paroles de mon maître, car je sentis que le dévouement s'emparait de moi et allait m'élever à un acte de vertu suprême par le martyre. « Il faudra encore, dit Arnold, dont le regard peignait l'immolation terrible, il faudra quitter le monde, ta famille, tes frères d'armes, tes jeunes amours, perdre ton nom, ton existence, et jusqu'à ton bel âge !... Le pourras-tu ? » Je répondis : « Mon maître, je le ferai... »

— O sacrifice insensé ! disait Sophie.

— O dévouement sublime! s'écriaient les francs-juges.

— Mon père l'ordonnait, reprit Waltimor. Et Dieu sait que ce nom de père est surtout imposant et sacré quand il exprime le don de la vie morale, la procréation de l'âme... Peu après, le grand-maître me fit ratifier ma promesse par un serment au pied de ce christ... Arnold était près d'expirer; je jurai tout ce qu'il voulut, et il ferma les yeux... Depuis ce jour, je parus à sa place dans le sanctuaire des francs-juges... J'avais reçu de la nature la taille élevée et la force musculaire d'Arnold; l'habitude de m'entretenir avec lui m'avait donné le timbre et les inflexions de sa voix; j'étais nourri de ses pensées; son esprit avait passé en moi. Je pus tromper le regard de nos frères dans ces assemblées souterraines, où règne peu de lumière, où un voile nous rend invisibles, même dans le sanctuaire... Mais en même temps, Henri Waltimor cessait d'être... Le bruit se répandit que j'avais trouvé la mort dans une tempête de ces montagnes... Je simulai ma tombe, et plaçai la pierre tumulaire qui portait mon nom dans la chapelle de Conrad-Bourg, à l'ouverture d'un souterrain qui, des confins de ce désert, se continue jusqu'à l'antique forteresse...

— O mon Dieu! s'écria Sophie dans une douleur exaspérée, fallait-il donc tout sacrifier ainsi à un seul être?

— Oui, répondit Henri, qui se penchait sous le poids de la mort, j'immolai tout. Des parents bien chers et

livrés à une douleur éternelle ; le nom d'une famille illustre et que je laissais sans nouvelle gloire... Et toi ! toi, Sophie, que j'adorais et que je ne devais plus voir ! séparation affreuse, où j'étais mort par la perte de tout espoir, par l'éternité de l'absence, où je vivais encore pour connaître ta douleur, pour compter chacune de tes larmes par les déchirements de mon cœur !...

— Malheur !...

— Oh ! oui, malheur inconnu jusqu'à moi et terrible, de passer tout à coup des premières années à la vieillesse la plus reculée !... Il est bien permis de te pleurer, ô jeunesse ! divinité fière et brillante lumière du front humain, où viennent se fondre tous les rayons d'amour et de gloire pour ne s'éteindre qu'avec toi !... Je t'ai perdue en un jour... et Dieu sait ce que j'ai souffert !

La voix du mourant pénétrait dans le cœur, faisait tressaillir toutes les fibres de l'être et gonflait le sein de larmes... Par un mouvement unanime et dans un silence solennel, tous les assistants se prosternèrent pour pleurer à genoux devant le martyr.

Mais lui sembla tout à coup se ranimer. Il se soutint de lui-même sur sa couche, et fit un mouvement d'attention en étendant sa main devant lui... Ses yeux resplendissants s'élevèrent vers la voûte, un sourire vint errer sur ses lèvres pâles.

— La voix d'Arnold, dit-il ! oh ! la voix d'Arnold résonne toujours là ! Elle dit : « Qu'est-ce que le

sacrifice d'un homme devant l'humanité ?... Qu'est-ce que la souffrance devant le devoir ? »

Puis, joignant les mains devant l'image que créait le fanatisme saint :

— O mon maître ! je t'ai obéi, j'ai poursuivi ta sublime carrière. Dieu a permis que ta pensée ne se voilât pas dans mon âme, que ta parole ne faiblît pas sur mes lèvres. Ce que tu voulais s'est accompli ; la foule a fait un pas pour monter au sommet qu'elle doit conquérir... Aujourd'hui même, le peuple méconnu a pris ce nom auguste d'*humanité*, sous un prêtre plus juste, sous un prince plus grand. Ta sainte cause a triomphé, Arnold ! ô mon maître ! ô mon Dieu !... Et, grâce au ciel, je ne meurs qu'à la fin de ce jour !

Dans cette grotte consacrée, sous ce dôme de rochers éternels, dans le jour mystérieux de ces pâles flambeaux, le mourant avait une grandeur majestueuse qui imposait à tous les sentiments humains ; les fronts s'inclinaient devant lui, et on cessait de le pleurer pour l'adorer.

La femme qui aimait Waltimor était seule inaccessible à cet enthousiasme pour une grande gloire.

— Oh ! ne meurs pas ! s'écria-t-elle en enlaçant son amant de ses bras, et l'étreignant de désespoir et d'amour... Tu as vécu pour un devoir cruel, terrible... Vis pour moi... un seul jour !

Le mourant avait épuisé les dernières lueurs de l'existence dans un élan d'exaltation suprême ; son visage, d'une pâleur bleuâtre, n'avait plus que la

beauté immobile du marbre, et il semblait que la vie s'en fût retirée. Mais le regard de Sophie alla chercher le sien. Et, peu à peu, ses fibres se détendirent, il pencha sa tête sur l'épaule de la jeune femme; une teinte de tendresse et de douceur ineffable se répandit lentement sur ses traits pour s'y fixer jusqu'au delà de la mort.

Et, comme Sophie lui répétait encore :

— Ne m'abandonne pas... vis pour moi qui t'ai tant aimé!

Il parvint à tourner vers elle ses yeux inondés de pleurs.

— Vois, Sophie, dit-il d'une voix expirante, vois, je verse des larmes. Oh! dans un tel moment, en face de l'éternité, la jeunesse, l'éclat, la fortune, la renommée, tous les biens que j'ai perdus, ne pourraient pas m'arracher une larme. Tu vois bien que je n'existe plus que pour toi seule, pour l'amour, puisque je pleure et regrette la terre.

Puis il ajouta, dans les accents interrompus de ses derniers soupirs :

— Cet instant est bien court... mais plus précieux, plus solennel que tout autre, puisqu'il est le dernier... et il t'appartient tout entier, ma bien-aimée. Mon adieu suprême à ce monde est l'amour, et je ne sens rien dans mon âme, prête à s'élever au ciel, que 'amour!

Il se tut.

Sophie, qui le tenait pressé dans ses bras et sur son sein, sentit un frémissement convulsif passer dans tout son être... puis s'arrêter subitement.

Les yeux de Waltimor restaient tournés vers Sophie; sa bouche gardait la tendre expression de ses dernières paroles; mais ses yeux n'avaient plus de regard, ses lèvres n'avaient plus de souffle.

Il se répandit peu à peu, sur son visage, cette teinte livide et plombée, plus profonde que toutes celles des souffrances humaines, et qui n'apparaît que lorsque l'être humain n'est plus. Il ne resta plus sur le front du martyr de la foi que le repos majestueux, la sérénité ineffable, imprimés par les grands sacrements de la vertu et de l'amour, et qui resplendissaient encore dans les ombres de la mort.

Depuis de longs instants déjà, l'âme de Waltimor s'était exhalée, et Sophie demeurait évanouie, la tête appuyée sur ce cœur qui ne battait plus. Un silence et une immobilité solennels planaient encore dans la grotte funèbre, où tous les assistants agenouillés priaient ou recueillaient dans leur âme l'impression de ce qu'ils venaient de voir.

Les feux obliques du soleil levant, pénétrant à travers les pampres qui garnissaient l'entrée du souterrain, amenèrent enfin le réveil de cette longue absorption. Les officiers de la cour enlevèrent la princesse de Bavière dans leurs bras, et l'emportèrent dans leur tente, où une litière fut préparée pour son retour dans la capitale. Les francs-juges res-

tèrent auprès du grand-maître pour rendre son corps à la terre, et commencer, par leurs prières et leurs regrets, un culte qui devait durer aussi longtemps que la justice resterait enfermée dans le tribunal secret d'Allemagne.

XV

LA COMTESSE URSULE

En quittant la solitude des montagnes, les ambassadeurs, qui étaient chargés de ramener Sophie de Bavière dans ses foyers royaux, se dirigèrent sur les bords de la Muldaw, devant trouver là une route plus longue que celle de la pleine campagne, mais plus facile à frayer pour la litière de l'impératrice, et où on était du moins préservé du danger de s'égarer à chaque pas.

Sophie, pendant ce voyage, montrait une douleur calme et recueillie. Le coup qui venait de la frapper n'apportait pas un désespoir nouveau et inconnu dans son existence. Elle avait vécu sept années avec la pensée que Henri Waltimor n'était plus; un moment d'espérance fébrile et clairvoyante avait seul rompu l'uniformité de sa douleur, et elle y retombait alors comme dans son état naturel.

Elle ne savait pas sous quelle main avait succombé le grand-maître, et on évitait de lui faire connaître les

détails de cette lugubre scène. Sophie semblait profondément occupée d'une seule idée : elle se faisait répéter par le capitaine des gardes, qui marchait au pas de son cheval, à côté de la litière, l'histoire des princesses qui, aux temps antiques des maisons de Wladislas et de Przemysl, avaient pu quitter le trône pour se renfermer dans un cloître. Puis, redevenue silencieuse, elle reprenait le rêve de toute sa vie : un voile et le repos au sein de Dieu.

A deux milles de la Muldaw, la princesse aperçut de loin, au milieu de son cadre de sombres sapins, le faîte du château des Croix, son lugubre asile de quelques nuits. Cette vue lui causa une émotion pénible, mais dénuée de réflexion, et qui eût été bientôt effacée sans un incident qui s'y rattachait et eut lieu à quelque distance de là.

On arrivait à un endroit du rivage que nous avons précédemment indiqué, celui où deux collines boisées s'avançaient jusqu'à fleur d'eau et ouvraient entre elles une étroite gorge voûtée de rameaux d'arbres.

Les seigneurs de la cour prenaient, au bord de l'eau, une collation que la fatigue du voyage les engageait à prolonger. Sophie, qui se reposait par la marche, étant moins disposée à se rafraîchir des vins de la table que des souffles de l'air pur, s'enfonça dans le sentier creusé entre les coteaux.

Au bout de quelques minutes, elle vit, à gauche du chemin et à peu de hauteur, une de ces croix rustiques qui gardent sur place la mémoire d'un crime ou de

quelque miracle. Elle monta les marches du gazon qui conduisaient à cet endroit.

Mais à peine eut-elle dépassé un massif de peupliers, qu'elle resta immobile devant le groupe qui frappa ses regards.

La comtesse Ursule, jeune et belle, telle qu'on l'avait vue d'abord au château de Norberg, était assise sur une roche, ayant à côté d'elle ses compagnons inséparables, le vieux sacristain et le cheval noir, qui, en ce moment, broûtait l'herbe fraîche comme un cheval véritable.

En se retrouvant tout à coup en face de cette femme qu'elle haïssait instinctivement, la princesse fut frappée d'une lumière subite. Le souvenir des œuvres de magie que la vue du château des Croix était venue lui retracer, le pacte qu'Ursule avait contracté là avec les esprits des ténèbres, celui que, plus tard, elle avait évidemment passé avec les brigands, la convainquirent que cette femme, ennemie du Christ, avait porté le coup mortel au grand-maître d'une société qui marchait à l'ombre de la croix.

A mesure que cette conviction pénétrait en elle, les traits de Sophie s'enflammaient d'une colère qui n'avait jamais jusque-là troublé leur angélique douceur.

— Madame, dit-elle avec le tremblement d'une émotion violente, un événement affreux, auquel un pressentiment me dit que vous n'êtes pas étrangère, doit me faire souvenir que je suis votre souveraine, investie du droit et du devoir de vous demander compte de

vos actes extraordinaires. Répondez donc à cette question : « Ne sont-ce pas les brigands, vos nobles alliés, qui ont assassiné le chef des francs-juges, dont vous aviez demandé la mort au prix de vos largesses? »

— Je le voulais, dit Ursule, qui s'était levée sans trouble à l'approche de la princesse; mais le chef des francs-juges est tombé sous d'autres coups.

— Vous le vouliez!... C'était lui que vous alliez chercher jusqu'au fond de ces imposantes solitudes, pour le condamner à mort, tandis que la tendresse de mon âme m'y entraînait pour chercher les mêmes traces...

La comtesse de Norberg fit un geste d'indifférence, témoignant qu'elle se souciait peu des sentiments des autres.

— Et c'était pour arriver à ce but, continua Sophie avec une hautaine véhémence, que vous avez lié un commerce impie, sacrilége, avec les esprits d'un autre monde, et que, ne trouvant pas sans doute dans les enfers des serviteurs capables d'accomplir vos vœux, vous êtes allée chercher les monstres humains qui peuplent à présent les forêts?

— Je voudrais vous répondre, madame, dit Ursule; mais il m'est impossible de comprendre la première partie de votre accusation.

— Je ne tremble plus devant vous, comtesse Ursule... Oh! maintenant l'excès du malheur m'a ôté toute crainte! Mais, une fois... lorsque l'exil m'avait forcée de prendre asile dans votre demeure, je vous ai

vue, au cœur de la nuit, dépouillée de la forme qu'il vous plaît de revêtir à la clarté du soleil, je vous ai vue, esprit des ténèbres, devant l'autel où reposaient la tête de mort et le poignard, avec une chauve-souris pour compagne, parlant aux morts, vers qui, un instant après, allait vous emporter ce cheval maudit comme vous.

Ursule avait écouté ces mots avec un froid sourire.

— Une nuit, dit-elle, comme j'attendais mon frère Francis aux fenêtres du château, j'ai entendu dans une révélation extatique sa voix expirante qui m'appelait, et, en arrivant à lui, guidée par l'instinct de mon cœur, je l'ai trouvé mort. Depuis ce moment affreux, et à certaines nuits qui renferment quelque analogie avec celle de mon malheur, je tombe dans ce sommeil magnétique où on agit sans le secours des sens, mais par la vue de l'âme et par le ressort intérieur... Il paraît que cet état anormal et cruel change prodigieusement mes traits.

Elle tourna la tête vers le vieux serviteur, qui, sans doute, lui avait parlé de ce bouleversement de sa figure, pour lui en faire rendre témoignage. Il ne répondit que par un soupir.

— Alors, reprit Ursule, sans avoir conscience de ce que je fais, je me lève et parcours cette chambre où vous m'avez vue. Ce piédestal que vous avez pris pour un autel élevé à la magie supporte une tête de mort, emblème de ma destinée, et le poignard que j'ai retiré de la blessure de mon frère... Quant aux chauves-

souris, elles sont maîtresses depuis des siècles du château des Croix, et il n'y a rien d'étonnant à ce que l'une d'elles vienne, par la fenêtre ouverte, tournoyer sur ma tête... Au sein de ce sommeil, où le passé redevient le présent, par un ordre de la nature que nous ne pouvons comprendre, j'entends encore la voix de mon frère qui m'appelle; je descends à la herse du château comme je fis dans la nuit réelle de mon malheur; ce cheval, accoutumé à des courses nocturnes, les pressent et vient m'attendre; puis il me conduit de lui-même sur la route de douleur que nous avons souvent parcourue ensemble.

— Et vous ne descendez pas chez les morts? demanda Sophie par un dernier mouvement de ses naïves croyances.

— Oh! répondit Ursule avec un mélange de tendresse extatique et d'ironie, mon pur et noble Francis habite un monde trop élevé et trop glorieux, pour que l'approche des esprits des ténèbres ou des humains le puisse profaner!

Cette simple explication renversait, pour Sophie, tous les mystères du château des Croix. Cependant le front de la princesse ne perdait rien de sa sombre sévérité.

— Il n'en reste pas moins certain, madame, dit-elle, que vous vouliez faire mourir le grand-maître du tribunal secret par la main des allfressers.

— Voyez cette croix, madame, c'est moi-même qui l'ai fait élever, dit Ursule avec une exaltation dou-

loureuse. Nous sommes ici sur la place même où mon frère a expiré... Quand je vins ici, la lumière du phare qu'on allume sur le rivage pour signaler les récifs de la rivière répandait ses lueurs sous ce sombre feuillage. Là, était Francis, étendu sans mouvement, la tête renversée sur cette roche où s'épanchait son sang; là, devant ce peuplier, était le *vengeur*, qui venait de laisser tomber son masque... D'un côté, je vis la victime; de l'autre, je vis l'assassin... douleur plus atroce! car l'assassin était son frère...

— Le comte de Norberg!...

— Il est mort... Dieu a jugé le fanatique... Car Dieu, dans ce temps de terreur religieuse, a de plus grands comptes à demander à ceux qui font trop pour lui qu'à ceux qui ne font rien.

— Est-il possible? répétait Sophie épouvantée.

— Je pris le poignard resté dans le sein de Francis; mais je ne pouvais frapper le meurtrier sans être aussi dénaturée que lui-même. Je tournai tous les vœux de ma vengeance sur le chef du tribunal qui avait commandé l'exécution, qui avait fait de Francis *l'enfant du poignard*. Mais en vain! Où trouver un homme qu'une terreur superstitieuse ne fît trembler au seul nom des francs-juges, qui ne reçût d'eux la mort à genoux, au lieu de la donner?... Enfin, j'entendis parler des allfressers. Sans foi ni loi, je crus qu'ils seraient sans dieux. Je me trompais : eux aussi ont pâli devant ce dieu terrestre; le fer est tombé de leurs mains.

— Et qui donc l'a frappé?

— Le bourreau de votre ville royale, envoyé par l'empereur votre époux.

Sophie pencha son front pâle dans ses mains.

— Vous n'avez eu, madame, reprit Ursule d'une voix profonde, que le bonheur de l'amour ou ses mélancoliques regrets, qui sont encore une douceur; vous êtes restée bonne et tendre. Moi, j'ai été cruellement outragée dans l'amour fraternel, le plus pur, le plus saint de tous; je suis devenue vindicative, implacable. Les femmes sont ce que l'amour les fait.

Sophie n'en entendit pas davantage; elle s'éloigna rapidement de la croix funèbre. Errant dans le chemin creux, elle rêvait au moyen de fuir et de s'abriter à l'instant dans quelque monastère, pour ne pas retourner dans la ville où régnait l'empereur meurtrier et sacrilége, lorsqu'elle se trouva en présence des officiers de la couronne, qui la cherchaient.

Toujours faible et timide devant le commandement, quelque tacite qu'il fût, elle remonta dans la litière, qui l'emmena fatalement dans la ville de Prague, pour qu'elle subît jusqu'à la dernière les épreuves auxquelles le sort l'avait condamnée.

XVI

LES JOURNÉES DE PRINTEMPS

Les premiers jours du printemps de 1416, à jamais mémorables pour la ville de Prague, se levaient alors, pleins de gloire et d'espérance.

L'insurrection populaire, dont nous avons vu le complot se développer et s'affermir chez l'armurier Muller, venait d'éclater.

Dans toute l'étendue de la vieille et de la nouvelle ville (1), partout où il y avait un fort, une tour, un rempart, un édifice à enlever à la garnison de l'empereur, on se battait; sur le haut des fortications aux sombres dentelures, à l'ombre des monuments chargés de siècles et de souvenirs, sous les voûtes des églises, sur les places publiques, et jusque dans les derniers faubourgs, on se battait en invoquant tous les saints du paradis.

Le pont hardi, flanqué de tours, peuplé de statues,

(1) Une seconde partie, ajoutée à l'ancienne cité par Charles IV, portait le nom de Nouvelle-Ville. L'ensemble de Prague offrait deux vastes amphithéâtres, séparés par le cours de la Muldaw.

qui, sur seize arches, s'élève des bords escarpés de la Muldaw, était le point des engagements les plus acharnés, et la rivière, en s'engouffrant sombre et rapide, emportait des corps dans chacun de ses flots.

Devant la niche de chaque bienheureux, dont le cierge était soigneusement allumé, des groupes de femmes, d'enfants, de pèlerins, disaient le chapelet, chantaient des cantiques, et rappelaient au saint ses généreux miracles pour lui en demander encore.

Dans le tumulte épouvantable des cris de guerre, des armes qui se heurtaient, des tambours qui battaient aux champs, des flèches qui remplissaient l'espace, des cloches qui sonnaient à grande volée, la ville religieuse et guerrière semblait avoir repris un cœur dans la poitrine et du sang dans les veines; avec ses larges flancs de sombres murailles, son front hérissé de tours, de flèches, de clochers, on aurait cru la voir respirer, palpiter et vivre.

Un beau soleil, comme celui qui se lève pour éclairer les prises d'armes populaires, embrasait et dorait l'étendue de la ville. La *révolution*, cette reine éphémère qui naît le matin et meurt le soir, avait du moins un beau jour pour son ardente et rapide existence.

Entrons au palais impérial.

Autant la ville était populeuse, passionnée, bouillonnante, autant le palais était morne et désert. Tous les gardes de la résidence royale jusqu'au dernier lansquenet, tous les gentilshommes de la maison du

prince jusqu'aux premiers officiers, étaient allés commander les postes, renforcer les troupes impériales. La solitude planait dans ces vastes galeries ; l'absence de tout mouvement, la nudité qu'imprime l'abandon, les faisait paraître plus vastes et plus sombres. On voyait seulement passer de loin en loin des soldats qui rentraient blessés, hors de combat, et répandaient les dernières gouttes de leur sang sur les dalles consacrées. Le palais souverain n'était plus gardé que par les effigies en bronze des anciens guerriers, et ne semblait plus habité que par les ombres des rois.

Winceslas, cependant, était resté dans la résidence royale. Le courage ne lui aurait pas manqué pour se mettre à la tête des troupes ; mais l'orgueil du rang l'empêchait d'aller lui-même, armes en main, défendre sa personne contre un peuple révolté.

Il parcourait seul, à grands pas, les défilés de l'antique édifice, s'arrêtait pour écouter le bruit tumultueux qui grossissait et s'avançait sans cesse, montait au sommet des bâtiments pour suivre la marche de l'insurrection. Des plates-formes du palais, qui s'élève de la hauteur de Hradschin, le prince embrassait d'un coup d'œil le tableau de toute la ville transformée en champ de bataille.

A la lumière radieuse qui baignait l'étendue, Winceslas voyait le vieux drapeau impérial, dont l'aigle battait de l'aile, descendre du fronton des édifices publics pour faire place au drapeau populaire, dont les banderolles neuves déroulaient dans l'air leurs voyantes

couleurs. Puis l'étendard de l'empire reparaissait un instant par la fluctuation du combat... mais c'était pour retomber bientôt après.

Les gibets que Winceslas avait fait dresser sur la place publique restaient encore devant les fenêtres du palais, lugubre bannière, qui appelait de ce côté les efforts des révoltés. Par instant, l'empereur voyait leurs bandes déboucher des rues, et arriver jusqu'en vue de ces potences. Alors la lutte avec les troupes devenait plus terrible, et jonchait le sol de morts.

Le bruit du combat arrivait jusqu'à lui, rumeur formée des tintements du tocsin, des pas retentissants des cavaliers, des roulements du tambour, des cliquetis de chaînes qu'on traînait sur le pavé pour barrer les rues, et surtout des éclats de la voix humaine, dont la passion était le souffle.

De ces sons confondus dans l'air, il se formait, pour Winceslas, comme des paroles de condamnation portées sur lui, d'anathème jeté sur sa mémoire.

Emporté, violent et apathique à la fois, Winceslas frappait son front de rage, déchirait dans ses doigts crispés les pans de son manteau... puis descendait dans quelque galerie obscure, boire, s'étendre sur un banc, et se reposer de l'ardeur du soleil comme après les fatigues d'une chasse.

— Mort de mon âme ! disait, dans un de ces moments, le prince appesanti et grondant à demi-voix, que veulent-ils donc?... Est-ce que le peuple va régner ? Est-ce que les mendiants vont prendre l'ar-

mure de chevalier et la pourpre impériale? Est-ce qu'un noveau roi Przemysl (1) va quitter ses sabots pour monter sur le trône?... Ou bien les francs-juges vont-ils amener le prince qu'ils ont trouvé sous une feuille de leur rosier mystérieux, ou qui est sorti tout armé de leur cerveau?... Quoi qu'il arrive de tout ceci, je reconnais leur main... Cependant Arnold, leur chef, leur guide et mon plus terrible ennemi, Arnold est mort!...

— Un homme est assassiné, dit une voix près de lui; mais une institution vit toujours et accomplit son œuvre.

Winceslas bondit et se souleva de son siége; mais tandis que sa lourde masse se tournait sur elle-même, celui qui venait de parler ainsi avait disparu.

Dans une salle souterraine, où on entendait moins le tumulte effrayant du combat et où on devait être à l'abri d'une première invasion, Sophie de Bavière était enfermée avec ses femmes. De retour depuis peu de son excursion aux monts Granort, la malheureuse princesse était arrivée à Prague pour y souffrir de toutes les horreurs de la révolution.

Léonore Muller était accourue rejoindre sa noble maîtresse.

Pendant son séjour chez son père, où, comme on le sait, elle avait revu Edgard, la fille de l'armurier

(1) Le premier roi de la maison des Przemysl avait été laboureur.

avait célébré son mariage avec le jeune capitaine. La cérémonie de leur union, au moment où l'avenir qui les attendait était si mystérieux, avait été simple et obscure comme leur position l'était encore. Ne voulant donner à l'amour qu'un engagement sacré, dans ces moments où de grands devoirs exigeaient toutes les forces de l'âme, Léonore s'était séparée d'Edgard en quittant l'autel, et l'avait rendu à l'empereur, lorsque la révolution, qu'elle savait près d'éclater, devait menacer, avec les jours du prince, ceux de ses fidèles chevaliers.

En effet, Edgard était, en cet instant, dans la ville en feu, et combattait pour son maître avec cette valeur où l'âme enthousiaste et ardente rend le bras invincible.

Pendant ces jours où son père était dans l'un des camps et son amant dans l'autre, où son intelligence demandait le succès du soulèvement populaire, tandis que sa tendre piété désirait le maintien du trône antique, où son âme était plus bouleversée que l'atmosphère livrée à cette tempête guerrière, la courageuse jeune fille avait cependant la force de soutenir et de consoler sa noble et chère maîtresse.

Debout, près du fauteuil de la princesse, elle tenait la tête pâle de Sophie appuyée sur son sein, et l'entourait d'un de ses bras, pour atténuer autant que possible le bruit affreux des armes et du tocsin.

— Que deviennent les reines dépossédées ? demandait Sophie d'une voix languissante.

Bénies par le malheur, elles deviennent des saintes dans l'histoire, répondit la grande-maîtresse.

— Est-ce donc toujours la mort qu'on leur réserve? reprit Sophie; la mort affreuse et si peu méritée!... Car, mon Dieu, de quoi les femmes sont-elles coupables dans ces changements d'empire?

— Madame... éloignez ces pensées.

— Oh! j'ai peur de cette mort horrible de l'échafaud... l'échafaud!... Mon père, voilà donc la hauteur où tu as tant voulu m'élever!

— Les vainqueurs ne sont pas toujours injustes et féroces, disaient les femmes de Sophie.

Et leurs mains jointes, leurs yeux levés au ciel, priaient Dieu qu'il en fût ainsi.

— Alors ils auront peut-être pour moi la faveur d'une prison éternelle.

— Madame, dit Léonore avec force, mon père est bien puissant dans le peuple, et il faudrait qu'il fût mort, pour qu'on ne respectât pas votre vie et votre liberté.

— Si cela était, oh! comme je serais heureuse d'en avoir fini avec le trône, ses épouvantes et ses misères! Que je le céderais de grand cœur à une autre!... Je voudrais bien voir d'ici celle qui viendra dans ce palais à ma place, ajouta-t-elle en se livrant à une naïve fantaisie... Je l'embrasserais avec une tendresse de mère... La bénédiction des mourants est salutaire... et je voudrais qu'elle fût moins malheureuse que moi!...

Et, par un mouvement imitatif, elle attira la tête de Léonore, qui était plus près d'elle, et l'embrassa tendrement.

Puis, laissant ses yeux fixés sur la jeune Muller, elle ajouta :

— Tiens, cette nouvelle souveraine devrait être belle et fière comme toi pour bien porter la couronne; elle devrait être aussi ferme, généreuse et loyale que toi, pour la conserver sans orage...

— O Dieu puissant! entendez-vous ces cris sur la place Royale?

— Les insurgés seraient-ils déjà là?

— Voyez... voyez, à ce soupirail.

— Je ne distingue rien, dit la demoiselle d'honneur qui était montée à la fenêtre.

— C'est que vous pleurez, dit Léonore, et les larmes troublent vos yeux... Donnez-moi cette place.

Elle s'élança au poste d'observation.

— Oui, madame, il est trop vrai! le peuple vient de se répandre en flots jusqu'aux portes du palais! on ne voit plus les soldats que désarmés ou portés sur des brancards... Des hommes entourent ces échafauds, où sont encore élevés des gibets... Ils lèvent ensemble leurs bras armés de sabres... Mais voici un chef dont le casque porte un lion en cimier... Dieu! c'est mon père!... j'entends sa voix!... Il dit que la seule vengeance digne des braves est la victoire... qu'il n'y a plus d'ennemis, mais seulement des vaincus... qu'en entrant dans le palais, il faut respecter le prince

désarmé... O mon digne père!... Il dit encore que le meurtre devient crime quand il est inutile, qu'il devient sacrilége quand il tombe sur des têtes couronnées... On écoute ses paroles. On le nomme pour commander aux portes du palais... Oh! ma chère maîtresse, vous êtes sauvée! dit Léonore en revenant se jeter dans les bras de la princesse.

Winceslas, d'une fenêtre haute, assistait aussi à ce triomphe rapide de l'insurrection... C'en était fait, le dernier des étendards impériaux venait de disparaître, et le drapeau populaire s'élevait, planait partout. Les regards éblouis de Winceslas croyaient voir, dans l'étendue lumineuse, un aigle blessé, poursuivi par une foule de vautours et se perdant au-delà des horizons de la Germanie.

En même temps, il voyait déboucher de toutes les rues et arriver jusqu'au parvis du palais, des bandes d'hommes armés par-dessus les différents costumes de leurs professions; mais tous avaient remis leur sabre dans le fourreau... signe de la paix scellée par la ruine de Winceslas... clameurs de triomphe qui étaient son chant de mort!

Le visage empourpré par la colère et la honte, la toque enfoncée sur les yeux, la fourrure de son pourpoint arrachée, le prince courait de galerie en galerie, tendant les bras aux statues des anciens rois comme à des dieux vengeurs... Mais nulle espérance exhalée de ces images refroidies dans le cours du temps ne venait lui répondre : la mort l'entourait.

Le prince se réfugia dans une des tours qui flanquaient chaque partie latérale du bâtiment; il se fit apporter sa coupe, sa fameuse coupe d'or, du poids de trois cents écus, et la vida plusieurs fois. Il en sentit le favorable effet. Winceslas, heureux buveur, n'avait pas perdu, dans l'habitude de boire, la faculté de s'enivrer.

Aux derniers instants de sa vie, on retrouve des visions de jeunesse, on revoit ses songes de gloire et d'amour; et la jeunesse, pour Winceslas, la gloire, l'amour, avaient été le vin et son ivresse.

Un piquet des gardes, qui se repliait sans doute du combat après l'entière défaite des troupes, vint se ranger auprès du souverain.

Le peuple avait achevé sa victoire.

On était au milieu du second jour de l'insurrection, un midi pur et chaud parait la ville de son éclat.

Les francs-juges, dans cette révolution, avaient été, selon leur caractère habituel, *présents partout, quoique invisibles*. Leur marche incessante, se tenant d'abord cachée sous le drapeau des princes révoltés, puis sous celui du peuple, avait conduit Winceslas à sa ruine. Ces hommes, doublement puissants, parce que chacun d'eux étaient deux hommes divers, méditaient ensemble dans le souterrain, puis agissaient dans le monde extérieur, en reprenant le nom et la place qui les mêlaient au mouvement des choses, et leur permettaient d'influencer les esprits, de préparer les voies.

Ils avaient réellement accompli les grands événements qui venaient de se passer.

Les armes étant déposées, le moment était venu pour les autorités de la ville de se réunir et de concerter les moyens de rétablir au plus tôt l'ordre et le calme. Après le bras, la tête devait agir et sanctionner le mouvement révolutionnaire.

Pour prendre acte de possession du gouvernement, l'assemblée nationale se réunit au palais des souverains, transformé en hôtel municipal. Cependant la nation n'avait cru, dans cette prise d'armes, que protester contre le pouvoir insupportable d'un despote lâche et sanguinaire, et ne prévoyait pas encore ce qui succéderait à son règne.

Une salle immense régnait dans toute l'étendue du premier corps de bâtiment de l'édifice ; elle s'ouvrait sur un large escalier qui descendait en ligne droite et avait son massif péristyle sur la place publique. Le palais, construit sur le modèle de l'ancien Louvre de France (1), était, de toutes parts, hérissé de tours ; celles qui, des deux côtés, s'élevaient au milieu des murs latéraux, communiquaient à la grande galerie par un large cintre fermé seulement d'une tapisserie, et, dans les solennités, ces rideaux relevés faisaient, de l'intérieur des tours, des tribunes circulaires ajoutées à l'enceinte principale. Elles avaient jour, par des

(1) Charles IV était venu à Paris, et en avait rapporté le dessin du Louvre.

fenêtres à balcon donnant, comme la façade, sur la place publique qui entourait en croissant le bâtiment avancé du palais.

En ce moment, les tours avaient les tapisseries de leurs cintres baissées, et Winceslas se trouvait retiré dans celle située à droite de la salle.

Le premier qui pénétra, de la ville conquise par l'insurrection, dans l'enceinte du palais désert, fut le moine de Saint-Bruneau, qui a été désigné jusqu'ici par son chapelet d'or.

Le factionnaire posté à l'entrée de la salle baissa la lance pour s'opposer à son passage, mais le religieux souleva ce capuchon éternellement baissé qui cachait son visage, et le soldat, après un vif mouvement en arrière, lui livra respectueusement passage.

Plusieurs personnages, portant l'habit de différentes classes de la société et de divers corps d'état, suivaient le moine.

Celui-ci traversait lentement l'enceinte. Il regardait, en retenant son pas, l'intérieur de cette salle antique, le trône qui s'élevait au fond, son dais écussonné, ses brocards semés d'abeilles d'or, les statues des anciens rois coulées en bronze ou taillées dans la pierre grossière, et quelquefois formées de ces deux matières, les armures rouillées, les masses d'armes, les drapeaux suspendus aux parois.

Quoique le capuchon du moine fût déjà retombé sur son visage, on pouvait juger que l'impression qu'il recevait de ces lieux était profonde, car elle imprimait à

sa marche, à ses moindres mouvements, quelque chose de solennel et de recueilli.

Arrivé dans le haut de la salle, il parla aux personnes qui l'entouraient.

Winceslas, dans sa tour, où un rideau seulement le séparait de la galerie, entendit cette voix. Malgré l'étourdissement bachique qui avait gagné son cerveau, il tressaillit encore à cet accent, qui, chaque fois qu'il s'était fait entendre à lui, avait eu le pouvoir, sans qu'il sût pourquoi, de l'impressionner douloureusement.

Le moine prit place à la droite du trône.

Un officier commença à annoncer les corporations qui entraient.

— L'archevêque et les prélats du saint Empire.

— Les magistrats de la cité.

— Les membres de l'Université.

— Illustres docteurs, dit le moine en s'adressant à ces derniers, venez vous asseoir à droite du trône, devant l'effigie de l'auguste Charles IV, le fondateur, l'ami de votre ordre, et le plus grand des monarques dont le souvenir plane dans cette enceinte.

— Les représentants de la bourgeoisie.

— Les représentants du haut commerce.

L'officier de service nomma ensuite les nombreuses corporations de fabricants et d'artisans qui venaient siéger à l'assemblée nationale en sortant du combat.

— Placez-vous ici, leur dit le moine en indiquant à

ces hommes du peuple un côté de la salle garni d'antiques portraitures ; vous serez sous l'égide des princes de la maison de Przemysl, dont le premier roi était sorti de la charrue, et dont les descendants se rappelèrent toujours leur noble origine, en protégeant et secourant les dignes travailleurs.

On introduisit ensuite la princesse de Bavière et ses femmes.

Le moine s'approcha de la tremblante Sophie, qui cachait ses traits sous un voile et avait peine à se soutenir, et la fit placer sur un siége d'honneur, à peu de distance du trône.

Les officiers des troupes impériales, les derniers et fidèles défenseurs de Winceslas, furent amenés par des gardes. Ils étaient prisonniers du peuple. Le baron Warner, le comte de Ratisbonne, avaient de profondes blessures ; l'écharpe blanche d'Edgard était teinte de sang.

Ils furent reçus par le moine avec des marques de distinction.

On se demandait quel était cet homme, qui, sans avoir de rang marqué dans la vaste assemblée, en assignait à tout le monde. On ne savait quelle tête auguste ou obscure pouvait cacher ce voile de laine.

La grande porte de la galerie demeura ouverte ; la masse compacte du peuple remplissait l'escalier et la place publique.

A l'entrée de la salle était maître Muller, commandant le poste du palais. Il tenait son sabre vain-

queur, la pointe sur l'épaule, un pied posé sur l'escalier où commençait la foule du peuple qu'il avait conduit, un pied sur le seuil du palais impérial dont il venait de prendre possession.

A l'autre chambranle du portique était un groupe de fraîches et robustes femmes du peuple, qui avaient pu pénétrer jusque-là. Elles avaient encore leur chapelet, triomphant aussi, passé à leur bras, et soulevaient leurs petits enfants pour leur faire voir le trône.

Au delà on voyait la masse de la population comme une immense nappe de têtes qui allait se perdre à l'horizon.

Puis, au dehors, sur la place, dans les rues, dans toute la ville, de joyeuses fanfares remplissaient les airs. Ce peuple de Bohême, naturellement chanteur, et jeune comme le peuple l'est toujours, avait déjà repris ses chants accompagnés de harpes, de flûtes, de mandolines. On s'était mis en danse, et des rondes où se mêlaient des hommes portant encore les armes et le sang du combat, tournoyaient en battant des mains autour des statues brisées de l'*Imperator*.

XVII

LE COURONNEMENT

Le moine à la robe blanche, au chapelet d'or, se tenant debout au pied du trône, prononça d'une voix haute et grave :

— Messeigneurs du clergé et de l'université, et vous, représentants des États, puisque je semble m'arroger le droit de commander dans le palais souverain dont vous vous êtes rendus maîtres, et d'élever la voix le premier au milieu de vous tous, il est temps de me faire connaître.

A ces mots, par un mouvement aussi noble que rapide, il rejeta son capuchon en arrière.

— L'empereur Rodolphe! s'écrièrent un millier de voix dans l'assemblée.

— Oui, messeigneurs, Rodolphe, le fils aîné de Charles IV, le légitime possesseur de l'empire, qui après s'être assis quelques instants sur le trône, disparut du trône et de la terre, et fut compté parmi les morts.

— Par quelque affreux attentat, sans doute?

— Non, par ma propre volonté. Des guerres intestines avaient bouleversé l'empire de Charles. J'étais chef d'une maison opprimée par les grands vassaux, déchirée par l'anarchie. Sans force contre ces fléaux, je ne vis que la dérision du rang suprême, le néant de la grandeur, qui ne me donnaient pas le pouvoir de faire le bien Je me retirai dans un cloître, où le roi était à jamais enseveli sous la bure, et dans le sein d'une société secrète, où l'homme pouvait grandir et s'éclairer. Ce fut là que, initié à la sagesse suprême, mon intelligence s'illumina; j'appris par quels principes, par quels moyens, un prince pouvait, même sous un régime de féodalité, grossière ébauche de civilisation, élever la dignité du trône et trouver la force de protéger la nation que Dieu lui a confiée. Je vis alors que la vertu n'était pas dans ce découragement superbe qui m'avait fait abdiquer, mais dans l'œuvre de celui qui saurait régner selon les desseins et la gloire de Dieu.

Les ardentes acclamations de toute la salle saluèrent l'*empereur Rodolphe.*

— Non pas moi, dit-il avec un mouvement de négation lent et grave. Je me suis volontairement effacé du monde, ne vivant plus que dans les doubles ombres du monastère et du souterrain consacré, n'étant connu que de quelques-uns de mes frères. Si je revendiquais mes droits à l'empire, je semblerais, après avoir été trop faible pour supporter la grandeur, être trop faible maintenant pour supporter l'oubli ; je

pourrais être accusé d'ambition en reprenant ma propre couronne... Mais, dès que mes yeux se sont ouverts sur la mission d'un souverain, j'ai conçu d'autres projets. J'avais un fils, né d'un mariage secret et légitime avec Marie de Brandebourg; je résolus, dès qu'il aurait atteint sa majorité, de lui ouvrir les voies du trône, afin qu'il devînt l'idéal du souverain qu'avaient pressenti les voyants et les sages.

Une vive émotion, qui se fit sentir dans l'assemblée, interrompit quelques instants Rodolphe. Il reprit, au milieu d'un silence palpitant :

— Les premières lois de ce nouveau règne, ses premiers serments à Dieu, les voici : — Rétablir la constitution politique de la Bohême; exiger de la noblesse hommage et obéissance au souverain; maintenir les priviléges et la liberté des États en toute circonstance; terminer le grand œuvre d'affranchissement des bourgeois et des paysans, que Charles IV a glorieusement commencé; délivrer les campagnes des exactions des seigneurs suzerains; soustraire la fortune et la vie du citoyen à la domination barbare de l'épée; protéger de toutes les forces du sceptre l'agriculture, l'industrie et les arts... Les développements et l'application de ces principes, et les franchises qui en découlent, seront communiqués à celui qui doit les pratiquer. C'est le premier pas d'une marche glorieuse où s'engage l'humanité, mais dont le but auguste doit rester voilé à nos yeux, qui n'en pourraient soutenir la lumière trop éclatante.

La surprise, le trouble, l'attente, agitaient cette foule, où battait un seul cœur. L'étendue demeurait silencieuse; et cependant on semblait entendre des cris intérieurs d'espoir et d'enthousiasme ardent.

Le soleil, qui s'épanchait à grands flots dans la salle, où il pénétrait à travers des vitraux peints, revêtait les vives couleurs du prisme, et on croyait voir l'arc-en-ciel, signe de paix et d'alliance céleste, venir se pencher sur le trône.

La musique des fanfares lointaines qui venait, plus adoucie, se répandre sous les voûtes, semblait l'hymne de joie de la terre délivrée.

Rodolphe envoya chercher le manteau impérial, la couronne, le sceptre, la main de justice.

Puis il reprit :

— Quand les sages qui m'entouraient et moi-même, nous eûmes jugé la tyrannie, les désordres, la démence du prince régnant arrivés au comble, nous voulûmes nous servir des grands vassaux qui conspiraient sa perte pour le renverser. Cette arme était de fausse trempe, elle s'est brisée dans nos mains. Alors, nous nous sommes servis du peuple pour cette œuvre de destruction : son bras est celui de Dieu, et ne trompe jamais.

— Victoire! victoire à nous! s'écriait-on en agitant les drapeaux.

— Maintenant, continua Rodolphe, maintenant que j'ai établi les devoirs du prince envers la nation, je rappelle ceux de la nation envers le prince. Dans la

constitution de 1346, les États assemblés se sont obligés à maintenir l'hérédité de la couronne en faveur de la descendance de Charles IV, en raison de la priorité des tiges. Je demande donc le serment de fidélité du peuple envers mon fils, roi de Bohême, empereur d'Allemagne.

— Honneur au fils de Rodolphe! dirent les membres de l'Université. Qu'il paraisse comme l'étoile de salut!

— Le prince! le prince! exclamait le peuple.

— Ce prince, dit Rodolphe, dont l'œil radieux devint humide de larmes, et cet héritier légitime du trône, c'était, il y a bien peu de temps encore, un jeune et simple page...

A ces mots, le regard de Rodolphe alla se fondre dans le regard embrasé que, depuis un instant, Edgard tenait fixé sur lui... Ce fut là toute la révélation du lien qui les unissait... Edgard alla se jeter dans le sein de son père!

Un sourire radieux éclaira tous les visages.

Après un moment d'émotion puissante, Rodolphe reprit, tenant sa main appuyée sur l'épaule du jeune prince:

— Mon fils, toujours éloigné de moi, ne connaissait pas sa naissance. Il a été élevé à l'Université de Prague, puis reçu dans les pages et créé chevalier. Je l'ai fait placer à la cour de Winceslas, pour qu'il connût de bonne heure le secret de la royauté, et s'instruisît même à sa dignité; car je savais bien qu'auprès de

Winceslas, il ne verrait jamais l'homme, mais le front marqué de l'huile sainte. Il a été enflammé d'un dévouement chevaleresque pour celui qui portait le nom d'empereur. Enthousiaste et intrépide enfant, il combattait avec une fougue aventureuse contre sa propre cause. L'empereur arrêté, il tirait l'épée pour lui; l'empereur en prison, il le délivrait; l'empereur assiégé dans sa dernière forteresse, il combattait encore en héros, jetait l'ennemi vainqueur du haut d'une tour et faisait lever le siége... Partout, toujours, il renversait à mesure ce qu'on faisait pour lui... C'est donc, ajouta Rodolphe en souriant, c'est donc un révolté que je présente à l'élection souveraine.

Edgard mit un genou en terre devant l'empereur son père. Puis il se releva pour recevoir de lui les attributs souverains.

Ces insignes brillaient de diamants et de pierres précieuses, amassés par la royauté pendant les siècles.

Le jeune homme, par un mouvement spontané, détacha les longues chaînes de pierreries qui entouraient la couronne et descendaient en rivières sur le manteau impérial. Il traversa l'assemblée, qui s'ouvrit sur son passage; puis, arrivé sur le seuil de la salle du trône, il lança ces mille diamants égrenés dans la foule du peuple qui se déroulait devant lui.

— Tenez, amis, dit-il, que cette graine brillante aille ensemencer vos champs. Elle y deviendra féconde, au lieu de briller stérilement sur la couronne. Un souverain ne doit être paré que d'honneur et de justice.

— Et de sa jeunesse, de sa grâce, de sa beauté! criait la foule déjà enthousiaste du nouveau prince.

Puis le fils de Rodolphe revint prendre les attributs de la royauté, sous lesquels ses traits épanouis, nobles et suaves, ressortaient d'un merveilleux éclat.

Au milieu de ces transports de la joie publique, on avait presque entièrement oublié Winceslas.

Sans avoir été arrêté, l'ex-empereur se trouvait prisonnier dans sa tour, circonscrite de tous côtés par l'ennemi.

Réveillé de l'ivresse, il assistait aux événements qui avaient lieu dans la salle du trône, dont il n'était séparé que par un rideau. Il reconnaissait enfin le moine au chapelet d'or... c'était son frère, qui était sorti du tombeau pour consommer sa ruine!

De l'autre côté, sur la place publique, où donnait le balcon de la tour, il rencontrait la fête du peuple délivré de son joug; un chœur de danse et de chant s'élevait du sol où il ne régnait plus; une harmonie terrible, mêlée d'allégresse et de colère, jetait dans les airs ces mots?

— Liesse au peuple! anathème au tyran!

Dans cette tour, à la voûte profonde et obscure, tout était dépouillé et sombre comme son âme. Les gardes demeurés autour de lui étaient immobiles, silencieux et plaqués à la muraille comme les hommes peints sur les tapisseries.

C'était là que Winceslas faisait ses adieux à la puissance, à la vie.

Tout à coup, il releva la tête et promena un regard pénétrant sur ce peu de soldats qui formait alors sa garde impériale, triste et dernier reste de ses armées.

— Voulez-vous, leur dit-il, risquer de me sauver ou de périr pour moi? Un escalier descend d'ici dans les cours du palais; des chevaux sont toujours prêts; entouré par vous, je peux, à la faveur de la surprise et de la rapidité de mon cheval, traverser cette foule hideuse et sanguinaire. Vous, vous serez tués en me couvrant de votre corps, ou vous fuirez avec moi et partagerez ma fortune.

Un morne silence accueillit cette demande... Le cœur de Winceslas battit violemment... Une minute encore tout demeura muet, immobile... Le malheureux prince voulut prendre ce silence pour un consentement. Il fit quelques pas, et s'avança pour soulever la tapisserie de la porte dérobée.

Mais alors une main se posa sur son bras, le fit plier de manière à ramener la main sur le cœur, et l'homme qui exécutait ce signe de l'association secrète y ajouta ces mots :

— Partout où tu as passé, les champs féconds sont devenus des solitudes d'*herbe*, de *pierre*, et des vallées de *pleurs*. Tu ne trouveras plus de *bâton*, pour t'appuyer et reprendre ton chemin (1).

Winceslas tressaillit et se jeta en arrière. Il regarda

(1) *Bâton*, *pierre*, *herbe*, *pleurs* : l'emploi de ces mots dans la première phrase qu'ils s'adressaient servaient aux francs-juges à se reconnaître.

fixement son interlocuteur et reconnut celui qui sous le costume de mendiant, avec ce même signe et ces mêmes mots consacrés, l'avait arrêté au couvent de Saint-Bruneau.

Il se retourna vivement vers les autres soldats pour se mettre à l'abri de leurs lances... Mais tous, lorsqu'il approcha, lui répétèrent les mêmes paroles cabalistiques et fatales pour lui.

Ils faisaient partie, ainsi que le premier, des membres du saint tribunal, qui se trouvaient mêlés à la garde impériale comme à toutes les classes de la société.

Alors Winceslas comprend qu'il est perdu sans retour, et l'élan de sa résolution prend une autre route.

S'élençant sur la table où sont encore les vins qu'il s'est fait apporter, il saisit sa grande coupe, cette coupe du poids de trois cents écus d'or, qui a été célèbre dans son règne, et la remplit jusqu'au bord. Un balcon sans balustrade, où plutôt une étroite plateforme, s'avançait sur la place publique; il pose son pied sur cette dale, et élève la coupe à la hauteur de ses lèvres...

Et en même temps, la tapisserie qui sépare la tour de la grande salle se détache tout à coup, et le large cintre, ouvert, montre aux regards de l'assemblée nationale le prince dépossédé.

On le contemple avec un dédain silencieux

Lui, penché sur le balcon et la coupe à la main, prononce ces mots en buvant à coup pressés :

— Reviens à moi, précieuse liqueur qui m'as toujours abreuvé de voluptés... Un moment, je t'ai oubliée pour m'enivrer de sang; je n'y ai trouvé que les tortures de l'âme, le poison de la royauté... Reviens à moi, vin généreux!... Grâce à toi, qui donnes l'oubli, je ne vois plus ma ruine... je ne suis plus captif et condamné; je ne sens plus les coups vainqueurs de mes ennemis me déchirer le sein... je n'entends plus les clameurs du peuple, qui me maudit et me brave... je ne verrai pas le dernier des mendiants se dresser d'orgueil en disant qu'il est plus heureux que moi!... O vin généreux! tu peux effacer même les malheurs d'un roi!

D'un dernier trait, il tarit sa coupe jusqu'au fond, et se précipita la tête la première sur le pavé de la place.

Il alla se briser le crâne au pied des échafauds qu'il avait fait élever.

Et le peuple s'écria :

— Justice est faite!

Ainsi meurent tous les tyrans (1)!

(1) Le peuple traîna le corps de Winceslas jusqu'à la rivière et l'y précipita; quelques jours après, des pêcheurs retirèrent ce corps qui fut acheté par les princes régnants vingt-deux ducas d'or et porté à la cathédrale de Saint-Weith, où étaient les sépultures des rois.

XVIII

LA CHAMBRE DE L'IMPÉRATRICE

Le soir de ce jour qui avait amené le dénoûment mémorable de la guerre civile, la capitale de la Bohème, illuminée, les portes ouvertes, les forts désarmés, retentissait de toutes parts de musique et de clameurs triomphantes.

Une cérémonie religieuse avait eu lieu dans la cathédrale, où le peuple était allé rendre grâces à Dieu de sa délivrance; des fêtes se célébraient dans le palais pour se répandre de là dans la ville, où leur ivresse redoublait l'enthousiasme et la joie.

En même temps et quelques heures après la nuit close, l'impératrice Sophie de Bavière quittait pour toujours la demeure des souverains, pour se retirer au couvent des dames de Sainte-Marie, asile vers lequel avaient sans cesse tendu ses désirs, et qui seul convenait à sa nature timide, mélancolique et recueillie.

Sophie, soutenue par Léonore et accompagnée de quelques femmes, descendait l'escalier obscur d'un antique et solitaire bastion, dont le pied baignait dans

la Muldaw, et allait gagner la barque qui l'attendait pour la conduire à sa destination.

La nef était couverte d'une tente sombre, et l'équipage modeste comme il convenait à la simple recluse du couvent de Sainte-Marie. Mais un des chefs populaires, suivi de quelques hommes d'armes, allait prendre place dans l'embarcation pour veiller à la sûreté de Sophie de Bavière pendant le court voyage. C'était l'armurier Muller. Ce brave citoyen, dans la levée de boucliers qui venait de s'accomplir, représentait le peuple dans sa plus belle expression, le type idéal du révolutionnaire, *fort*, *loyal* et *généreux ;* il avait soulevé, armé, guidé la population, et déployé le même zèle ardent à protéger les vaincus. Maintenant, nommé pour servir d'escorte à la princesse dépossédée, il terminait sa noble tâche par cette protection accordée au malheur.

La princesse de Bavière, en quittant le seuil du palais impérial, était encore entre Léonore et son père, qui semblaient destinés à la servir toujours.

Au bord de la barque, Sophie tint longtemps sa chère Léonore embrassée; les adieux se prolongèrent douloureusement entre ces deux femmes liées par la sympathie, par le dévouement mutuel, par tout ce qu'il y a de meilleur au fond de l'âme; et, quand il fallut enfin se séparer, Léonore, regardant à la façade illuminée du château le balcon d'où on découvrait le mieux le cours de la rivière, le désigna à l'impératrice, et lui dit qu'elle allait monter à cet endroit pour suivre

le plus longtemps possible le fanal de sa barque dans le lointain.

Toutes les avenues du palais étaient ouvertes à la population, dans ce jour de bouleversement et de fête. Léonore pénétra donc sans obstacle dans les galeries conduisant au balcon qu'elle avait remarqué. Elle s'avança vers la balustrade, et attacha ses regards sur la lumière fugitive de la barque. La jeune fille pouvait être aperçue de l'embarcation, grâce à l'illumination de la façade, comme elle distinguait elle-même la forme sombre de Sophie auprès de la lumière de la proue; elle tira de son sein le ruban blanc de chevalière qu'elle tenait de l'impératrice et avait toujours conservé, et, à l'aide de ce précieux souvenir du commencement de leur amitié, elle fit à sa chère souveraine un signal d'adieu plus expressif et plus doux.

La princesse y répondit de son mouchoir agité, et la nef disparut sous les arbres du bord.

Léonore, en ce moment, quitta le balcon, et seule dans cet aile inconnue du château, elle se recueillit enfin en elle-même.

La tristesse qu'elle éprouvait du sort réservé à l'impératrice d'Allemagne la conduisit à songer à sa propre situation. C'était la première fois, dans cette journée, qu'elle pouvait ramener ses regards sur elle. En effet, depuis quelques heures, elle avait vu tomber une puissance et une autre s'élever; celle qui était renversée entraînait dans sa ruine une princesse bien chère; celle qui surgissait mettait au premier rang

l'homme choisi par son cœur. Dans l'éblouissement causé par ce tourbillon d'événements, et en présence d'intérêts si puissants, Léonore avait été entièrement effacée pour elle-même. Elle fut tout à coup ramenée à la réflexion par la solitude où elle se trouvait.

Sa situation était étrange.

Depuis longtemps déjà, fixée à la cour par une place de demoiselle d'honneur et l'affection de sa souveraine, cette souveraine venait d'être dépossédée... Elle était unie au jeune chevalier proclamé empereur par le droit de naissance, par le choix de la nation; mais ce mariage clandestin, non avoué, n'était guère qu'un engagement de leurs cœurs devant Dieu. Elle était fille de l'homme du peuple, qui avait été ce jour-là plus fort que les rois, mais toujours sous la condamnation d'une puissance au-dessus des rois et du peuple; toujours sous le coup de la mort, à laquelle elle avait échappé par miracle, dans l'embrasement de la forteresse. Et si Norberg, qui l'aimait d'une passion si puissante, avait été sur le point de la sacrifier, que ne devait-elle pas penser de l'inflexibilité des francs-juges!

Ainsi, femme de l'empereur, fille du chef de la révolution, elle n'avait pourtant pas de place sur la terre; elle ne savait que penser de ces grandeurs incertaines, de ces dangers aussi voilés, et se regardait avec étonnement elle-même.

Cependant, tout en se livrant à ces réflexions, Léonore considérait machinalement le lieu où elle se trouvait.

C'était le grand appartement des impératrices ré-

gnantes, à en juger par les inscriptions tracées en dorure sur les corniches et les manteaux de cheminée, ainsi que les attributs de beauté et souveraineté peints et sculptés dans de gigantesques trophées. Léonore ne connaissait point cette partie du château ; la princesse de Bavière, dans le peu de temps qu'elle était demeurée à Prague, entre son retour des monts Granort et la révolution, n'avait point occupé cet appartement d'honneur, trop vaste, trop somptueux pour l'état précaire de la cour, et ni elle ni les dames de sa maison n'y étaient jamais entrées.

En ce moment, Léonore remarqua que ce séjour princier, fermé depuis le dernier règne, n'avait point l'air d'abandon que cette longue solitude aurait dû y imprimer, surtout dans un édifice généralement délabré. Il était arrangé avec soin, et des ornements de fraîche date semblaient l'avoir préparé dans la soirée même pour une réception.

L'intérieur de l'appartement n'était éclairé que par des reflets de l'illumination et du feu de joie de la place publique. Ces écussons souverains, ces figures riantes de la tapisserie, ces aigles impériales éployant leurs ailes, ces massives guirlandes de fleurs, et, au milieu, ces devises où respirait l'orgueil souverain, toutes ces images de la grandeur dévolue à la femme, flottant au milieu des larges reflets rouges d'une fête nationale, fascinèrent peu à peu la jeune fille, firent battre son cœur et lui donnèrent une espèce d'étourdissement fiévreux qu'elle ne pouvait s'expliquer.

Cependant, elle allait s'arracher à cette contemplation, et pensait à diriger ses pas dans le dédale de ces longues galeries, quand un homme entra et referma la porte derrière lui.

Il y avait assez de lumière pour que Léonore ne fût point effrayée de cette apparition, car elle pouvait, au premier coup d'œil, reconnaître Edgard.

Le jeune prince s'avança souriant, et portant toutefois sur les traits une vive exaltation. Tous deux se regardèrent avec une émotion nouvelle : ils avaient tant de choses à se dire, qu'ils restèrent longtemps muets, sous l'impression de sentiments énergiques et tendres.

Edgard, prenant Léonore par la main, la fit asseoir dans un grand fauteuil blasonné, et se plaça près d'elle; puis, au lieu de parler des événements palpitants de cette journée, il alla chercher ses pensées dans les plus anciens souvenirs.

Il était en ce moment simple, candide et ferme comme le jeune page de Winceslas.

— Vous souvenez-vous, Léonore, dit-il, du commencement de nos amours?... Il n'y a pas bien longtemps de cela... Mais tant de bouleversements incroyables se sont succédé depuis, que ses jours semblent remonter au passé le plus reculé.

— Et vous-même, monseigneur, quelle mémoire en avez-vous gardée?

— Écoutez... Je me souviens que c'est dans notre excursion aux montagnes de Conrad-Bourg, que je

vous parlai de la triste et obscure destinée qui m'était promise, à moi, enfant abandonné, sans aïeux ni fortune...

— Votre plus grande ambition alors s'élevait au rang de chevalier... je vous dis en riant que l'or de vos éperons était encore au fond de la mine... C'était une couronne qui devait en sortir!

— Le soir même, Léonore, vous fûtes citée à comparaître devant le tribunal secret... Dans les dangers terribles que vous alliez courir, héroïque jeune fille, vous prîtes pour votre chevalier celui que tout le monde appelait un enfant, le page qui n'avait pas encore tiré son épée... Mais moi, le cœur rempli d'un mystérieux avertissement, je m'écriai que vous aviez bien choisi!... Oh! si jeune et si dénué de toute puissance dans le monde, je sentais bien, cependant, par je ne sais quelle inspiration soudaine, que moi seul pouvais vous sauver de cet abîme irrésistible...

— Vous le sentiez... Et comment?...

— Écoutez!

En ce moment, la foule qui bruissait autour du palais se rapprocha de ses murs, et, des flots de la multitude, on entendit s'élever ce cri enthousiaste et mille fois répété :

— Vive Léonore impératrice!

Pâle de saisissement, Léonore ne put que regarder Edgard.

— Voilà, dit le prince, le seul rang auquel n'atteigne pas la puissance du tribunal secret.

— Oh ! l'ai-je bien entendu! dit la jeune fille, *Léonore impératrice?*

— La condamnation des invisibles échoue devant ce nom suprême; il fallait le miracle d'une telle élévation pour vous sauver.

Comment est-elle vraie? Comment est-elle si rapide?

— Quand la cour et le peuple s'étaient réunis pour offrir des louanges à Dieu dans la cathédrale Saint-Jean, j'emmenai l'empereur Rodolphe, mon père, dans une des chapelles les plus retirées de ce temple : il y avait là un humble et vieux prêtre que j'y avais fait appeler. Je dis à mon père que, ne connaissant en moi naguère qu'un simple chevalier dans cette chapelle, et par le ministère de ce diacre, j'avais épousé en secret la fille de l'armurier Muller.

— Et l'empereur Rodolphe?...

— A répondu que le mariage consacré ainsi était nul; mais que l'engagement de cœur d'un chevalier était un autre sacrement que rien ne pouvait briser; que ce lieu eût-il uni l'empereur de Germanie avec la femme la plus éloignée du trône, il aurait fallu le respecter; mais que l'alliance du prince souverain avec la fille du digne représentant du peuple était un symbole d'harmonie, un pacte d'union entre les divers éléments de la nation et le plus bel espoir à donner à la Germanie... que Léonore devait être reconnue impératrice.

— O grandeur et sagesse souveraines!

— Vous l'entendez... mon père a tenu parole.

Léonore leva ses yeux brillants de larmes de reconnaissance vers le ciel.

— Ainsi, dit Edgard en prenant les mains jointes de la jeune fille dans les siennes, et en rappelant à lui le cœur qui se portait vers Dieu; ainsi, Léonore, cette chambre marquée des attributs de la souveraineté, cette chambre de l'impératrice est la vôtre... Le hasard vous a conduite dans le lieu du palais où vous deviez reposer votre tête; et moi, ajouta-t-il en se laissant tomber aux genoux de Léonore, je suis venu rejoindre une femme adorée.

Le couvre-feu, qui se faisait enfin entendre dans la capitale, ramenait la population à ses foyers, et éteignait les lumières.

— Monseigneur, dit Léonore en souriant, il nous reste un chapitre de nótre roman à rappeler. Quand, il y a si peu de temps, dans la forge de mon père, notre union a été résolue par nous deux, nous avons voulu nous lier éternellement dans le danger commun et la mutuelle incertitude de notre destinée, laissant à l'avenir le soin de nous apprendre lequel des deux élèverait l'autre...

— Eh bien, nous l'ignorions... et nous ne le savons pas encore.

— Edgard! tu me donnes le trône!

— Et toi, tu me donnes le ciel!

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

LE MANS. — IMPR. DEHALLAIS, DU TEMPLE ET Cᵉ.








BIBLI
SCA
PLU
N.°